3 1761 09693947 5

TRADUIT DE

XIME GORKI

EN GAGNANT MON PAIN

CALMANN-LEVY

Presented to the
LIBRARIES *of the*
UNIVERSITY OF TORONTO
by

Nora Maria Lombaerde Girard

EN
GAGNANT MON PAIN

LIBRARY
JUL 06 2017
UNIVERSITY OF TORONTO

Il a été tiré de cet ouvrage
TRENTE EXEMPLAIRES SUR PAPIER DE HOLLANDE
tous numérotés.

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays.
Copyright, 1923, by CALMANN-LÉVY.

Imprimé en France

MAXIME GORKI

EN GAGNANT MON PAIN

MÉMOIRES AUTOBIOGRAPHIQUES

TRADUITS D'APRÈS LE MANUSCRIT

PAR

SERGE PERSKY

PARIS
CALMANN-LEVY, ÉDITEURS
3, RUE AUBER, 3

AVANT-PROPOS

Dans la première partie de ces *Mémoires* autobiographiques (Ma Vie d'Enfant), nous nous sommes arrêtés au moment où le grand-père d'Alexis Péchkof (en littérature Maxime Gorki) appelle son petit-fils et lui déclare :

« Mon garçon, tu n'es pas une médaille que je puisse porter à mon cou, il est inadmissible que tu restes ainsi à vivre à mes crochets; va-t'en plutôt par le monde... »

Et l'orphelin, âgé de onze ans et demi, s'en alla par le monde.

Nous allons le voir, dans ce volume, faire son apprentissage de la vie. Quelle nature merveilleusement organisée pour sentir la souffrance! Quelle délicatesse! Quelle richesse d'instincts purs! Tout va le froisser, le heurter, le meurtrir. Il verra, de près, des friponneries, des hypocrisies révoltantes, il subira le contact d'êtres faisant le mal par amour du mal, de gens stupides, brutaux, ivrognes, et quand, par hasard, ils raisonnent tenant des propos d'un

mysticisme nébuleux, pessimiste, antisocial. Ah! la Russie, quel excellent terrain pour la floraison des sophismes les plus délirants, et lorsqu'on lit ces *Mémoires*, comme on s'explique le succès des bolchéviks!

Ce qui étonne, c'est que Gorki ait pu garder ses illusions d'apôtre à travers tant de tristesses déprimantes. Il a beau voir l'humain et le décrire avec une pénétration impressionnante, il demeure le doux rêveur qui croit possible l'amélioration des âmes en répandant l'instruction et en établissant la justice. Rêveur et poète, il l'est au suprême degré. Il voit, il dépeint le mal, mais au fond il ne peut se résoudre à le comprendre, à croire qu'il existe véritablement. Il le considère comme ces cauchemars qui nous obsèdent dans un demi-sommeil; on a vaguement conscience qu'ils ne sont que fantasmagories et que le réveil va les dissiper. Hélas! le mal est la réalité même, religions et philosophies sont impuissantes contre lui.

Ce que comprend Gorki, et aussi merveilleusement que Rousseau, c'est la beauté secrète de la Nature; la vue des ciels, des horizons, des forêts, des fleuves le transporte d'admiration. Il communie avec les choses. Las des hommes, las de la vie, il se réfugie dans la contemplation. Il tient de sa grand'mère, femme exquise, en dépit de quelques vulgarités.

On trouvera, dans ces Mémoires, une prodigieuse variété de caractères, une étude méticuleuse du peuple russe et de son existence sociale, des figures étranges, telle la « Reine Margot » que l'adolescent

Gorki paraît de grâces féériques. On y trouvera, et plus intimement que dans ses autres ouvrages, l'auteur lui-même. On aimera cet enfant du peuple passionné, réfléchi, dévoré du désir de s'instruire, qui interroge ses compagnons de route, et cherche à pénétrer la raison de leurs actes et de leurs sentiments. Ne trouvant, dans la vie, que souffrances et déceptions, il se replie sur lui-même et se réfugie dans le monde de ses rêves, mais il est toujours prêt à quitter cette retraite mystique pour accomplir un devoir et servir les hommes.

En gagnant mon pain publié en Russie, il y a quelques années, a eu un succès énorme, bien mérité, d'ailleurs. Cette œuvre est, certes, une des meilleures, sinon la meilleure œuvre de Maxime Gorki

SERGE PERSKY.

EN GAGNANT MON PAIN

MÉMOIRES AUTOBIOGRAPHIQUES

I

J'ai une place. Je suis chasseur dans une cordonnerie de luxe, dans la principale rue de la ville.

Mon patron est un petit homme rondelet, au visage terreux et dépourvu de caractère, aux dents verdâtres, aux yeux couleur d'eau sale. Je lui suppose la vue mauvaise et, pour m'en assurer, je fais des grimaces.

— Ne tords pas ton museau de la sorte, dit-il d'une voix sourde mais sévère.

Ses yeux troubles verraient donc? Cela me chiffonne, je ne puis me décider à l'admettre; peut-être le patron n'a-t-il fait que deviner mes grimaces!

— Je t'ai dit de ne pas tordre le museau, ordonne-t-il encore plus bas, ses grosses lèvres remuant à peine... Et puis, ne te gratte pas les mains! Tu es employé dans un magasin de premier ordre de la rue principale de la ville, ne l'oublie pas!

Les chasseurs doivent se tenir debout à la porte, immobiles comme une statue...

Je ne sais pas ce que c'est qu'une statue et je n'ose gratter mes bras qui, jusqu'au coude, sont couverts de taches rouges et de plaies; l'eczéma les ronge impitoyablement.

— Que faisais-tu à la maison? demande le patron en les examinant.

Je réponds à sa question; il hoche sa tête ronde, où les cheveux gris sont collés en couche compacte, et il dit d'un ton vexé :

— La friperie, c'est pire que la misère, c'est même pire que le vol...

Non sans fierté, je déclare :

— J'ai aussi volé!

Alors, posant ses mains sur le bureau comme un chat poserait ses pattes, il me fixe d'un air effrayé et siffle :

— Hein? toi, tu as volé?

J'explique comment et pourquoi.

— Ah! Eh bien, nous admettrons que ce ne sont que des enfantillages! Mais si tu me prends de l'argent ou des bottines, je te fais fourrer en prison jusqu'à ta majorité...

Il a prononcé ces mots très posément, je prends peur et je me mets à le détester davantage.

Au magasin travaillent, en plus du patron, mon cousin Sacha Kachirine et un commis, homme adroit, mielleux, au teint coloré. Sacha portait une petite redingote roussâtre, des manchettes, une cravate, des pantalons à revers; il était fier et il m'ignorait.

Quand mon grand-père vint me voir, il avait demandé à Sacha de m'aider et de m'instruire. Sacha avait pris un air important et répondu sans aménité :

— Il faudra qu'il m'obéisse.

Posant sa main sur ma tête, grand-père s'était penché vers moi :

— Écoute-le, obéis-lui, il est l'aîné tant par les années que par le travail...

Et Sacha, roulant des yeux, insiste :

— Rappelle-toi ce que dit le grand-père!

Et dès le premier jour, il usa sans réserve de son droit d'aînesse.

— Kachirine, ne fais pas des yeux en boules de loto, lui conseillait le patron.

— Mais je ne fais rien, répondait Sacha en baissant la tête. Le patron revenait à la charge :

— Ne fais pas ces gros yeux, les clientes te prendraient pour un bouc...

Le commis riait obséquieusement; le patron avançait ses lèvres de façon hideuse; Sacha, les joues en feu, se cachait derrière un rayon.

Ces propos me déplaisaient; je n'en comprenais pas le sens; parfois, il me semblait qu'on parlait en langue étrangère autour de moi.

Lorsqu'une cliente entrait, le patron sortait les mains de ses poches, lissait ses moustaches et grimaçait un sourire doucereux, qui ridait ses joues sans modifier l'étrange expression de ses yeux. Le commis se redressait, appliquait ses coudes au corps et tendait les bras en un geste de respect. Sacha clignotait d'un air craintif, s'efforçait de dis-

simuler ses yeux bombés; je demeurais à la porte, me grattant à la dérobée et je suivais de loin la cérémonie de la vente.

Agenouillé devant l'acheteuse, le commis essayait les chaussures, les doigts écartés. Ses mains palpitent, il touche le pied de la femme avec autant de précautions que s'il s'agissait d'un bibelot fragile; et pourtant c'est une jambe pareille à une bouteille renversée aux flancs rebondis.

Un jour, une dame lui dit, avec un frisson et une contraction de la jambe :

— Ah! vous me chatouillez...

— C'est par politesse, expliqua-t-il, très vite et d'un ton ardent.

C'était amusant de le voir ainsi agité, et, pour ne pas rire, je me tournais vers la vitre de la porte. Mais la scène m'attirait irrésistiblement · les manières du commis me divertissaient par trop, et en même temps, je pensais que je ne saurais jamais jouer des doigts avec autant de précautions, ni chausser des pieds étrangers avec une pareille adresse.

Assez souvent, le patron se retirait dans une petite chambre, derrière l'arrière-boutique et il y appelait Sacha; le commis restait en tête à tête avec l'acheteuse. Une fois, après avoir frôlé la jambe d'une cliente rousse, il prit son pied et en baisa le bout.

— Ah! minauda la femme, quel polisson vous faites!

Il gonfla les joues et souffla lourdement :

— Bou... ou... ou!

Alors, le fou-rire me saisit de telle sorte que, craignant de tomber, je m'accrochai à la poignée de la porte; celle-ci s'ouvrit; je passai la tête la première à travers la vitre qui se brisa. Le commis me donna des coups de pied, le patron me frappa sur la tête avec sa lourde bague d'or, Sacha essaya de me tirer les oreilles; le soir, en rentrant à la maison, il m'admonesta sévèrement :

— On devrait te renvoyer après des tours pareils! Voyons, qu'y a-t-il de drôle à tout cela!

Et il m'expliqua que si le commis plaisait aux clientes, le commerce n'en marchait que mieux.

— Les dames viennent acheter des chaussures même quand elles n'en ont pas besoin, simplement pour voir le commis s'il est agréable. Mais toi, tu ne comprends rien! On perd son temps avec toi...

Ce propos m'indigna : personne ne perdait son temps avec moi et Sacha moins que personne.

Le matin, la cuisinière, femme irascible et malade, me réveillait une heure avant lui; je nettoyais les habits, les chaussures des patrons et du commis; j'allumais le samovar, j'allais chercher le bois pour tous les poêles, je récurais les casseroles. Arrivé au magasin, je balayais, j'époussetais, je préparais le thé, j'allais porter les paquets chez les clients; je rentrais dîner; pendant ce temps-là, les fonctions de la porte étaient remises à Sacha qui, s'estimant offensé dans sa dignité, m'injuriait :

— Profiteur! Il faut que je fasse ton travail!

Je m'ennuyais, je me sentais accablé, habitué que j'étais à une existence indépendante, à vivre du matin au soir dans les rues sableuses de Kounavine,

au bord de l'Oka aux eaux glauques, dans les champs et les forêts. Ma grand'mère et ma camarade me manquaient, je n'avais personne avec qui parler; la vie m'irritait en me montrant son envers mesquin et menteur.

Assez souvent, les clients sortaient sans rien acheter; alors, tous les trois se sentaient humiliés. En mettant dans sa poche son dernier sourire doucereux, le patron commandait :

— Kachirine, range les marchandises...

Et il se répandait en paroles injurieuses :

— Elle vient flâner ici, la rosse. Ça l'ennuie de rester chez elle, cette imbécile; alors, elle se promène dans les magasins. Ah! si tu étais ma femme, tu verrais...

Sa femme, une créature sèche, au grand nez, aux yeux noirs, tapait du pied en lui parlant et le traitait comme un domestique.

Fréquemment, après avoir reconduit une cliente connue avec des paroles aimables et des saluts polis, on parlait d'elle en termes malpropres et obscènes, ce qui me donnait envie de courir dans la rue, pour rattraper la femme et lui raconter ce qu'on disait d'elle.

Je savais qu'il est d'usage de dénigrer les absents, mais dans ce magasin, les trois hommes traitaient tout le monde d'une façon révoltante, et avec autant d'autorité que s'ils avaient été reconnus supérieurs à tous, et désignés pour juger le monde entier. Très envieux, jamais ils ne faisaient l'éloge de personne et savaient sur chacun des histoires scabreuses.

Un après-midi, une jeune femme aux yeux étin-

celants et aux pommettes d'un rouge éclatant pénétra dans le magasin. Elle était vêtue d'un manteau de velours, garni, au col, de fourrure noire; son visage sortait de la fourrure comme une fleur extraordinaire. Abandonnant sa pelisse aux mains de Sacha, elle parut encore plus belle : sa fine silhouette se dessinait sous la soie gris bleu de sa robe; des brillants scintillaient à ses oreilles; elle me fit penser à une fée et j'étais persuadé que c'était la femme du gouverneur elle-même. On l'accueillit avec beaucoup de cérémonie; on s'inclina devant elle comme devant une déesse et on lui fit mille compliments. Les trois hommes se démenaient dans le magasin comme des diables; leur image se reflétait dans les glaces des vitrines; il semblait qu'autour de moi tout s'allumait, fondait et allait prendre un nouvel aspect.

Mais lorsqu'elle fut partie, après avoir rapidement choisi de coûteuses bottines, le patron fit claquer sa langue et dit avec un sifflement :

— Chi-en-ne...

— En un mot, une actrice, ajouta le commis dédaigneux.

Et ils se mirent à raconter les aventures de la dame, à parler de ses amants.

Après le dîner, le patron allait se coucher dans la petite chambre derrière le magasin; j'ouvrais alors la boîte de sa montre d'or et je versais du vinaigre dans les rouages. J'étais ravi quand il revenait au magasin, sa montre à la main, marmottant d'un air déconcerté :

— Qu'est-ce que c'est que ça? Voilà ma montre

qui se met à transpirer! Jamais ça ne m'est arrivé. Elle transpire! Serait-ce mauvais signe?

Malgré l'incessant va-et-vient du magasin et l'abondance du travail à la maison, je m'engourdissais dans un ennui profond; de plus en plus je me demandais ce que je pourrais bien faire pour être renvoyé.

Des silhouettes couvertes de neige défilent en silence devant la porte de la boutique; on dirait qu'elles ensevelissent quelqu'un, qu'elles accompagnent un mort au cimetière, mais qu'arrivées trop tard elles se hâtent pour rattraper le corbillard. Les chevaux tremblent, ils ont peine à se frayer un passage entre les monceaux de neige. Au clocher de l'église, derrière le magasin, une sonnerie lugubre résonne tous les jours : c'est le grand carême. Les coups de cloche me frappent à la tête, sans me faire mal, mais ils m'abrutissent et m'assourdissent.

Un jour, j'étais dans la cour à la porte du magasin et je déballais une caisse de marchandises qui venait d'arriver. Sacha apparut et se mit à crier :

— Que diable traînasses-tu si longtemps?

Irrité, je le menaçai des tenailles.

Je savais que le commis et lui volaient le patron : ils dissimulaient une paire de bottines ou de pantoufles dans le tuyau du poêle, puis en sortant du magasin, ils les cachaient dans les manches de leur pardessus. J'en étais dégoûté et effrayé; je me rappelai la menace du patron.

— Tu voles? demandai-je à Sacha.

— Non, pas moi, mais le commis, m'expliqua-t-il gravement, moi, je ne fais que lui aider. Il me

demande de lui rendre service! Je suis forcé d'obéir, sinon il me ferait des crasses. Le patron! Il a été commis lui aussi, il a chipé lui aussi! Toi, tu ferais mieux de te taire!

Tout en parlant, il se regardait dans la glace et il arrangeait sa cravate d'un même geste affecté, les doigts très écartés, à l'imitation du commis. Il ne manquait pas une seule occasion de faire preuve de son autorité sur moi; il invectivait contre moi d'une voix de basse; il me donnait des ordres, le bras tendu en un geste qui me repoussait. J'étais plus grand que lui et plus fort, mais osseux et gauche, tandis qu'il était trapu, huileux et souple. Dans ses habits à la mode, je lui trouvais un air cossu et important, mais il y avait en lui quelque chose de déplaisant et de ridicule. Il détestait la cuisinière, une femme bizarre, dont on ne pouvait savoir si elle était bonne ou méchante.

— Ce que j'aime le mieux au monde, ce sont les combats, disait-elle, en écarquillant ses yeux noirs et ardents. N'importe quel combat, que ce soit des coqs, des chiens ou des hommes, ça m'est égal!

Et quand, dans la cour, pigeons ou coqs se battaient, elle abandonnait son travail et, silencieuse, contemplait la lutte jusqu'à la fin. Le soir, elle nous disait, à Sacha et à moi :

— Qu'est-ce que vous fichez là, gamins? Vous feriez mieux de vous battre!

Sacha s'indignait :

— Je ne suis pas un gamin, imbécile, je suis le deuxième commis!

— Ça, ça ne se voit pas. Pour moi, tant qu'on n'est pas marié, on n'est qu'un enfant!

— Sotte, tête de bûche...

— Le diable est rusé et pourtant Dieu ne l'aime pas...

Ces propos avaient le don d'exaspérer Sacha; il la chicanait et elle répondait, en louchant dédaigneusement :

— Tu n'es qu'une blatte, qu'une erreur de Dieu...

Une fois, il tenta de me persuader de barbouiller de suie ou de cire le visage de la cuisinière endormie, de planter des épingles dans son oreiller, de lui jouer quelque mauvais tour; mais j'avais peur de cette femme; de plus, elle avait le sommeil léger; elle se réveillait fréquemment, allumait sa lampe et s'asseyait sur le lit, les yeux fixés dans le vague. Parfois, elle venait près de moi, derrière le poêle, et, après m'avoir réveillé, elle me demandait d'une voix rauque :

— Je ne peux pas dormir, Alexis, j'ai peur, dis-moi quelque chose...

Tout ensommeillé, je lui racontais n'importe quoi, et elle restait là, à se balancer, sans proférer une parole. Il me semblait que son corps brûlant sentait l'encens et la cire et qu'elle allait bientôt mourir. Peut-être allait-elle tomber à l'instant même, face contre terre. Apeuré, je me mettais à parler très haut, mais elle m'arrêtait :

— Chut, chut, sinon ces canailles se réveilleront et croiront que tu es mon amant...

Elle prenait toujours la même attitude pour s'asseoir à côté de moi : courbée, les bras serrés entre

ses genoux pointus; elle n'avait pas de poitrine et, sous la grossière chemise de toile, on voyait saillir les côtes, pareilles aux cercles d'un tonneau. Elle restait ainsi longtemps, sans mot dire; puis tout à coup, elle chuchotait :

— Il vaudrait mieux mourir que de s'ennuyer pareillement...

» Et maintenant dors! disait-elle, puis elle se redressait et disparaissait sans bruit dans l'ombre de la cuisine.

— C'est une sorcière! déclarait Sacha, quand elle ne pouvait l'entendre.

Je lui répliquais :

— Dis-le-lui donc à elle!

— Tu crois que j'aurais peur?

Mais il ajoutait aussitôt avec une grimace :

— Non, je ne le lui dirais pas en face! Peut-être est-elle vraiment une sorcière...

Colérique et méprisante envers tous, la cuisinière ne me témoignait aucune bienveillance. A six heures du matin, elle me tirait par les pieds en criant :

— Assez ronflé! Va chercher du bois! Allume le samovar! Pèle les pommes de terre!

Sacha se réveillait et geignait :

— Pourquoi brailles-tu! Je le dirai au patron, on ne peut pas dormir...

D'un pas rapide, elle promenait à travers la cuisine son squelette desséché, tournant vers lui des yeux flamboyants, enfiévrés par l'insomnie :

— Erreur de Dieu! criait-elle. Si tu étais à moi, je te plumerais!

— Diablesse! jurait Sacha.

Et, en allant au magasin, il me disait :

— Arrangeons-nous pour qu'on la renvoie. Il faudra mettre du sel, en cachette, dans tout ce qu'elle cuit; mieux que cela, du pétrole; on la chassera... Pourquoi bâilles-tu? Qu'est-ce que tu attends?

— Et toi?

Il me jetait avec colère :

— Poltron!

II

La cuisinière mourut sous nos yeux : elle se baissait pour soulever le samovar quand elle s'assit tout à coup sur le plancher, comme si elle avait reçu un coup en pleine poitrine; puis elle s'écroula sur le flanc, les mains tendues en avant; du sang coula de ses lèvres.

Tous deux, nous comprîmes aussitôt qu'elle était morte, mais, ligotés par la peur, nous restâmes longtemps à la regarder, incapables de prononcer un mot. Enfin, Sacha se précipita à toute vitesse hors de la cuisine; ne sachant que faire, j'appliquai mon visage contre la vitre, vers la lumière. Le patron arriva, s'accroupit d'un air soucieux, tâta le visage de la femme et dit :

— En effet, elle est morte... Que faire?...

Et il se mit à se signer, tourné vers la petite icône de saint Nicolas le Thaumaturge, suspendue dans

l'angle de la pièce; ses prières achevées, il commanda :

— Kachirine, vite, cours avertir la police!

L'agent de police arriva, piétina autour du cadavre, empocha un pourboire et s'en alla. Puis il revint accompagné d'un charretier; ils prirent la cuisinière par la tête et par les pieds et l'emportèrent.

Lorsque nous nous couchâmes, Sacha me dit avec une brièveté inaccoutumée :

— N'éteins pas la lampe!

— Tu as peur?

Il s'enveloppa la tête dans sa couverture et resta longtemps silencieux. La nuit était paisible, comme aux écoutes, et il me semblait qu'on allait sonner le tocsin et que tout le monde allait accourir, saisi de panique et en poussant des cris.

Sacha sortit le nez hors du drap et me proposa tout bas :

— Couchons-nous sur le poêle, l'un à côté de l'autre, veux-tu?

— Il fait trop chaud, sur le poêle...

Après un instant de silence, il reprit :

— Comme ça a été vite fait, hein? C'était bien une sorcière... Je ne peux pas m'endormir.

— Moi non plus.

Et il se mit à parler des morts qui sortent de leur tombe, et jusqu'à minuit errent dans les villes, en cherchant l'endroit où ils ont vécu, où ils ont laissé des parents.

— Les morts se rappellent la ville, mais ils ne se souviennent ni des rues ni des maisons, m'expliqua-t-il à mi-voix.

Il faisait toujours plus sombre, à mesure que le silence croissait Sacha souleva la tête et demanda :

— Regardons ma malle, veux-tu?

Depuis longtemps, je désirais savoir ce qu'il cachait dans sa malle. Il la fermait avec un cadenas et ne l'ouvrait jamais qu'avec des précautions spéciales. Quand j'essayais d'y jeter un coup d'œil, il m'arrêtait d'une voix brutale :

— Que veux-tu? Hein?

J'acquiesçai; il s'assit sur son lit; et, reprenant un ton autoritaire, il m'ordonna de mettre la malle à ses pieds. Il en portait la clef suspendue à son cou avec sa croix. Après un dernier regard aux recoins obscurs de la cuisine, il ouvrit gravement le cadenas, souffla sur le couvercle de la malle comme s'il eût été brûlant; enfin, il le souleva et sortit plusieurs chemises et caleçons.

Jusqu'à la moitié de sa hauteur, la malle était pleine de boîtes de pilules, de cornets de papier multicolore, ayant contenu du thé, des boîtes à sardines et à encaustique.

— Qu'est-ce que c'est?

— Tu vas voir...

Je pensais voir des jouets. Je n'en avais jamais possédé, et si je les traitais avec un apparent dédain, je n'en enviais pas moins ceux qui en avaient. J'étais fort satisfait de ce que Sacha, si sérieux, les aimât aussi, tout en les cachant honteusement. Mais je comprenais cette pudeur.

Ouvrant la première boîte, il en sortit une monture de lunettes, qu'il plaça sur son nez; en me regardant avec gravité, il m'expliqua :

— Ça n'a pas d'importance qu'il n'y ait pas de verres, ce sont des lunettes comme ça!

— Laisse-moi les mettre.

— Elles ne vont pas à tes yeux. C'est pour des yeux noirs, et toi, tu as des espèces d'yeux clairs...

Il avait pris un ton de maître, mais soudain, il examina de nouveau la cuisine d'un air craintif.

Dans une boîte ayant contenu du cirage, il y avait une quantité de boutons dépareillés. Sacha me dit avec fierté :

— Je les ai moi-même tous ramassés dans la rue! J'en ai déjà trente-sept...

Dans la troisième boîte, il y avait de grosses épingles de laiton, également ramassées dans la rue, puis des talons en caoutchouc, usés ou intacts, des boucles de souliers ou de pantoufles, une poignée de porte en cuivre, un peigne de jeune fille, un manche de parapluie en ivoire cassé, et une foule d'autres trouvailles de la même valeur.

Au temps où je cherchais os et chiffons, j'aurais facilement pu collectionner en un mois dix fois plus d'objets de cette espèce. Le trésor de Sacha m'inspira de la désillusion et un véritable sentiment de pitié. Il examinait chaque chose avec amour, il la caressait des doigts; ses grosses lèvres s'ouvraient avec une expression d'importance; ses yeux bombés luisaient attendris et soucieux, mais ses lunettes lui donnaient un air comique.

— Que fais-tu de tout ça?

Il me jeta un coup d'œil rapide et demanda :

— Veux-tu que je te donne quelque chose?

— Non, merci...

Visiblement vexé de mon refus et du peu d'attention accordée à ses richesses, il se tut un instant, puis il dit à mi-voix :

— Prends un linge, nous allons tout frotter, il y a de la poussière...

Lorsque tout fut épousseté et rangé, il se réinstalla dans le lit et se tourna vers le mur. La pluie tombait; on entendait les gouttes qui dégoulinaient du toit; le vent frappait à la fenêtre.

Sans bouger, Sacha reprit :

— Tu verras, quand il fera plus sec, je te montrerai quelque chose au jardin, tu en auras le souffle coupé!

Je gardais le silence et me disposais à me coucher.

Quelques secondes s'écoulèrent; tout à coup, Sacha se dressa, égratigna le mur avec ses deux mains, en déclarant avec un accent qui me bouleversa :

— J'ai peur... mon Dieu, j'ai peur! Seigneur, ayez pitié de moi! Mon Dieu!

Effrayé à en perdre la parole, il me semblait que la cuisinière, me tournant le dos, était debout près de la fenêtre qui donnait sur la cour, le front appuyé à la vitre, comme de son vivant quand elle regardait un combat de coqs.

Sacha sanglotait, griffant toujours le mur, les jambes agitées de convulsions. A grand'peine, sans regarder autour de moi, comme marchant sur des charbons ardents, je traversai la cuisine et allai me coucher à ses côtés.

Après avoir pleuré jusqu'à en être las, nous nous endormîmes... Quelques jours plus tard, à l'occasion

d'une fête quelconque, nous ne travaillâmes que le matin. Lorsque, après le dîner, les patrons se furent couchés, Sacha me dit d'un air mystérieux :

— Allons!

Je devinai que j'allais voir la chose qui devait me couper le souffle.

Nous descendîmes au jardin. Sur une étroite bande de terre, entre deux maisons, étaient plantés une quinzaine de vieux tilleuls, aux troncs puissants, ouatés de vert par les mousses; les branches noires et nues semblaient mortes, et ne portaient aucun nid. Ces arbres ressemblaient à des monuments de cimetière. Il n'y avait rien d'autre dans ce jardin, ni buissons, ni plantes. La terre des sentiers était compacte et noire, comme de la fonte; même aux endroits où elle apparaissait sous les feuilles sèches de l'an passé, elle était couverte de moisissure, telle une eau stagnante.

Sacha se dirigea vers l'angle formé par la palissade sur la rue, s'arrêta au pied d'un tilleul, et, l'air inquiet, il examina les fenêtres troubles de la maison voisine. Il s'accroupit, écarta des mains un tas de feuilles, et dégagea une grosse racine, flanquée de deux briques profondément enfoncées dans le sol. Il les souleva et mit au jour une plaque de tôle provenant d'un toit, ensuite une planchette; enfin j'aperçus un grand trou qui se prolongeait sous la racine.

Alors Sacha fit flamber une allumette, puis un bout de bougie qu'il planta dans l'ouverture; il me dit :

— Regarde! Mais n'aie pas peur...

Lui-même était visiblement effrayé : dans sa main,

la bougie tremblait; il avait pâli; ses lèvres s'entr'ouvraient d'une façon déplaisante; ses yeux devinrent humides; il cacha sa main libre derrière son dos. Sa terreur me gagna; avec circonspection, je regardai dans l'excavation sous la racine; celle-ci formait voûte; tout au fond, Sacha alluma trois bougies qui remplirent la caverne d'une clarté bleuâtre. Elle était assez vaste, profonde comme un seau, mais plus large et ses parois étaient entièrement tapissées de morceaux de verre de toutes couleurs et de débris de tasses à thé. Au centre, sur une éminence couverte de cotonnade rouge, il y avait un petit cercueil revêtu de papier d'étain, à moitié fermé par une étoffe semblable à du brocart; de dessous ce linceul émergeaient deux pattes frêles et la tête pointue d'un moineau. Derrière le cercueil se dressait un autel, sur lequel était placée une petite croix de cuivre; trois bougies de cire brûlaient fixées dans des chandeliers ornés de papiers d'or et d'argent qui avaient enveloppé des bonbons.

Les flammes effilées se penchaient vers l'ouverture de la caverne; à l'intérieur, luisaient des étincelles, des taches multicolores. Une odeur de cire, de terre et de pourriture tiède me frappa au visage, tandis qu'un arc-en-ciel fragmenté dansait et tournoyait à mes yeux. Tout cela me remplissait d'un douloureux étonnement et calma ma peur.

— C'est joli? demanda Sacha.

— A quoi ça sert-il?

— C'est une chapelle, expliqua-t-il. N'est-elle pas bien agencée?

— Je ne sais pas.

— Le moineau, c'est le mort. Ses restes deviendront peut-être des reliques, parce que l'oiseau est un martyr qui a souffert injustement.

— Tu l'as trouvé mort?

— Non, il était entré dans le hangar, je l'ai attrapé avec ma casquette et je l'ai étouffé.

— Pourquoi?

— Je ne sais pas!

Il me regarda bien en face et redemanda :

— C'est joli?

— Non!

Alors, il se baissa vers la caverne, la boucha vivement avec la planchette et le morceau de tôle, assujettit les briques et se leva enfin; tout en enlevant la boue de ses genoux, il me demanda avec sévérité :

— Pourquoi ça ne te plaît-il pas?

— C'est dommage pour le moineau.

Il fixa sur moi des yeux immobiles comme ceux des aveugles et s'exclama en me donnant un coup à la poitrine :

— Nigaud! C'est par jalousie que tu prétends que ça ne te plaît pas! Tu t'imagines que c'était plus joli chez vous, à la rue des Cordiers?

Je me rappelai mon pavillon chez mon grand-père et répondis avec assurance :

— Certainement, c'était plus joli!

Sacha enleva son veston et le lança sur le sol; après avoir retroussé ses manches et craché dans ses mains, il me défia :

— Si c'est comme ça, nous allons nous battre!

Je n'en avais aucune envie; accablé d'un ennui

épuisant, j'étais gêné en voyant le visage irrité de mon cousin.

Il bondit sur moi, me donna un coup de tête en pleine poitrine, me renversa, s'assit à cheval sur moi et s'écria :

— La vie ou la mort?

Mais j'étais plus fort que lui et en outre très en colère; l'instant d'après, il gisait face contre terre, les mains étendues sous la tête et il râlait. Effrayé, j'essayai de le soulever, mais il se débattait des bras et des jambes, me remplissant d'une terreur grandissante. Je m'écartai, ne sachant plus que faire; il leva un peu la tête et me dit :

— Qu'en as-tu de plus? Je vais rester couché comme ça jusqu'à ce que les patrons me voient; je me plaindrai de toi et on te chassera!

Ses propos m'exaspérèrent; je me précipitai vers la petite caverne; j'arrachai les pierres; le cercueil et le moineau furent jetés par-dessus la palissade et je saccageai tout l'intérieur; je piétinai les débris.

— Voilà pour toi; tu as vu?

Sacha accepta cet acte de révolte d'une manière bizarre; assis sur le sol, la bouche entr'ouverte et les sourcils en circonflexe, il me regarda faire sans mot dire; quand tout fut fini, il se leva sans hâte, se secoua et, jetant son veston sur ses épaules, il me dit d'un ton calme et menaçant :

— Maintenant, tu vas voir ce qui va t'arriver! Attends un peu! Tout ça, je l'ai fait exprès pour toi; c'est de la sorcellerie... Hein, qu'en dis-tu?

Je tombai, comme fauché par ces paroles; un froid glacial envahit tout mon corps. Il s'en alla sans

plus me regarder, m'accablant de son impassibilité.

Je résolus de fuir la ville le lendemain même, de fuir le patron, Sacha et ses sorcelleries; de m'évader de toute cette existence mesquine et stupide.

Le lendemain matin, la nouvelle cuisinière se mit à crier en me réveillant :

— Mon Dieu! Qu'as-tu donc! Quelle figure!

« C'est la sorcellerie qui commence », pensai-je, angoissé.

Mais la cuisinière riait d'une façon si communicative que je souris aussi sans le vouloir et me regardai dans sa glace : mon visage était couvert d'une épaisse couche de suie.

— C'est Sacha?

— Non, c'est moi! répliqua la fille sarcastique.

Je me mis à nettoyer les chaussures; en plongeant la main dans un soulier, j'eus le doigt piqué par une épingle.

La voilà, la sorcellerie!

Dans tous les souliers, il y avait des épingles et des aiguilles, disposées avec tant d'habileté qu'elles se plantaient dans ma paume. Alors je pris une cruche d'eau froide que je versai, avec un immense plaisir, sur la tête du sorcier, qui n'etait pas encore réveillé ou qui feignait de dormir.

Cependant, je ne me sentais pas à l'aise; sans cesse, je revoyais le cercueil et le moineau, les petites pattes grises et crochues, le bec cireux qui pointait lamentablement, et un tournoiement continuel d'étincelles multicolores, comme un arc-en-ciel qui voudrait se former et n'y parviendrait pas. Le cercueil s'élargissait, les ongles de l'oiseau grandis-

saient, s'étendaient en avant et frémissaient en reprenant vie.

Je décidai de fuir ce soir même, mais avant le dîner, en réchauffant sur le fourneau à pétrole une marmite pleine de soupe, je la laissai bouillir; distrait par mes pensées, j'éteignis la flamme et me renversai sur les mains le liquide brûlant. On m'envoya à l'hôpital.

⁂

Je me rappelle un angoissant cauchemar de l'hôpital : dans un espace vide tremblotant et jaunâtre, des silhouettes grises et blanches, couvertes d'un linceul, s'agitaient, bourdonnaient et gémissaient; un homme très grand, aux sourcils épais comme des moustaches, marchait avec des béquilles et secouait sa grande barbe noire en sifflant :

— Je le rapporterai à Sa Révérence...

Les lits me faisaient penser à des cercueils; les malades, couchés le nez en l'air, ressemblaient à des moineaux morts. Les parois jaunes vacillaient, le plafond se gonflait comme un voile; le plancher se mouvait, rapprochant et séparant tour à tour les rangées des couchettes; tout était angoissant et désespérant; derrière les fenêtres, les branches sèches des arbres étaient semblables à des verges que quelqu'un aurait agitées.

La porte livra passage à un cadavre fluet et roux; ses bras courts tiraient son suaire et il glapissait :

— Je ne veux pas de fous ici!...

Et l'homme aux béquilles braillait à ses oreilles :

— ... à Sa Révérence!...

Mon grand-père, ma grand'mère, tout le monde d'ailleurs, m'avait toujours dit qu'à l'hôpital on faisait mourir les gens; je considérais donc ma vie comme terminée. Une femme en lunettes, vêtue elle aussi d'un suaire, s'approcha de moi et écrivit je ne sais quoi sur une planchette noire fixée au chevet de mon lit; la craie se brisa et les fragments en tombèrent sur ma tête.

— Comment t'appelles-tu? me demanda-t-elle.

— On ne m'appelle pas.

— Mais enfin tu as un nom?

— Non!

— Voyons, ne fais pas le méchant, sinon tu seras fouetté.

Déjà persuadé que je serais battu, je ne lui répondis même pas. Elle souffla comme une chatte et, comme une chatte, à pas de velours, elle s'éloigna sans bruit.

Deux lampes furent allumées.

Dans un coin, quelqu'un proposa :

— Si nous jouions aux cartes!

— Jouer, moi qui n'ai qu'une main!

— Ah! on t'a coupé une main!

Immédiatement, j'en conclus que l'homme avait eu la main amputée, parce qu'il avait joué aux cartes. Que me ferait-on à moi avant de me tuer?

Mes brûlures me causaient des élancements qui me torturaient comme si on m'en eût arraché les os. Je me mis à pleurer tout bas, de peur et de douleur; je fermai les yeux pour qu'on ne vît pas mes larmes;

mais elles soulevaient mes paupières, coulaient sur les tempes et glissaient dans les oreilles...

La nuit vint; tous s'étendirent sur leurs lits, se cachèrent sous les couvertures; de seconde en seconde, le silence devenait plus profond; dans un angle seulement, quelqu'un grommelait :

— Il n'arrivera rien du tout... lui, est un vaurien et elle, une coquine...

Si je pouvais écrire une lettre à ma grand'mère pour qu'elle vienne et m'enlève de cet hôpital pendant que je suis encore en vie ; mais il m'est impossible de le faire; je ne puis me servir de mes mains et je n'ai pas de papier. Si j'essayais de m'échapper?

La nuit s'étendait, comme si elle ne devait jamais finir. Je glisse sans bruit mes pieds à terre, je m'approche de la porte, elle était ouverte; dans le corridor, sous une lampe, au-dessus d'un fauteuil de bois, une tête hérissée de poils gris se dresse, entourée de fumée ; elle me regarde, les yeux dardés au fond des orbites noires. Je n'ai pas le temps de me cacher.

— Qui va là? Arrive ici!

La voix n'est pas méchante ; j'avance et je regarde le visage rond, planté de poils courts; des mèches longues sillonnent le crâne, se dressent dans tous les sens et entourent la tête de petits rayons argentés. L'homme porte à la ceinture un trousseau de clefs. S'il avait la barbe et les cheveux plus abondants, il ressemblerait à l'apôtre Pierre.

— Ah! ce sont les mains ébouillantées! Pourquoi te balades-tu la nuit? En vertu de quelle autorisation?

Il me souffle au visage et à la poitrine un jet de fumée; d'une main tiède, il me prend par le cou et m'attire à lui.

— Tu as peur?

— Oui.

— Ici, tout le monde a peur au commencement Et pourtant, il n'y a pas de quoi avoir peur. Avec moi surtout; il n'arrivera rien de mal à personne tant que je serai là. Tu veux fumer? Non, ne fume pas. Tu es trop jeune, attends encore un an ou deux... Et tes parents, où sont-ils? Tu n'as ni père ni mère? Eh bien, tant pis, on s'en tirera sans eux seulement n'aie pas peur! Tu as compris?

Il y avait longtemps que je n'avais pas rencontré quelqu'un qui sût rendre sa pensée en paroles claires, d'une manière simple et amicale; j'étais indiciblement heureux de l'écouter.

Quand il m'eut ramené à mon lit, je le priai de rester près de moi.

— Si tu le désires! acquiesça-t-il.

— Qui es-tu?

— Moi? Un soldat, tout ce qu'il y a de plus militaire, un soldat du Caucase. Et j'ai été à la guerre. Ça ne serait pas possible autrement. Le soldat vit pour la guerre. Je me suis battu contre les Hongrois, contre les Tcherkesses, contre les Polonais, tant qu'on a voulu! La guerre, mon ami, c'est une terrible affaire.

Tout en l'écoutant parler, je me suis assoupi.. Quand j'ouvris les yeux qu'est-ce que je vis? Ma grand'mère, en robe noire: elle était assise à mon chevet; debout à côté d'elle, le soldat disait :

— Eh bien, sont-ils tous morts, hein?

Le soleil jouait dans la salle; il y dorait tout, puis il se cachait et revenait avec sa clarté splendide comme un enfant qui s'amuse.

Grand'mère se pencha vers moi et me demanda :

— Mon pigeon bleu, ils t'ont torturé? Je le lui ai dit à ce diable rouge...

— Je m'en vais arranger tout ça dans les règles, affirma le soldat en s'en allant.

Grand'mère me dit en essuyant ses larmes :

— C'est une vieille connaissance, ce soldat...

Je gardais le silence, croyant rêver, mais je ne rêvais pas. Le docteur survint, il pansa mes plaies et me voilà parti avec grand'mère. Nous traversons en fiacre les rues de la ville. Elle me parla de la maison :

— Le grand-père, il perd complètement la tête, il devient avare à vous en donner la nausée! Le marchand de fourrures Klyst lui a dérobé ces jours-ci un billet de cent roubles qu'il cachait dans son livre d'hymnes; c'est son nouvel ami! Ah! c'était joli!...

Le soleil est étincelant; au ciel, les nuages glissent comme de blancs oiseaux; nous traversons le Volga; la glace se gonfle et résonne; çà et là l'eau jaillit. Sur le clocher, couleur de sang, de la cathédrale, les croix dorées rayonnent. Nous croisons une paysanne à la face épanouie, elle porte une gerbe de rameaux de saule. Le printemps va venir; c'est bientôt Pâques!

Mon cœur palpite comme celui d'un oiselet.

— Je t'aime beaucoup, beaucoup, grand'mère.

Elle n'en est pas étonnée; elle me répond tranquillement :

— C'est parce que je suis de ta famille; d'ailleurs, sans me vanter, je peux dire que les étrangers m'aiment aussi, grâce à toi, Sainte Vierge!

Et en souriant, elle ajoute :

— Elle sera bientôt heureuse, Son Fils va citer! Et Varroucha, ma fille à moi...

Elle n'achève pas...

III

Je trouvai mon grand-père dans la cour, agenouillé; il taillait quelque chose à coups de hache. Levant son outil comme pour me le lancer à la tête, il enleva sa casquette et me salua ironiquement :

— Le bonjour à Votre Noblesse, à Votre Haute Seigneurie. Vous avez fini de travailler? Vous allez pouvoir vivre à votre guise, hein?... Ah! vous autres!...

— C'est bon, c'est bon, coupa grand'mère et se débarrassant de lui elle me raconta, lorsque nous fûmes dans la chambre, les dernières nouvelles tout en allumant le samovar :

» Maintenant le grand-père est complètement ruiné; tout l'argent qu'il avait, il l'a donné à son filleul Nicolas pour le faire fructifier, et sans lui demander de reçu. Je ne sais pas ce qui s'est passé, mais il a tout perdu. Et tout provient de ce que

nous n'avons pas secouru les pauvres, ni eu pitié des malheureux. Alors, le bon Dieu s'est dit « Pourquoi ai-je donné des biens aux Kachirine? » Il a réfléchi et nous a tout enlevé...

Après avoir regardé autour d'elle, elle ajouta :

— Je fais tout ce que je peux pour attendrir un peu le Seigneur, pour qu'Il n'accable pas trop le vieux maintenant, je fais l'aumône la nuit, avec le fruit de mon travail Si tu veux, tu m'accompagneras cette nuit; j'ai de l'argent...

Grand-père survint, cligna des yeux et s'informa :

— Vous avez de quoi vous remplir la panse?

— Ce n'est pas toi qui paies, répliqua grand'-mère Cependant, tu peux t'asseoir avec nous et manger.

Il s'assit, en disant à mi-voix :

— Donne...

Dans la pièce, tout était à sa place; seul le côté qu'occupait jadis ma mère était en désordre et abandonné. Au-dessus du lit de grand-père, je vis au mur une feuille de papier portant en grosses lettres imprimées ces mots :

« Seigneur Jésus éternellement vivant! Que Ton saint nom demeure avec moi tous les jours et toutes les heures de ma vie. »

— Qui a écrit ça?

Grand-père ne répondit pas: après un instant de silence, grand'mère dit avec un sourire :

— Ce papier, il nous coûte cent roubles.

— Ça ne te regarde pas! cria grand père Je donnerai tout ce que j'ai à des étrangers.

— Tu n'as plus un sou; quand tu avais quelque

chose, tu n'as rien donné à personne, répliqua tranquillement grand'mère.

— Tais-toi! glapit-il.

Ici, rien n'a changé, tout est resté comme auparavant.

Dans un coin, couché dans une corbeille à linge posée sur une malle, mon frère Kolia se réveille et nous regarde : sous ses paupières, on entrevoit à peine la tache bleu foncé de ses yeux. Il est devenu encore plus fluet, plus grisâtre, plus transparent; il ne me reconnaît pas; il se tourne en silence et ferme les yeux.

Dans la rue, de tristes nouvelles m'attendent; un de mes amis, Viakhir, est mort, un « coup d'air l'a étouffé » pendant la Semaine Sainte; un autre, Chahi, est parti demeurer en ville; Iasa a mal aux jambes, il ne peut sortir. En me communiquant ces événements, Kostroma conclut avec irritation :

— Ils meurent vraiment vite, tous ces garçons!

— Mais Viakhir seul est mort...

— Qu'importe? quand ils quittent la rue, c'est comme s'ils étaient morts. On vient à peine de se lier, de s'habituer, et voilà le camarade qui est envoyé en apprentissage ou qui trépasse! Dans votre cour, chez Tchesnokof, il y a des nouveaux venus. ils s'appellent Evséienko; le garçon, Nioucha, est gentil, très adroit. Il a deux sœurs; l'une est encore petite, l'autre, très jolie, boite et ne peut marcher qu'à l'aide d'une béquille.

Après un instant de réflexion, il ajouta :

— Tchourka et moi, nous sommes amoureux d'elle et nous nous disputons tout le temps.

— Avec elle?

— Mais non! Entre nous! Avec elle rarement!

Évidemment, je savais que les grands garçons et les hommes eux-mêmes s'amourachaient d'une fille; je connaissais même le sens grossier du mot. J'eus pitié de Kostroma; mal à l'aise, j'éprouvais quelque gêne à regarder ses yeux noirs, pleins de colère, son corps anguleux.

Ce même jour, le soir, je vis la fillette boiteuse. Descendant du perron dans la cour, elle laissa tomber sa béquille; réduite à l'impuissance, elle s'arrêta toute frêle et mince sur les marches; ses mains exsangues s'accrochèrent à la balustrade. Je voulus ramasser la béquille, mais mes doigts bandés étaient malhabiles; j'essayais en vain et j'étais dépité; elle riait gentiment au haut des degrés :

— Qu'as-tu aux mains?

— Je me suis brûlé.

— Et moi, je boite... Tu demeures dans cette cour? Tu es resté longtemps à l'hôpital? Moi j'y suis restée longtemps.

Après un soupir, elle ajouta :

— Très longtemps!

Elle avait une robe blanche à pois bleus, usée mais propre; ses cheveux bien lissés formaient une natte épaisse et courte. Ses grands yeux étaient graves; dans leur paisible profondeur brillait une petite flamme bleuâtre qui illuminait le visage étroit au nez aigu. Son sourire était agréable, mais il ne me plut pas. Toute sa maladive personne semblait dire :

— Ne me touchez pas, je vous en prie!

Comment mes camarades avaient-ils pu s'éprendre d'elle?

— Il y a longtemps que je boite. (Elle me fit ses confidences complaisamment avec une sorte de fatuité.) C'est une voisine qui m'a ensorcelée; elle s'est disputée avec maman et m'a envoûtée pour l'ennuyer... Tu as eu peur à l'hôpital?

— Oh oui!

J'étais embarrassé auprès d'elle; je préférai rentrer.

Vers minuit, grand'mère me réveilla avec des caresses :

— Allons, veux-tu? Si tu travailles pour les autres, tes mains guériront plus vite...

Elle me prit par le bras et me guida, comme un aveugle, dans l'obscurité. La nuit était noire et humide. Le vent soufflait sans arrêt, on eût dit une rivière qui coulerait très vite; le sable glacé se collait aux pieds. Grand'mère s'avançait avec précaution vers les fenêtres obscures des maisonnettes pauvres; elle se signait trois fois et laissait sur l'appui de chacune d'elles un sou de cuivre et trois craquelins, elle se signait de nouveau, jetait un coup d'œil vers le ciel sans étoiles et chuchotait :

— Très Sainte Reine des Cieux! Aide-nous tous... Nous sommes tous pécheurs à Tes yeux, Sainte Vierge!

Plus nous nous éloignions de la maison et plus, tout autour de nous, l'obscurité s'épaississait et devenait lugubre. Le ciel nocturne, approfondi à l'infini par les ténèbres, semblait avoir caché à jamais la lune et les étoiles. Un chien accourut, comme une boule, on ne sait d'où; il s'arrêta

devant nous et se mit à hurler, ses yeux étincelaient dans l'ombre; peureusement, je me serrai contre grand'mère :

— Ce n'est rien, dit-elle, c'est seulement un chien; ce n'est plus l'heure du diable; il est trop tard pour lui; les coqs ont déjà chanté!

Elle appela le chien, le caressa et lui dit de mots doux :

— Prends garde, petit chien, ne fais pas peur à mon petit-fils!

La bête se frotta à mes jambes et nous partîmes tous trois. Douze fois grand'mère s'approcha d'une fenêtre en laissant sur l'appui une « aumône secrète » Il commençait à faire jour; les maisons grises surgissaient des ténèbres; le clocher de l'église Notre-Dame-des-Champs se dressait tout blanc; le mur de briques du cimetière rougissait comme une natte usée

— Je suis fatiguée, je suis vieille, dit grand'mère Il est temps de rentrer. Demain, les femmes se réveilleront et la Vierge leur aura donné quelque chose pour leurs marmots! Quand on manque de tout, on est heureux même de très peu! Ah! Alexis, tant de gens vivent si pauvrement et personne ne se soucie d'eux!

Le riche ne pense pas à Dieu,
Il ne songe pas au Jugement dernier,
Il n'est ni ami ni frère du pauvre,
Pourvu qu'il puisse amasser de l'or!
Que cet or lui devienne un enfer de charbons ardents.

» Voilà ce que c'est! Il faut vivre les uns pour les autres et que Dieu veille sur tous! Et je suis contente de ce que tu sois de nouveau avec moi...

Moi aussi, j'éprouve une joie paisible; je sens aguement que je viens de participer à quelque hose que je n'oublierai jamais. A mes côtés tremble chien fauve au museau de renard, aux bons yeux, l'expression craintive.

— Il restera chez nous?

— Mais oui! Il restera s'il le veut. Je vais lui lonner un craquelin, j'en ai encore deux. Viens, sseyons-nous sur un banc; je me sens très fatiguée.

Nous prenons place sur un banc, près d'un portail; le chien se couche à nos pieds et croque un craquelin sec; et grand'mère raconte :

— Ici demeure une juive qui a neuf enfants, tous plus petits les uns que les autres. Je lui demande : « Comment peux-tu vivre, Moïsevna? » Et elle me répond : « Je vis avec mon Dieu, avec qui vivrais-je sinon avec Lui? »

Je me serre contre le flanc tiède de grand'mère et je m'endors.

***

De nouveau, la vie s'écoule rapide et agréable; le large torrent des impressions apporte chaque jour à l'âme quelque chose de nouveau, qui la ravit et l'inquiète, qui l'humilie, qui l'oblige à méditer.

Bientôt, moi aussi, je fis tous mes efforts pour voir le plus souvent possible la petite boiteuse, pour lui parler, pour m'asseoir à côté d'elle en silence sur le banc du portail. En sa compagnie, tout était agréable, même le silence. Proprette comme une tourterelle, elle savait fort bien raconter comment

vivent les Cosaques au bord du Don; elle avait longtemps habité là-bas chez un oncle, un machiniste; puis son père, un serrurier, était venu se fixer à Nijni-Novgorod.

— Et j'ai encore un autre oncle; celui-là est au service de l'Empereur lui-même.

Aux jours de fêtes, le soir, toute la population de la rue sortait « aux portails ». Jeunes gens et jeunes filles se rendaient au cimetière pour y danser des rondes. Les hommes disparaissaient dans les cabarets; il ne restait plus dans la rue que les femmes et les petits enfants. Les femmes s'installaient sur le sable ou sur les bancs, et menaient grand vacarme en se disputant continuellement. Les marmots se mettaient à jouer aux billes ou à d'autres jeux, surveillés de loin par les mères qui encourageaient les enfants ou se moquaient des mauvais joueurs. Le bruit était assourdissant, mais la gaîté débordante; la présence et l'attention des « grandes personnes » nous excitaient, nous qui étions sans importance, et donnaient à tous nos jeux une animation spéciale, une rivalité passionnée. Mais, si fort que le jeu nous entraînât, Kostroma, Tchourka et moi, à chaque instant, au moindre prétexte, l'un de nous trois courait raconter ses prouesses à la petite boiteuse.

— As-tu vu, Lioudmila, comme j'ai rossé les cinq pantins qui venaient de la ville?

Elle souriait affectueusement et secouait la tête plusieurs fois de suite.

Auparavant, notre bande tâchait de rester groupée dans tous les jeux; maintenant, je remarquais que

Tchourka et Kostroma jouaient toujours dans des camps opposés, rivalisant d'adresse et de force, souvent jusqu'aux larmes, jusqu'aux coups. Une fois, ils se battirent avec un tel acharnement que les « grandes personnes » durent intervenir et asperger d'eau les combattants.

Assise sur le banc, Lioudmila tapait le sol de son pied intact et, quand les ennemis arrivaient jusqu'à elle, elle les chassait à coups de béquille, en criant d'un ton plaintif :

— Finissez!

Son visage était si blanc qu'il en avait des reflets bleus; ses yeux s'éteignaient ou semblaient sortir de l'orbite.

Une autre fois, Kostroma ayant honteusement perdu une partie de billes, gagnée par Tchourka, alla se cacher derrière le coffre à avoine de l'épicier voisin; là, il s'assit et se mit à pleurer en silence. Le spectacle était presque effrayant : les dents serrées, les pommettes saillantes, son visage osseux semblait pétrifié; et de ses yeux noirs maussades roulaient de grosses et lourdes larmes. J'essayai de le consoler; il murmura, la voix entrecoupée de sanglots :

— Attends! Je lui enverrai une brique à la tête! Il verra...

Tchourka devenait agressif, il marchait au milieu de la rue, la casquette sur l'oreille, les mains dans les poches comme le faisaient les jeunes gens en âge de se marier. Il s'exerça à cracher à travers les dents et assurait :

— Je saurai bientôt fumer. Deux fois déjà j'ai essayé, mais je fus malade.

Tout cela me déplaisait. Je voyais que je perdais mes camarades et il me semblait que Lioudmila en était la cause.

Un soir, comme je triais dans la cour des os, des chiffons et toutes sortes de débris, Lioudmila s'approcha de moi, chancelante, en agitant la main droite.

— Bonsoir, dit-elle, et elle hocha trois fois la tête. Kostroma jouait avec toi autrefois?

— Oui.

— Et Tchourka?

— Tchourka n'est plus ami avec nous. Et c'est de ta faute. Ils sont amoureux de toi et se battent...

Elle rougit, mais répondit ironiquement :

— Quelle idée! En quoi suis-je fautive?

— Pourquoi les rends-tu amoureux?

— Je ne leur ai rien demandé! dit-elle avec colère, et elle s'en alla en ajoutant : ce ne sont que des bêtises! Je suis plus âgée qu'eux; j'ai quatorze ans. On n'est pas amoureux des grandes filles!

— Tu es bien renseignée! criai-je pour l'ennuyer. La boutiquière, la sœur de Klyst, est tout à fait vieille et elle s'amuse avec les garçons!

Lioudmila revint vers moi, en enfonçant profondément sa béquille dans le sable de la cour.

— C'est toi qui ne sais rien, déclara-t-elle, en parlant très vite, avec des larmes dans la voix; ses yeux tendres se mirent à flamboyer. La boutiquière est une femme débauchée; et moi suis-je comme elle? Je suis encore petite, on ne doit pas me toucher ni me pincer, ni rien... tu ferais mieux de lire le roman *la Kamtchadale* deuxième partie; tu pourrais parler après!

Elle s'en alla en sanglotant. Elle me fit pitié; ses paroles renfermaient une vérité que je ne connaissais pas encore. Pourquoi mes camarades la pinçaient-ils? Et ils se prétendaient amoureux!...

Le lendemain, désireux d'effacer ma faute, j'achetai pour dix sous de sucre d'orge, sa friandise préférée :

— Tu en veux?

D'un ton faussement irrité, elle me répondit :

— Va-t'en, je ne te parle pas!

Mais elle prit aussitôt les sucres d'orge en remarquant :

— Tu aurais pu les envelopper dans un papier, tu as les mains si sales...

— Je les ai lavées, mais elles ne paraissent pas propres.

Prenant ma main dans la sienne, qui était sèche et brûlante, elle l'examina.

— Comme elle est abîmée...

— Toi, tu as les doigts tout piqués...

— C'est l'aiguille, je couds beaucoup...

Au bout d'un moment, elle me proposa, après avoir regardé si on ne nous entendait pas :

— Écoute, allons nous cacher et nous lirons *la Kamtchadale*, veux-tu?

Nous cherchâmes longtemps un endroit où nous ne serions pas vus; partout il y avait des inconvénients. Enfin, nous nous décidâmes pour la vieille chambre à lessive; il y faisait sombre, mais on pouvait s'asseoir près de la fenêtre, d'où l'on découvrait un coin rempli d'ordures entre un hangar et un abattoir; les gens n'y venaient pas souvent.

Et Lioudmila s'installe sur un banc, la jambe malade allongée, l'autre jambe pendante. Le livre dépenaillé me cachait sa figure; elle prononce avec émotion quantité de paroles pour moi sans signification et sans intérêt. Néanmoins, je partage son émotion. Assis par terre, je vois ses yeux graves qui se meuvent comme deux flammes bleues le long des pages; parfois une larme les humecte; la voix de la fillette frémit, en débitant avec rapidité des mots peu familiers pour moi et associés d'une manière incompréhensible. Pourtant, j'en saisis quelques-uns, j'essaye d'en former des vers, je les tourne dans tous les sens; ce qui m'empêche encore plus de me rendre compte de l'histoire.

Sur mes genoux, mon chien sommeille. Je l'ai appelé « Le Vent » parce qu'il a le corps allongé, des poils en broussaille, qu'il court très vite et grogne comme le vent d'automne dans les cheminées.

— Tu écoutes? demande la fillette. J'incline la tête en silence. Cet embrouillamini m'excite de plus en plus; j'ai un désir violent de disposer les mots dans un ordre différent, comme dans les chansons, où chaque vocable vit et flamboie, telle une étoile au ciel.

Lorsqu'il fit sombre, Lioudmila laissa tomber sa main exsangue qui tenait le livre et dit :

— C'est beau, n'est-ce pas? Eh bien, tu vois...

Depuis ce soir-là, nous allâmes souvent nous asseoir à la chambre à lessive. A mon grand plaisir, Lioudmila cessa bientôt de lire *la Kamtchadale*. Je ne pouvais lui répéter de quoi il était question dans cet interminable livre, interminable, parce que

la deuxième partie, par laquelle nous avions commencé, était suivie d'une troisième, et la fillette m'assura qu'il y en avait une quatrième.

Quand il pleuvait, personne ne sortait, personne ne se hasardait jusqu'à notre recoin obscur. Lioudmila avait bien peur qu'on ne nous surprît.

— Sais-tu ce que l'on croirait alors? demandait-elle à mi-voix. Je le savais et autant qu'elle j'étais inquiet. Nous restions là des heures entières, parlant de n'importe quoi; je répétais les contes de grand'-mère, et Lioudmila me narrait la vie des Cosaques au bord de la rivière Medviéditza.

— Ah! qu'il y fait beau! soupirait-elle. Mais ici! Ici, ce n'est que les pauvres qui y vivent...

Je résolus d'aller à tout prix, plus tard, voir cette rivière Medviéditza.

Bientôt, nous n'eûmes plus besoin de la chambre à lessive; la mère de Lioudmila trouva du travail chez un industriel et quittait la maison le matin; la sœur cadette allait à l'école; le frère travaillait à la fabrique. Quand il faisait mauvais temps, j'allais chez la fillette, je lui aidais à faire les repas, à nettoyer la chambre et la cuisine; elle disait en riant :

— Nous deux, nous vivons comme mari et femme, sauf que nous ne dormons pas ensemble; nous vivons même mieux, car un mari ne seconde pas sa femme...

Lorsque j'avais de l'argent, j'achetais des bonbons; nous prenions le thé, puis nous refroidissions le samovar avec de l'eau, pour que la mère de Lioudmila, qui criait à tout propos, ne devinât pas que nous nous en étions servis. Parfois, grand'mère

venait aussi, cousant ou faisant de la dentelle; elle nous racontait des histoires merveilleuses; quand grand-père s'en allait en ville, Lioudmila venait chez nous et nous jouions en toute liberté.

Grand'mère disait :

— Ah! que nous sommes bien!

Elle approuvait notre amitié :

— C'est très bien qu'un petit garçon et une petite fille s'accordent! Seulement il ne faut pas faire de bêtises...

Et elle nous expliquait en termes très simples ce que signifiait « faire des bêtises ». Elle parlait d'une manière très belle, très élevée et je comprenais fort bien qu'il ne fallait pas toucher aux fleurs avant qu'elles ne fussent épanouies, sinon elles n'avaient plus ni parfum ni fruit.

Sans avoir envie de « faire des bêtises » Lioudmila et moi n'en parlions pas moins de choses qu'il est convenu de taire. Nous en parlions, évidemment par nécessité, car les rapports entre les deux sexes nous importunaient trop souvent sous leur forme grossière et nous faisaient trop souvent souffrir.

Le père de Lioudmila, silencieux à l'extrême, était un bel homme d'une quarantaine d'années, aux moustaches et aux cheveux bouclés, aux épais sourcils toujours en mouvement. Je ne me rappelle pas l'avoir entendu prononcer une parole. Quand il caressait les enfants, il grognait comme un muet, et même quand il battait sa femme, il ne disait mot.

Le dimanche, vers le soir, il mettait une blouse bleue, des pantalons bouffants, des bottes vernies, et il s'en allait au portail avec son grand harmonica

pendu au dos par une courroie. Là, il se tenait comme un soldat dans la position du « garde à vous! » Aussitôt, le défilé commençait devant la maison : l'une après l'autre, les filles venaient, regardaient Evséienko à la dérobée, à travers les cils, ou franchement, avec des yeux avides Il restait là, la lèvre inférieure un peu arquée, et ses yeux sombres toisaient les unes et les autres. Il y avait quelque chose de choquant, de cynique. dans ce dialogue muet des yeux; il semblait qu'au moindre clignement d'œil, n'importe laquelle de ces femmes allait tomber sans connaissance sur le sable de la rue.

— Voilà le bouc qui fait des siennes, quel monstre! grommelle la mère de Lioudmila. Grande et maigre, le visage allongé et terreux, les cheveux coupés ras, elle ressemble à un balai usé.

Lioudmila est assise à côté d'elle et s'efforce en vain de détourner son attention; elle la questionne sans relâche.

— Laisse-moi, tu m'ennuies, petite horreur! marmotte la mère, et ses yeux inquiets, fendus en amande, luisent étranges, clairs, immobiles, comme accrochés à quelque effarant spectacle.

— Ne te fâche pas, maman, ça n'a pas d'importance, dit Lioudmila. Regarde donc la vendeuse de nattes, elle est parée comme une châsse!

— Je m'habillerais mieux si vous n'étiez pas là, vous trois. Vous m'avez dévorée, vous m'avez rongée, répond la mère d'une voix haletante et dure. Elle considère obstinément cette vendeuse, cette veuve épaisse de taille et très grande. Elle a une silhouette de maison; sa poitrine bombe comme un perron;

son visage rouge, coupé et surmonté d'un fichu vert, est pareil à une fenêtre de mansarde, à l'heure où les vitres reflètent le soleil.

Evséienko a fait glisser son harmonica sur sa poitrine et joue. L'instrument est bon; le son vous entraîne irrésistiblement; de la rue tout entière, les marmots accourent, roulent aux pieds du musicien et demeurent immobiles et béats.

— Attends un peu, on te tordra le cou! lui crie sa femme. Evséienko lui lance un regard de biais et ne répond pas.

La grosse veuve s'est assise, non loin de là, sur le banc de l'épicier Klyst, ramassée comme un tas; la tête penchée sur l'épaule, elle écoute et son œil flambe.

Sur la campagne, au delà du cimetière, le crépuscule rougeoie; dans la rue, comme sur une rivière, passent de gros paquets de chair, vêtus de couleurs bariolées; les enfants tourbillonnent. L'air tiède caresse et enivre. Le sable échauffé par le soleil pendant toute la journée répand une odeur aigrelette, dominée par les effluves gras et douceâtres de l'abattoir et le fumet du sang; des cours où habitent les tanneurs, arrive l'odeur âcre et salée des écorces Le babil des femmes, les hurlements des hommes saouls, les cris sonores des enfants, le chant grave de l'harmonica, tout se fond en un bruit confus; la terre, inlassablement créatrice, soupire puissamment.

IV

La nuit est proche; l'air souffle plus frais, le vacarme s'atténue; les maisonnettes de bois semblent s'élargir en s'enveloppant d'ombres. On a emmené les enfants pour les coucher, quelques-uns se sont endormis sur place, au pied des palissades, ou sur les genoux des mères. Les plus grands s'apaisent quand vient la nuit. Evséienko a disparu sans qu'on s'en aperçût, la grosse veuve n'est plus là; on perçoit les sons graves de l'harmonica au loin, derrière le cimetière. La mère de Lioudmila est assise sur le banc, le dos voûté comme une chatte. Ma grand'mère avait été prendre le thé chez une voisine, entremetteuse et sage-femme, personne maigre au nez de canard; la médaille d'or « de sauvetage » pendait sur sa poitrine plate et masculine. Toute la rue la craignait, la considérant comme sorcière; on racontait qu'elle avait sauvé,

pendant un incendie, les trois enfants et la femme malade d'un colonel.

Grand'mère et elle sont très liées; quand elles se rencontrent dans la rue, elles se sourient de loin avec sympathie.

Nous sommes assis sur le banc, au portail, Kostroma, Lioudmila et moi; Tchourka a provoqué le frère de Lioudmila à la lutte; ils s'étreignent, piétinent sur le sable et se démènent.

— Finissez! supplie la fillette d'une voix craintive.

En louchant vers elle, Kostroma raconte l'histoire du chasseur Kalinine, un petit vieux aux cheveux gris, aux yeux rusés; il avait fort mauvaise réputation dans le faubourg où chacun le connaissait Il est mort récemment, mais on ne l'a pas enterré dans le sable du cimetière; son cercueil a été posé sur le sol, à l'écart des autres tombes. Ce cercueil est noir, assez haut sur pieds, et le couvercle est orné d'une croix, d'une lance, d'un bâton et de deux os peints en blanc. On raconte que toutes les nuits, le vieillard sort de sa tombe et se promène dans le cimetière, où il cherche, sans se lasser, on ne sait quoi, jusqu'au premier chant du coq.

— Ne parle pas de ces horreurs! supplie Lioudmila.

— Lâche-moi! crie Tchourka, en se libérant de l'étreinte du petit Evséienko; il dit avec un ricanement à Kostroma : Pourquoi ces plaisanteries? J'ai vu moi-même comment on a enterré son cercueil; celui qui est au-dessus est vide; c'est un monument...

Sans le regarder, Kostroma lui fait une proposition :

— Eh bien, va donc passer la nuit au cimetière, si c'est comme ça!

Ils se mirent à discuter; et Lioudmila, ennuyée, hochant la tête, demanda à sa mère :

— Maman, est-ce vrai que les morts se lèvent la nuit?

— Oui, répondit la mère, d'une voix blanche.

Le fils de l'épicière survint. Valek était un gros gaillard d'une vingtaine d'années au teint coloré; il prêta l'oreille à la discussion et dit :

— Celui qui, pendant toute une nuit jusqu'au jour, se couchera sur la tombe, je lui donnerai vingt copecks et dix cigarettes, mais s'il a peur, s'il se sauve, je lui tirerai les oreilles à mon plaisir. Qui accepte?

Tous se turent, troublés, et la mère de Lioudmila déclara :

— Quelle bêtise! Est-il permis de pousser les enfants à faire des choses pareilles!

— Si tu me donnes un rouble, j'y vais! proposa Tchourka d'un air maussade.

Aussitôt Kostroma demanda avec insolence :

— Et pour vingt copecks, tu aurais peur?

Et il expliqua à Valek :

— Donne-lui un rouble, il n'ira pas même à ce prix, tu vois bien qu'il se vante!

— Hé bien, je donnerai un rouble!

Tchourka se leva sans mot dire; avec quelques lenteur, il s'en alla en rasant les palissades. Kostroma mit les doigts dans sa bouche et poussa un sifflement aigu en guise d'accompagnement. Lioudmila dit d'un ton anxieux :

— Ah! mon Dieu! Quel fanfaron! Qui l'aurait cru!

— Les beaux poltrons que vous faites, cria ironiquement Valek. Et vous vous croyez les premiers batailleurs de la rue, petits crapauds!

Ses lazzis m'irritaient et me blessaient. Nous n'aimions pas ce garçon repu qui poussait toujours ses cadets à des tours stupides, leur racontait des histoires malpropres sur toutes les femmes et les filles et leur apprenait à les houspiller. Les plus jeunes lui obéissaient et souvent s'en trouvaient très mal. Il détestait mon chien pour des raisons inconnues et lui lançait des pierres; une fois même, il lui tendit un morceau de pain où il avait enfoncé des épingles.

Mais, plus que de ces malices, je souffrais de voir Tchourka s'éloigner, tout pelotonné sur lui-même.

Je dis à Valek :

— Donne-moi le double, j'irai...

Tout en me raillant et en m'effrayant, il donna l'argent à la mère de Lioudmila, mais celle-ci lui dit avec sévérité :

— Non, je ne veux pas...

Et elle s'en alla, très irritée. Lioudmila n'osa pas, elle non plus, prendre le billet, ce qui lui valut aussi les sarcasmes de Valek. J'allais me mettre en route sans prendre l'argent du jeune homme, mais grand'mère survint et, quand elle fut mise au courant de l'affaire, elle accepta la coupure; puis elle me dit paisiblement :

— Mets ton pardessus, et emporte une couverture, car il fait froid vers le matin...

Ses paroles me firent espérer qu'il ne m'arriverait rien de fâcheux.

Valek posa comme conditions que je devrais rester couché ou assis sur le cercueil jusqu'à l'aurore, sans en descendre sous aucun prétexte, même si le cercueil se mettait à vaciller quand le vieux Kalinine sortirait de sa tombe. Si je sautais à terre, je perdais.

— Prends garde! me prévint-il; je te surveillerai toute la nuit.

Quand je partis au cimetière, grand'mère fit le signe de croix sur moi et me conseilla :

— Si tu vois apparaître quelque chose, ne bouge pas, mais récite l'*Ave Maria*...

Je marchai à grands pas; j'avais hâte de voir cette aventure commencer et se terminer. Valek, Kostroma et d'autres garçons encore m'accompagnèrent. Grimpant par-dessus le mur de briques, je m'embarrassai dans ma couverture, je tombai, mais je bondis immédiatement sur mes pieds, comme si le sable m'avait rejeté. De l'autre côté du mur, on riait. Quelque chose me pinça à la poitrine, un petit froid désagréable me courut sur le dos.

En trébuchant, j'arrivai près du cercueil noir; d'un côté, il était enfoncé dans le sable, de l'autre ses pattes courtes et épaisses surgissaient, comme si on avait essayé de le soulever sans y réussir. Je m'assis au bord du cercueil, vers les pieds, et je regardai autour de moi : le cimetière mamelonné était tout planté de croix grises; des ombres, se déployant, tombaient sur les tombes et voilaient les monticules ébouriffés de verdure. Çà et là, perdus parmi les croix, des bouleaux minces et étiques joignaient par leurs rameaux les sépultures éparpillées ;

à travers la dentelle de leurs ombres, on entrevoyait des brins d'herbe. L'église s'érigeait vers le ciel, monument de neige parmi les nuages immobiles, la lune, mince et décroissante, étincelait.

Le père Iasa sonne paresseusement la cloche de garde; chaque fois qu'il tire la corde, celle-ci s'accroche à la tôle de la toiture, geint plaintivement, puis le son très sec de la petite cloche retentit, bref et nostalgique.

« Que Dieu nous préserve de l'insomnie! » Je me rappelle cette prière du gardien.

Je suis angoissé. J'ai trop chaud, sans m'expliquer pourquoi; je suis couvert de sueur, cependant la nuit est fraîche. Aurais-je le temps de courir au pavillon du gardien, au cas où le vieux Kalinine essayerait vraiment de sortir de sa tombe?

Le cimetière m'est familier; cent fois j'ai joué parmi les sépultures avec le fils d'Iasa et d'autres camarades. Là-bas, près de l'église, ma mère est enterrée.

Tout n'est pas encore endormi; du faubourg arrivent des rires, des fragments de chansons. Sur les collines, à la carrière de sable près du chemin de fer, ou au village de Katysov, un harmonica joue, en haletant; le forgeron Miatchof, éternellement ivre, passe derrière le mur et chante — je le reconnais à sa chanson :

Notre petite mère
A de tout petits défauts.
Elle n'a jamais aimé personne
Que seul mon papa.

Ces derniers soupirs de la vie me réconfortent; mais après chaque coup de cloche, le silence grandit.

Le calme se répand sur les campagnes comme une rivière, il noie tout, dissimule tout. L'âme plane dans un vide sans limite, et elle s'y éteint, comme la flamme d'une allumette au fond des ténèbres.

Enveloppé dans ma couverture, les jambes croisées sous moi, je suis assis sur la tombe, le visage tourné vers l'église; quand je bouge, le monument grince et le sable craque.

Quelque chose tombe sur le sol derrière mon dos, une fois, puis une fois encore; un morceau de brique me touche presque. Je prends peur, mais je devine immédiatement que ces projectiles sont lancés de la route par Valek et sa bande, et qu'ils veulent m'effrayer. La proximité d'êtres humains me fait au contraire du bien.

Je pense à ma mère... Une fois, me surprenant à fumer ma première cigarette, elle m'avait battu et je lui avais dit :

— Non, ne me donne pas des coups, je suis déjà bien assez malade... j'ai mal au cœur...

Puis, le châtiment subi, je m'étais assis derrière le poêle et elle avait dit à grand'mère :

— Un garnement insensible, qui n'aime personne...

J'étais révolté de l'entendre parler ainsi. Quand ma mère me punissait, j'avais pitié d'elle, j'étais gêné pour elle — rarement le châtiment tombait à propos et jamais en proportion des fautes.

Que de choses humiliantes dans ma vie! Ne serait-ce que ces gens derrière ce mur; ils savaient fort bien que j'avais peur, tout seul dans ce cimetière, et ils voulaient me faire plus peur encore. Pourquoi?

J'avais envie de leur crier :

— Allez au diable!

Mais c'était dangereux. Pouvait-on savoir comment le diable prendrait la chose? Sans doute il était là, tout près.

Des parcelles de mica, mêlées au sable, brillaient faiblement sous la clarté lunaire; leur miroitement me fit souvenir d'un jour où, couché sur la digue de l'Oka, je regardais dans l'eau; tout à coup, presque sous mon nez, un poisson avait émergé et s'était tourné sur le flanc; il ressemblait à une joue humaine; il m'avait examiné d'un œil rond pareil à celui d'un oiseau, puis il avait plongé en se balançant comme une feuille qui tombe.

Ma mémoire travaillait avec une intensité croissante, ressuscitant divers incidents de ma vie et elle s'en servait pour se défendre contre mon imagination, qui créait obstinément des images terrifiantes.

Un hérisson se promène, ses pattes fermes frappent le sol; il me fait penser aux lutins, il est petit et drôle comme eux.

Je me rappelle ma grand'mère accroupie devant le portillon du poêle, qui prononçait une formule magique :

— Maître bienveillant, fais périr les blattes...

Bien loin, au delà de la ville que je ne voyais pas, une clarté apparaissait; le froid matinal me piquait aux joues; mes yeux se fermaient. Je me couchai en chien de fusil, la tête cachée sous la couverture. Advienne que pourra!

Je fus réveillé par ma grand'mère. Elle était debout à côté de moi; tout en rabattant la couver-

— Lève-toi! N'as-tu pas froid? Eh bien, as-tu eu peur?

— Oui, mais il ne faut pas le dire, il ne faut pas le dire aux autres!

— Pourquoi? demanda-t-elle étonnée. Si tu n'avais pas eu peur, tu n'aurais aucun mérite.

Nous rentrâmes; en chemin, elle me dittendrement:

— Il faut tout essayer soi-même, mon petit, il faut tout apprendre soi-même, personne ne le fera pour toi...

Vers le soir, je fus le héros de la rue; tout le monde me demandait :

— C'est vrai, tu n'as pas eu peur? C'est effrayant, n'est-ce pas?

Et lorsque je répondais :

— Oui, c'est effrayant!

On s'exclamait avec des hochements de tête :

— Ah! Ah! Tu vois!

Quant à l'épicière, elle déclara très haut et d'un ton convaincu :

— Par conséquent, ils ont menti, ceux qui disaient que Kalinine se promenait la nuit. Si c'était vrai, le petit n'aurait pas eu le temps d'avoir peur. Le vieux l'aurait saisi et envoyé on ne sait où.

Lioudmila me considérait avec un affectueux étonnement; grand-père lui-même était visiblement content de moi; il ne cessait de sourire. Tchourka, seul, dit d'une voix maussade :

— Ça lui est facile, sa grand'mère est sorcière!

V

Mon frère Kolia s'éteignait peu à peu, comme une petite étoile dans la clarté de l'aurore. Grand'-mère, Kolia et moi couchions dans un hangar, sur des tas de bois couverts de chiffons; à côté de nous, derrière une cloison de planches toute fendue, se trouvait le poulailler des maîtres. Le soir, nous entendions les poules repues qui se secouaient et gloussaient en s'endormant; le matin, nous étions réveillés par un coq doré, au gosier sonore.

— Oh! que la peste l'étouffe! murmurait grand'-mère ensommeillée.

Je ne dormais plus; à travers les fentes du bûcher, les rayons du soleil venaient jusqu'à mon lit, des poussières argentées y dansaient, des poussières pareilles aux mots dans les contes de fée. Dans les piles de bois les souris glissaient sans

bruit; des insectes rouges aux ailes pointées de noir couraient çà et là.

Parfois, fuyant les odeurs étouffantes du poulailler, je sortais du bûcher et je me hissais sur le toit; là je regardais, dans la maison voisine, les gens qui se réveillaient, encore aveuglés et lourds de sommeil.

Voici la tignasse du batelier Fermanof qui apparaît à la fenêtre; maussade et buveur, il grogne comme un porc et regarde le ciel avec des yeux bouffis, à peine visibles. Le grand-père arrive en courant dans la cour; des deux mains, il lisse ses petits cheveux roux; il se précipite à la fontaine pour s'y débarbouiller à grande eau. La cuisinière du propriétaire, une fille au nez pointu, toute constellée de taches de rousseur, ressemble à une chouette; le propriétaire lui-même ressemble à un gros pigeon bien gras; tous les gens me rappellent des animaux, des oiseaux ou des fauves.

Le matin est tendre et rayonnant, mais je me sens un peu triste, et j'aimerais aller à la campagne, là où il n'y a personne; je sais déjà que les gens, comme toujours, souilleront la sereine journée.

Une nuit, l'aube pointant, j'étais couché sur le toit, grand'mère m'appela et me dit à mi-voix, en désignant de la tête son lit :

— Kolia est mort...

Le garçonnet avait glissé de l'oreiller et était couché sur la couverture; il était tout bleu; sa chemise, retroussée, laissait voir le ventre gonflé et les petites jambes tordues couvertes de plaies; les

mains étaient placées d'une manière bizarre à la ceinture, comme s'il avait voulu se soulever. La tête penchait un peu de côté.

— Dieu merci, il est parti! dit grand'mère en se coiffant. Qu'aurait-il fait, le pauvre infirme?

Le grand-père arriva, piétinant, on eût dit qu'il dansait; avec précaution, il toucha du doigt les yeux fermés de l'enfant; grand'mère s'irrita :

— Pourquoi le touches-tu avant de t'être lavé les mains?

Il murmura :

— Voilà, on l'a mis au monde, il a vécu, il a mangé... et puis... tout d'un coup...

— Si tu divagues, réveille-toi! riposta grand'mère.

Il la regarda d'un air sombre et s'en alla dans la cour en ajoutant :

— Je n'ai pas de quoi l'enterrer, arrange-toi...

— Fou! Malheureux!

Je sortis et ne rentrai qu'à la nuit tombante.

On ensevelit Kolia le lendemain matin; je m'abstins d'aller à l'église; pendant toute la durée de la messe, je demeurai assis près de la tombe ouverte de ma mère, en compagnie de mon chien et du père Iasa Il avait rouvert la fosse, pour un prix très modique, et ne cessait de s'en vanter.

— C'est seulement parce que je vous connais, sinon, j'aurais demandé un rouble ..

En regardant au fond du trou jaune d'où montait une odeur étouffante, j'aperçus des planches noires et humides. Au moindre de mes mouvements, les petits tas de sable autour de la fosse s'écroulaient et coulaient en minces filets jusqu'au fond, laissant

des rigoles sur les parois. Je bougeai à dessein, pour que le sable recouvrît les planches noires.

— Ne fais pas de sottises! dit le père Iasa et il se mit à fumer.

Grand'mère apporta dans ses bras le petit cercueil blanc; le père Iasa sauta dans la fosse, prit le cercueil, le posa à côté des planches noires; puis, après s'être hissé sur le sol, il se mit à combler le trou, s'aidant de la pelle et des pieds. Sa pipe dégageait des fumées comme un encensoir. Grand-père et grand'mère l'aidaient, sans mot dire. Ni prêtres ni mendiants; nous n'étions que nous quatre parmi la foule des croix.

En donnant au fossoyeur son salaire, grand'mère lui dit avec reproche :

— Tu as tout de même dérangé l'esprit familier de ma fille...

— Comment faire autrement? Et encore j'ai pris de la terre ailleurs! Mais c'est sans importance.

Grand'mère fit encore une profonde révérence à la tombe; elle eut quelques sanglots, quelques gémissements et elle se mit en route, suivie de grand-père, vêtu d'un habit fripé et se cachant les yeux sous la visière de sa casquette.

— De la graine semée dans une terre non labourée, dit-il tout à coup.

Et il partit devant nous à grands pas, pareil à un corbeau dans un champ.

Je demandai à grand'mère :

— Que raconte-t-il?

— Ne t'inquiète pas! Il a ses idées à lui! répondit-elle.

Il faisait chaud, grand'mère marchait lourdement, ses pieds s'enfonçaient dans le sable tiède; elle s'arrêtait à chaque instant pour essuyer son visage couvert de sueur.

Je lui demandai, en faisant un effort :

— Ces choses noires dans la tombe, c'est le cercueil de maman?

— Oui, dit-elle tristement. Le fossoyeur est stupide. Il n'y a pas encore un an et Varia est déjà pourrie! Le sable a laissé passer l'eau; de la terre, ça vaudrait mieux.

— Est-ce que tout le monde pourrit?

— Oui. Excepté les saints.

— Alors toi, tu ne pourriras pas!

Elle s'arrêta, rectifia ma casquette qui avait glissé et elle ajouta avec gravité :

— Ne pense pas à des choses pareilles, tu entends?

Mais moi, je me disais : « La mort, quelle chose répugnante et humiliante! Quelle abomination! » J'étais atrocement mal à mon aise.

Quand nous arrivâmes à la maison, le grand-père avait déjà allumé le samovar et mis la table.

Il murmura : — Il fait chaud, prenons le thé. Je vous offre de mon thé, à vous deux.

S'approchant de grand'mère, il lui frappa sur l'épaule :

— Hein, la mère, qu'en dis-tu?

— Que veux-tu que j'en dise!

— Voilà. Le Seigneur est irrité contre nous. Il nous arrache un membre, puis un autre... Si les familles vivaient bien unies, comme les doigts de la main...

Il y avait longtemps qu'il n'avait parlé sur un ton

aussi doux. Je l'écoutais et j'espérais qu'il allait dissiper ma douleur, qu'il m'aiderait à oublier le trou jaune et les planches noires et suintantes.

Mais grand'mère l'arrêta sans ménagement :

— Tais-toi, père! Tes paroles, toujours les mêmes, ne remédient à rien! Toute ta vie, tu nous as rongés, comme la rouille ronge le fer!

Grand-père toussa, lui jeta un coup d'œil et se tut.

Le soir, au portail, je racontai, plein de douleur, à Lioudmila, ce que j'avais vu le matin; mais mon récit la laissa indifférente.

— On vit mieux quand on est orphelin; si mon père et ma mère mouraient, je laisserais ma sœur prendre soin de mon frère, et moi je m'en irais au couvent pour toujours. Où aller, sinon là? Je ne peux pas me marier; je boite, je ne peux pas travailler. Et puis, j'aurais des enfants infirmes...

Elle parlait raisonnablement, comme une grande personne; depuis ce soir-là sans doute, je perdis tout intérêt pour elle; d'ailleurs, la vie s'arrangea de telle sorte que je vis de plus en plus rarement ma camarade.

Quelques jours après la mort de mon frère, grand-père me dit :

— Couche-toi de bonne heure ce soir; je te réveillerai à l'aurore; nous irons chercher du bois en forêt...

— Et moi, je ramasserai des herbes, déclara grand'mère.

La forêt, plantée de bouleaux et de sapins, se trouvait près des marais, à trois kilomètres du faubourg. Très fournie en broussailles et en abatis

d'arbres, elle s'étendait d'un côté jusqu'à l'Oka, de l'autre jusqu'à la grand'route de Moscou, et reprenait au delà de la route. Au-dessus de son faîte onduleux se dressait très haut le dôme noir d'une épaisse forêt de sapins, la « Crête de Savely ».

Cette vaste futaie appartenait au comte Chouvaloï et était fort mal gardée; les petits bourgeois de Kounavine la considéraient comme leur propriété, ramassaient les osiers, coupaient les broussailles, sans dédaigner à l'occasion le bois vert. A l'automne, les gens venaient en bandes, avec des haches et des cordes, s'approvisionner de bois pour l'hiver.

Et nous voici, partant tous les trois à l'aurore par les prés verts que la rosée argente; à notre gauche, au delà de l'Oka, au-dessus des flancs roux des monts Diatlof, au-dessus de la blanche Nijni-Novgorod, sur les monticules des jardins verdoyants, sur les coupoles dorées des églises, se lève sans hâte le soleil russe, toujours un peu paresseux. Un vent calme et endormi souffle de l'Oka lent et trouble. Les boutons d'or alourdis de rosée se balancent, les ancolies se penchent silencieusement vers le sol; des immortelles multicolores traînent sur une pierraille; la « belle-de-nuit » ouvre ses étoiles vermeilles...

La forêt s'avance à notre rencontre comme une armée noire; les sapins ailés sont pareils à de grands oiseaux, les bouleaux à des jeunes filles. L'odeur aigre des marais flotte sur les champs. Mon chien marche à côté de moi, sa langue rose pendante; il s'arrête, flaire et secoue sa tête de loup avec perplexité.

Vêtu d'une casaque de grand'mère, coiffé d'une vieille casquette sans visière, grand-père cligne des yeux, sourit on ne sait à quoi, et marche avec précaution, comme s'il se dissimulait. Grand'mère, en corsage bleu, en jupe noire, un fichu blanc sur la tête, roule plutôt qu'elle ne marche et si vite que j'ai peine à la suivre.

Plus la forêt se rapproche et plus grand-père s'anime; il aspire l'air par le nez, il parle d'abord en phrases entrecoupées, indistinctes; puis, comme grisé, il dit des choses belles et joyeuses :

— Les forêts, ce sont les jardins de Dieu... Personne ne les a semées, seul le vent de Dieu, la sainte respiration de ses lèvres... Autrefois, quand j'étais jeune, à Gegoula, quand j'étais haleur. . Ah! Alexis, tu ne verras pas tout ce que j'ai vu et vécu! Au bord du Volga les forêts vont jusqu'à l'Oural... c'est merveilleux, tant c'est immense!...

Grand'mère le regarde de côté et me fait signe de l'œil; il trébuche sur une souche et égrène une quantité de paroles brèves, que retiendra ma mémoire :

— Nous conduisions une barque chargée d'huile, de Saratof à la foire, et nous avions avec nous le comptable Kirillo de Pourek, et un Tatare, appelé Asaf. Arrivés à Gegoula, le vent commença à souffler de telle sorte qu'il fallut jeter l'ancre. Nous abordâmes pour faire cuire la soupe. C'était au mois de mai; le Volga était large comme la mer; les vagues s'y promenaient par troupeaux; on aurait dit des milliers de cygnes voguant vers la Caspienne Les montagnes de Gegoula étaient vertes, toutes

printanières, dressées vers le ciel; et, au ciel, les nuages blancs moutonnaient; le soleil fondait de l'or sur la terre. Nous nous reposons, nous admirons, nous sommes bienveillants les uns pour les autres. Sur la rivière, il faisait froid et mauvais; sur le rivage, il faisait tiède et bon. Vers le soir, notre Kirillo, un homme sombre qui n'était plus jeune, se lève tout à coup, enlève sa casquette et nous déclare : « Hé bien, les amis, je ne suis plus votre chef ni votre serviteur; allez-vous-en sans moi; moi, je vais dans la forêt! » Nous nous regardions effarés. Que faire? Nous ne pouvions pas nous passer d'un employé responsable vis-à-vis du patron; on ne peut pourtant pas exister sans tête. C'était sur le Volga, c'est vrai, mais on peut s'égarer même sur une voie toute droite. Les gens sont parfois des brutes sans raison, qui n'ont égard à rien. Nous eûmes peur. Et lui, il persiste : « Je ne veux plus vivre ainsi, je ne veux plus être votre gardien, je veux aller dans la forêt. » Nous étions prêts à le battre et à le ligoter. Et voilà le pilote tatare qui s'écrie : « Moi aussi, je m'en vais! » C'était la catastrophe. Le patron lui devait deux voyages; il avait déjà fait la moitié du troisième, ce qui représentait beaucoup d'argent alors. Nous avons protesté, discuté, crié jusqu'à la nuit; sept de la bande partis, nous sommes restés quinze ou seize. Voilà ce que c'est que la forêt!

— Ils sont devenus brigands?

— Peut-être brigands ou ermites; à cette époque-là, on ne se souciait guère de tout cela!

Grand'mère se signe et dit :

— Très Sainte Mère de Dieu! Quand on songe aux actes des pauvres humains, on a pitié de tous!

— La raison nous est donnée; il faut seulement savoir de quel côté le démon vous tire...

Nous entrons dans la forêt par un sentier humide, côtoyant des clairières marécageuses et de maigres bouquets de sapins. Je me dis que ce doit être beau de s'en aller pour toujours dans les bois, comme l'a fait Kirillo de Pourek. Dans les bois, on ne rencontre ni gens bavards, ni gens querelleurs, ni ivrognes; on y oublie la répugnante avarice du grand-père, la tombe de sable de maman, tout ce qui mortifie et accable le cœur.

Arrivés à une place sèche, grand'mère déclare :

— Il faut casser la croûte, asseyons-nous!

Dans un sac, elle a un pain de seigle, de l'oignon vert, des concombres, du sel, du fromage blanc; grand-père considère le tout avec embarras et murmure :

— Et moi qui n'ai apporté aucune provision, ma parole!...

— Il y en a assez pour tous...

Nous nous asseyons, adossés au tronc cuivré d'un gros sapin; l'air est imprégné d'une odeur de résine; de la campagne vient un vent léger; les branches se balancent. Grand'mère cueille des herbes et me raconte les propriétés curatives du millepertuis et de la bardane; elle me parle des vertus mystérieuses des diverses herbes de la Saint-Jean.

Grand-père coupe des osiers; je suis chargé de porter sa cueillette à un endroit fixé, mais je me plonge sans qu'il s'en aperçoive au cœur de la forêt,

je suis grand'mère qui marche entre les troncs majestueux et qui se penche constamment vers le sol couvert d'aiguilles de sapin. Tout en cheminant, elle se parle à elle-même :

— Il fait trop sec, il y aura peu de champignons. Ah! Seigneur, tu ne prends pas bien soin des pauvres; pour les pauvres, les champignons sont une friandise!

Je la suis sans mot dire, avec précaution, veillant à ce qu'elle ne m'aperçoive pas; je ne veux pas la troubler dans sa conversation avec Dieu, avec les plantes, avec les bêtes.

Mais elle me voit.

— Tu as lâché le grand-père?

Et, faisant la révérence à la terre noire, somptueusement vêtue d'une riche chasuble verte, elle me raconte comment, autrefois, dans les temps sans histoire, Dieu, irrité contre les hommes, a recouvert la terre d'eau et a noyé tout ce qui vivait.

— ... Et la Très Sainte Vierge a ramassé à l'avance dans sa poche toutes les graines, Elle les a cachées, et Elle a dit au soleil : « Bon soleil, sèche la terre d'un bout à l'autre; les hommes chanteront ta gloire, pour te récompenser! » Le soleil a séché la terre et la Vierge l'a ensemencée avec les graines qu'Elle avait cachées. Et le Seigneur regarde et voit que la terre est de nouveau couverte d'êtres vivants, et d'herbes, et de plantes, et d'animaux, et de gens!... « Qui a agi contre ma volonté? » demande-t-Il. Et la Vierge Lui avoue ce qu'elle a fait. Le Seigneur qui voyait avec tristesse la nudité de la terre, répondit à la Vierge : « Tu as bien agi! »

L'histoire me paraît belle, mais, étonné, je demande gravement :

— Es-tu sûre que tout s'est bien passé ainsi? La Sainte Vierge est née longtemps après le déluge.

C'est au tour de grand'mère d'être surprise :

— Qui est-ce qui te l'a dit?

— A l'école, c'est écrit dans les livres...

Ma réponse la tranquillisa.

— Mon enfant, dit-elle, oublie ce que racontent les livres; ils mentent, les livres!...

Elle sourit d'un sourire intérieur.

— Ils en inventent de belles, ces nigauds! Dieu existait, et Il n'aurait pas eu de Mère? Allons donc? De qui serait-Il né?

— Je ne sais pas.

— Tu vois! C'est tout ce que tu as appris : « Je ne sais pas. »

— Le prêtre a dit que la Vierge était la fille de Joachim et d'Anne.

Grand'mère commence à se fâcher; plantée devant moi, elle me fixe d'un air sévère :

— Si tu as des pensées de ce genre, moi, je te calotterai! Tu verras!

Mais immédiatement, elle m'explique :

— La Mère de Dieu a toujours existé, avant toutes choses! Dieu est né d'Elle, et ensuite...

— Et Jésus, de qui est-Il né?

Grand'mère se tait; embarrassée, elle ferme les yeux.

— Et Jésus, de qui est-Il né? répétai-je.

Je vois que j'ai la victoire, que j'ai fait errer

grand'mère dans les mystères de la théologie, et j'en suis ennuyé.

Nous avançons toujours au plus profond de la forêt, parmi la pénombre bleue transpercée par les rayons du soleil. Dans la tiédeur douce des bois court une rumeur toute spéciale, rêveuse et évocatrice de rêves. Les becs-croisés grincent, les alouettes grisollent, le coucou rit, le merle siffle; le chant acide du pinson résonne sans arrêt; l'étrange oiseau qu'est le gros-bec chante un air mélancolique. Les grenouilles couleur d'émeraude sautent sous nos pieds, entre les souches, leur petite tête dorée haut levée; une couleuvre est allongée et les guette. Un écureuil passe, on entrevoit au pied d'un sapin sa queue touffue. On remarque une quantité inouïe de choses et l'on voudrait en voir toujours davantage, aller toujours plus loin.

Entre les troncs des sapins, il me semble que j'aperçois les silhouettes transparentes et vaporeuses de géants qui disparaissent dans l'épaisse verdure; çà et là, le ciel d'un bleu argenté se montre entre les faîtes des arbres. A mes pieds, la mousse forme un somptueux tapis, brodé de buissons d'airelles et de canneberges aux fils desséchés; le fruit de la ronce étincelle dans l'herbe en gouttelettes de sang et l'odeur forte des champignons chatouille le nez.

— Très Sainte Mère de Dieu, Lumière du monde! prie grand'mère avec un soupir.

Au bois, on la dirait à la fois maîtresse et sœur de tout ce qui l'entoure; elle marche avec majesté, elle voit tout, elle a des louanges et des remerciements pour tout. Il semble qu'elle répande autour

d'elle de tièdes effluves, et quand la mousse qu'elle a foulée se redresse après son passage, j'en suis ravi.

Tout en cheminant, je pense : « J'aimerais à être un brigand ; je pillerais les gens riches et avares, je donnerais mon butin aux pauvres; alors tout le monde serait rassasié et content; on ne serait plus envieux et l'on n'aboierait plus les uns contre les autres comme des chiens hargneux. J'aimerais aussi à aller jusque vers le Dieu de grand'mère, vers sa Sainte Vierge, et à Leur dire toute la vérité sur la vie lamentable des gens, sur la manière méchante et méprisante dont ils s'enterrent les uns les autres dans le sable pourri. Je leur révélerais combien il y a sur terre de choses irritantes, cruelles, et tout à fait inutiles. Et si la Vierge me croyait, je Lui demanderais de me donner assez de sagesse pour être capable de tout améliorer. Les gens pourraient m'écouter avec confiance. Je chercherais, moi, la meilleure manière de vivre. Je suis petit, c'est vrai, mais qu'importe? Jésus n'avait qu'un an de plus que moi lorsque les sages l'écoutaient dans le temple... »

Aveuglé par mes pensées, je tombai dans un trou profond; j'eus la peau égratignée à la nuque et le flanc blessé par une racine. Je restai assis au fond, dans la boue froide, visqueuse comme de la résine; très honteux, je sentais que je ne pourrais remonter tout seul, et cependant, je ne voulais pas effrayer grand'mère en criant. Pourtant, je l'appelai.

Elle me tira vivement de la fosse et elle dit en se signant :

— Grâce à toi, Seigneur! C'est heureux que la caverne soit vide, mais si le propriétaire y avait été!

Et elle se mit à pleurer au milieu de ses rires. Puis, elle me mena au ruisseau, elle me débarbouilla, elle banda mes plaies avec son mouchoir, après y avoir appliqué des feuilles qui calmaient la douleur; ensuite nous restâmes dans la guérite d'un aiguilleur; j'étais trop faible pour rentrer immédiatement.

... Presque tous les jours, je disais à grand'mère :

— Allons à la forêt!

Elle acquiesçait volontiers. Nous passâmes ainsi tout l'été, jusqu'à l'arrière-automne, ramassant des herbes, des baies, des champignons et des noix. Grand'mère vendait nos cueillettes, ce qui nous faisait vivre.

— Parasites! glapissait grand-père, quoique nous ne fussions nullement à sa charge.

La forêt faisait naître en moi un sentiment de confort et de paix intérieure; toutes mes amertumes s'y dissipaient; j'oubliais les choses désagréables, et, en même temps, une acuité de perception spéciale se développait en moi : l'ouïe et la vue s'aiguisaient; la mémoire devenait plus subtile et le réceptacle de mes impressions plus profond.

Grand'mère m'étonnait de plus en plus. Je m'étais habitué à la considérer comme une créature supérieure à tout le monde, la plus sage et la meilleure qui existât, et elle ne faisait sans cesse que renforcer cette conviction. Un soir, après avoir cueilli des mousserons blancs, nous rentrions à la maison. A l'orée de la forêt, grand'mère s'assit pour se reposer,

et je retournai derrière les arbres, afin de chercher encore des champignons.

Soudain, j'entendis sa voix. Je regarde : assise au bord du sentier, elle trie et nettoie des champignons, et près d'elle se trouve un chien efflanqué, au poil gris, qui tire la langue.

— Va-t'en, va-t'en! dit grand'mère. Va-t'en d'ici!

Peu de temps auparavant, Valek avait empoisonné mon chien; j'eus aussitôt envie d'adopter celui-ci. Je courus vers le sentier, la bête eut un mouvement ondoyant bizarre; sans tourner le cou, elle dardait sur moi le feu vert de ses yeux affamés; la queue entre les jambes, elle fit un bond vers la forêt. Elle n'avait pas l'allure d'un chien; quand je la sifflai, elle se précipita brusquement dans les buissons.

— Tu as vu? demanda grand'mère en souriant. Tout d'abord, je m'y suis trompée, j'ai cru que c'était un chien; ensuite j'ai vu ses crocs de loup et aussi son cou! J'ai eu peur, je lui ai dit : « Va-t'en, puisque tu es un loup! » C'est heureux que les loups ne soient pas dangereux en été...

Jamais elle ne s'égarait dans la forêt; elle retrouvait infailliblement le chemin de la maison. Par l'odeur des herbes, elle savait quels champignons on trouvait en un lieu déterminé et souvent elle m'interrogeait :

— Quel arbre le pleurote aime-t-il? Comment distingues-tu le bolet comestible du faux bolet? Où faut-il chercher les mousserons?

Par d'imperceptibles égratignures sur les troncs, elle m'indiquait les creux des arbres où nichent les

écureuils; je grimpais sur l'arbre et je vidais leurs nids; je m'emparais des provisions de noix faites pour l'hiver; parfois, j'en trouvais jusqu'à dix livres dans une seule cachette.

Une fois que j'étais ainsi occupé, un chasseur m'envoya, dans le côté droit du corps, vingt-sept plombs de petite grenaille; grand'mère réussit à en extraire onze à l'aide d'une aiguille; les autres restèrent de longues années dans ma chair et en sortirent peu à peu.

Grand'mère fut satisfaite de voir que je savais supporter patiemment la souffrance.

— Bravo, dit-elle, tu as de la patience, tu auras donc aussi de la sagesse.

Chaque fois qu'elle réunissait une petite somme en vendant des noix et des champignons, elle la distribuait en « aumônes secrètes » déposées sur l'appui des fenêtres; elle se contentait, même le dimanche, de vêtements rapiécés.

— Tu as l'air plus misérable qu'une mendiante, tu me fais honte, grommelait grand-père.

— Qu'est-ce que ça fait? je ne suis pas ta fille, ni en âge de me marier...

Leurs querelles devenaient de plus en plus fréquentes.

— Je ne suis pas un plus grand pécheur que les autres, criait grand-père d'un ton offensé, et je suis puni plus que les autres!

Grand'mère le taquinait :

— Les démons savent très bien ce que vaut chacun!

Et quand nous étions seuls, elle disait :

— Il a peur des démons, mon vieux bonhomme!

Il vieillit vite, uniquement de peur! Ah! le pauvre homme!

Pendant l'été, je m'étais beaucoup fortifié; j'étais aussi devenu sauvage; je n'éprouvais plus d'intérêt pour la vie de mes camarades et leurs rivalités, ni pour Lioudmila, dont la sagesse me paraissait ennuyeuse...

Un soir, grand-père rentra de la ville, tout mouillé — c'était l'automne et il pleuvait — il se secoua sur le seuil, comme un moineau, et déclara avec solennité .

— Eh bien, petit rôdeur, demain tu entres en place.

— Où encore? s'informa grand'mère irritée.

— Chez ta sœur Matriona, chez son fils...

— Ah! quelle malheureuse idée, père!

— Tais-toi, sotte! Peut-être fera-t-il de lui un dessinateur!

Grand'mère baissa la tête sans rien ajouter.

Le soir, je dis à Lioudmila que je m'en allais en ville, que j'allais y vivre.

— Moi aussi, on m'y mènera bientôt, m'annonça-t-elle pensive. Papa veut qu'on me coupe complètement la jambe; ensuite je serais tout à fait bien portante...

Pendant l'été, elle avait maigri; la peau de son visage était devenue bleuâtre et ses yeux avaient grandi.

— Tu as peur? lui demandai-je.

— Oui, répondit-elle.

Et elle se mit à pleurer silencieusement.

Je n'avais aucune consolation à lui offrir; j'avais

peur moi-même d'aller vivre à la ville. Nous restâmes longtemps assis, serrés l'un contre l'autre, plongés dans un lugubre silence.

Si c'était encore l'été, j'aurais demandé à grand'-mère de prendre la besace et d'aller mendier, comme elle le faisait quand elle était fillette. Nous aurions emmené Lioudmila avec nous; je l'aurais traînée dans un petit char.

Mais c'était l'automne; un vent humide soufflait dans les rues; le ciel était voilé de perpétuels nuages; la terre s'était ridée; elle était devenue sale et triste...

VI

De nouveau, me voici en ville, dans une grande maison blanche à deux étages, qui ressemble à une tombe. Le bâtiment est neuf, mais comme boursouflé et étique; on dirait un pauvre qui se serait soudain enrichi et aurait aussitôt mangé à en crever de graisse. Il est perpendiculaire à la rue; chacun de ses étages a huit fenêtres et là où devrait se trouver la façade, on en compte quatre. Aux étages inférieurs, les fenêtres ouvrent sur un étroit passage, sur la cour; plus haut, elles ont vue sur la palissade de la maisonnette d'une blanchisseuse et sur un ravin malodorant.

Pas de rue digne de ce nom, devant la maison, c'est le ravin malpropre sur lequel on a jeté deux étroites passerelles.

A gauche, il s'étend jusqu'à la caserne des disciplinaires; on y lance toutes les ordures des cours;

une mare d'eau boueuse et vert foncé y stagne; à droite, à son extrémité, l'étang de Zviezdine, entouré de saules, dégage une odeur aigre. Le centre du ravin est juste en face de la maison; par moitié, il est recouvert de balayures, d'orties, d'oseille sauvage, de bardanes; plus loin, le prêtre Dorimédonte Pokrovsky a planté un jardin; il y a aussi construit un pavillon en lattes minces peintes en vert. Quand on lance de grosses pierres contre ce pavillon, les lattes se brisent avec un craquement sinistre.

L'endroit est morne à l'extrême et d'une saleté répugnante; l'automne a cruellement défiguré la terre argileuse; il l'a transformée en une résine jaunâtre qui se colle opiniâtrément aux pieds. Jamais encore je n'avais vu autant de boue sur un espace aussi restreint; j'étais habitué à la propreté des champs et de la forêt, et ce coin de la ville m'inspirait du dégoût et de l'ennui.

Au delà du ravin s'élevaient des palissades grises et vétustes; plus loin, j'aperçois la maisonnette où j'ai vécu cet hiver, pendant que j'étais apprenti au magasin. La proximité de cette maison m'accable encore davantage. Pourquoi faut-il que je revienne habiter dans cette rue?

Je connais mon patron; il venait en visite chez ma mère, en compagnie de son frère, qui glapissait d'une manière comique :

— André est papa, André est papa!

Ils n'ont pas changé; l'aîné, qui a le nez en bec de corbin, de longs cheveux, est agréable et paraît bon; le cadet, Victor, a le même visage chevalin et les mêmes taches de rousseur. Leur mère, sœur de ma

grand'mère, est de tempérament irascible et criard. L'aîné est marié; sa femme est appétissante, blanche comme du pain de froment; elle a de grands yeux très noirs.

Dès le premier jour, elle me dit à deux reprises :

— J'ai fait cadeau à ta mère d'une pèlerine de soie garnie de jais...

Je n'arrivais pas à croire qu'elle avait pu faire un cadeau à ma mère et que ma mère l'eût accepté! Lorsque la patronne me rappela cette pèlerine encore une fois, je lui répliquai :

— Si tu l'as donnée, tu l'as bien voulu; ce n'est pas la peine de t'en vanter...

Elle eut un mouvement de recul.

— Hein! A qui parles-tu?

Son visage se couvrit de taches rouges; ses yeux sortirent de leur orbite; elle appela son mari.

Celui-ci arriva à la cuisine, le compas à la main, le crayon derrière l'oreille; il écouta sa femme et me dit :

— Il faut dire « vous », à elle et à tout le monde. Et il ne faut pas être insolent!

Puis, d'un ton impatient, il s'adressa à sa femme :

— Ne me dérange pas pour des bêtises!

— Comment des bêtises? Si ta famille..

— Que le diable l'emporte, la famille! s'exclama le patron, et il prit la fuite.

Je n'étais pas content non plus de ce que ces gens fussent de la parenté de grand'mère; d'après mes observations, les parents se traitent les uns les autres beaucoup plus mal que les étrangers; car, mieux que les étrangers, ils connaissent leurs faiblesses et

leurs ridicules réciproques; leurs calomnies sont plus méchantes; leurs querelles et leurs batteries plus fréquentes.

Le patron me plaisait; il avait une jolie manière de secouer ses cheveux, de les arranger derrière les oreilles. Il me rappelait, je ne sais pourquoi, mon ancien ami, la « Bonne Affaire ». Il riait souvent avec satisfaction; ses yeux gris avaient une expression débonnaire; des petites rides comiques se dessinaient de chaque côté de son nez de vautour.

— Finissez donc de vous quereller, les poules! disait-il à sa femme et à sa mère, découvrant en un bon sourire ses dents petites et serrées.

Belle-mère et belle-fille se disputaient tous les jours; j'étais très étonné de voir avec quelle facilité et quelle rapidité naissaient les querelles. Dès le matin, débraillées, décoiffées, elles couraient d'une pièce à l'autre, comme si le feu était à la maison; elles se démenaient ainsi toute la journée et ne se reposaient qu'à table, pendant le dîner, le thé et le souper. Elles buvaient et mangeaient à l'excès, jusqu'à ce qu'elles fussent ivres et fatiguées; pendant les repas, elles parlaient nourriture; elles échangeaient de mauvais compliments, sans acharnement, en vue de la prochaine dispute. De quelque manière que la belle-mère s'y prît pour un travail, la bru disait infailliblement :

— Ma maman, elle, s'y prend autrement.

— Alors, c'est moins bien fait!

— Pardon! c'est mieux!

— Eh bien, va-t'en chez ta mère, si c'est comme ça!

— Je suis maîtresse ici.

— Et moi, que suis-je?

Le patron intervenait :

— Assez, les poules! Êtes-vous folles, ou quoi?

Tout dans la maison était bizarre et ridicule à l'extrême; pour aller de la cuisine à la salle à manger, il fallait passer par un water-closet exigu, le seul de l'appartement; on était obligé de le traverser pour servir les repas. C'était l'objet de joyeuses plaisanteries et, souvent aussi, de malentendus comiques. J'étais chargé de verser de l'eau dans le baquet du closet; je dormais dans la cuisine, entre la porte du closet et celle de l'entrée; j'avais chaud à la tête à cause du fourneau et froid aux pieds à cause de la porte d'entrée, où filtrait un courant d'air. Avant de me coucher, je ramassais tous les paillassons pour me les mettre sur les pieds.

Le grand salon était morne et vide, avec ses deux glaces entre les fenêtres, ses tableaux, primes de journaux illustrés, ses deux tables à jeu et sa douzaine de chaises cannées. Le petit salon encombré de meubles capitonnés, d'armoires pleines d'argenterie et de vaisselle était éclairé par trois lampes dépareillées. Dans la chambre à coucher obscure, sans fenêtres, se trouvaient, en plus d'un vaste lit, des malles et des armoires d'où sortait une odeur de tabac en feuilles et de romarin. Ces trois pièces étaient toujours vides et les patrons se réunissaient dans la petite salle à manger, où ils se gênaient mutuellement. Aussitôt après le thé du matin, vers huit heures, le patron et son frère déplaçaient la table, y étalaient des feuilles de papier blanc, des

règles, des crayons, des godets à encre de Chine et se mettaient à travailler, l'un à un bout de la table et l'autre vis-à-vis du premier. La table vacillait Elle occupait toute la pièce et, quand la bonne sortait avec la patronne de la chambre des enfants elles heurtaient le coin du meuble.

— Ne traînez donc pas par ici! criait Victor.

La patronne disait d'un ton vexé à son mari

— Vassia, dis-lui de ne pas m'injurier!

— Tu ferais mieux de ne pas ébranler la table, lui répondait celui-ci, toujours conciliant.

— Je suis enceinte, il n'y a presque pas de place...

— Eh bien, nous irons travailler au grand salon!

Mais la femme, mécontente, s'exclamait :

— Seigneur, a-t-on jamais vu quelqu'un travailler au salon!

A la porte apparaît un visage irrité et rougi par les flammes du fourneau de la cuisine; c'est la belle-mère; elle crie :

— Tu vois, Vassia, tu travailles, et elle est à l'étroit dans quatre pièces. Quelle princesse!

Victor ricane et le patron commande :

— Assez!

Mais la belle-mère, après avoir inondé sa bru d'un torrent de paroles venimeuses, s'affale sur une haise et gémit :

— Je m'en vais! Je meurs!

— Vous m'empêchez de travailler; que le diable vous emporte! hurle le patron, blême d'effort Quelle maison de folles! C'est pour vous, pour vous nourrir que je me tue de travail! Oh! ces poules!

Au commencement, ces disputes m'effrayaient.

J'eus bien peur surtout un jour que la patronne, s'emparant d'un couteau de table, courut se cacher dans le water-closet; la porte fermée au crochet, elle se mit à y brailler d'une manière sauvage. Pendant un instant, le silence se fit dans la maison; puis, le patron s'appuyant des deux mains à la porte, se pencha et me dit :

— Grimpe sur mon dos, casse la vitre, enlève le crochet!

Prestement, je sautai sur son dos, je brisai l'imposte, mais quand je voulus me baisser vers l'intérieur, la patronne se mit à me marteler le crâne avec le manche du couteau. Je parvins néanmoins à ouvrir la porte, et le patron, traînant à grand'peine sa femme dans la salle à manger, réussit à lui enlever son arme. Assis à la cuisine, je frottai ma tête endolorie et je devinai bien vite que j'avais souffert en vain : le couteau était émoussé; on ne pouvait même pas s'en servir pour couper convenablement du pain, encore moins pour se trancher la gorge. Il ne m'aurait pas été nécessaire de grimper sur le dos du patron; j'aurais fort bien pu briser la vitre en montant sur une chaise; enfin, une grande personne aurait eu plus de facilité à enlever le crochet, ayant les bras plus longs. Après cette histoire, les querelles dans cette maison ne m'émotionnèrent plus.

... Les deux frères chantaient au chœur paroissial; parfois, tout en travaillant, ils entonnaient à mi-voix une chanson; l'aîné commençait d'une voix de baryton :

J'ai laissé tomber dans la mer
L'anneau de la jeune fille aimée...

Le cadet ténorisait :

Et avec cet anneau j'ai perdu
Tout le bonheur qu'on peut avoir sur terre.

De la chambre des enfants arrivait une exclamation étouffée :

— Vous avez perdu la tête! Le petit dort...

Ou bien :

— Tu es marié, Vassia; tu peux chanter autre chose que des chansons d'amour. De quoi cela a-t-il l'air? D'ailleurs on va bientôt sonner les vêpres...

— Eh bien, nous allons chanter un cantique...

Mais la patronne expliquait qu'il n'était pas convenable de chanter des airs religieux n'importe où, et surtout... — et elle désignait d'une main éloquente la petite porte du water-closet...

— Il faut changer d'appartement, sinon, je ne sais ce que je deviendrai! concluait le patron.

Il répétait tout aussi fréquemment qu'il fallait changer de table, mais il le répéta pendant plus de trois ans.

En écoutant mes patrons parler des autres gens, je me rappelais toujours le magasin de chaussures; c'était le même répertoire. Je le constatais nettement; mes patrons se considéraient aussi comme le dessus du panier de la ville; ils connaissaient les règles de conduite les plus précises, et, s'appuyant sur ces règles, — très vagues à mes yeux, — ils jugeaient tous les gens sans la moindre pitié. Ces sentences faisaient naître en moi un ennui féroce et de l'acharnement contre les décrets de mes patrons; violer ces lois devint pour moi une source de plaisir.

J'avais beaucoup de besogne; j'exerçais les fonctions de femme de chambre; le mercredi, je lavais le plancher de la cuisine, je nettoyais le samovar et les cuivres; le samedi, je lavais les planchers de tout l'appartement et les deux escaliers. Je fendais et montais tout le bois pour les poêles, je lavais la vaisselle, et pelais les légumes; j'allais au marché avec la patronne, portant derrière elle un panier plein de ses achats; je courais à l'épicerie, à la pharmacie.

Mon chef le plus direct, la sœur de grand'mère, la vieille femme bruyante, perpétuellement en colère, se levait de bonne heure, vers six heures du matin; après une rapide toilette, elle allait s'agenouiller en chemise devant l'image sainte et elle se plaignait longuement à Dieu de sa vie, de ses fils, de sa bru.

— Seigneur! s'exclamait-elle avec des larmes dans la voix, les doigts rassemblés appliqués sur son front, Seigneur, je ne Te demande rien, je n'ai besoin de rien, laisse-moi seulement me reposer, calme-moi, Seigneur, par Ta force!

Ses lamentations me réveillaient; je la guettais de dessous ma couverture et j'écoutais avec effroi ses ardentes prières. Le matin automnal apparaissait vaguement à la fenêtre de la cuisine, à travers les vitres embuées par la pluie; dans la pénombre froide, une silhouette grise se balance sur le plancher et agite une main anxieuse; le fichu, mal assujetti sur sa petite tête, laisse tomber sur son cou et sur ses épaules quelques mèches de cheveux clairs. Le fichu glisse constamment; la vieille le rajuste de la main gauche et grommelle :

— Que la peste te prenne!

Avec frénésie, elle se frappe le front, le ventre, les épaules et elle siffle :

— Et punis ma bru, Seigneur, pour me faire plaisir; fais-lui payer toutes mes offenses, toutes! Et ouvre les yeux à mon fils, et à Victor aussi! Seigneur! viens en aide à Victor, comble-le de Tes grâces!...

Victor dort dans la cuisine; réveillé par les jérémiades de sa mère, il crie d'une voix ensommeillée :

— Vous hurlez de nouveau avant qu'il fasse jour, maman! C'est une vraie calamité!

— C'est bon, c'est bon, dors, murmure la vieille, confuse.

Pendant une minute ou deux, elle se balance en silence; puis elle recommence à s'exclamer d'un ton vindicatif :

— Et que nos ennemis aient mal dans tous les os, Seigneur, qu'ils soient sans feu ni lieu...

Grand-père lui-même ne priait pas d'une façon aussi terrifiante.

Ses dévotions achevées, elle me réveillait :

— Lève-toi, assez ronflé! Tu n'es pas là pour ne rien faire. Allume le samovar, va chercher du bois; tu n'as pas préparé du petit bois, hier soir? Hein?

Je m'efforce de travailler le plus vite possible, pour ne pas entendre les murmures aigus de la vieille; mais il est impossible de la satisfaire; elle tournoie dans la cuisine comme une tempête de neige en hiver, et elle siffle tout en tourbillonnant :

— Doucement, démon! Si tu réveilles Victor, tu verras! Va vite à l'épicerie!

Les jours de semaine, on achetait pour le thé du matin deux livres de pain de seigle et deux petits

pains d'un sou pour la jeune femme. Quand j'apportais l'emplette, les deux femmes examinaient le pain d'un air soupçonneux et demandaient, en le soupesant :

— Et il n'y avait pas de morceau pour faire le poids? Voyons, ouvre la bouche!

Et elles criaient d'un ton victorieux :

— Il a dévoré le morceau! Il a encore des miettes aux dents, là, tu vois, Vassia!

Je travaillais volontiers, j'aimais à anéantir la saleté dans la maison, à laver les planchers, à faire briller les cuivres, les poignées des portes; plus d'une fois, j'entendis les deux femmes parler de moi aux heures d'accalmie :

— Il est zélé.

— Il est propre sur lui...

— Mais trop insolent.

— Eh, mère, par qui a-t-il été élevé?

Et toutes deux s'efforçaient de m'inspirer du respect; mais je les considérais comme à moitié folles; je ne les aimais pas; je ne les écoutais pas et je leur répliquais constamment. La jeune femme remarquait sans doute le peu d'effet qu'avaient sur moi certaines observations; car elle se mit à me répéter de plus en plus souvent :

— Tu dois te rappeler que tu sors d'une famille de mendiants. J'ai donné à ta mère une pèlerine de soie garnie de jais!

Une fois, je répondis :

— Alors, à cause de cette pèlerine, il faudrait me laisser écorcher vif pour vous?

— Mon Dieu, il est capable de mettre le feu à la maison! s'exclama la patronne effrayée.

J'en fus extrêmement surpris; mettre le feu? Pourquoi?

De temps à autre, toutes deux se plaignaient de moi au patron; celui-ci me disait d'un ton sévère :

— Toi, mon ami, prends garde!

Mais un jour, il dit avec indifférence à sa femme et à sa mère :

— Vous ne valez pas mieux que lui! Vous harcelez ce gamin comme si c'était un cheval; un autre à sa place aurait pris la fuite depuis longtemps, ou bien il serait crevé de fatigue.

Les femmes furent irritées jusqu'aux larmes; tapant du pied, la jeune s'écria avec fureur :

— Comment peux-tu parler ainsi en sa présence, imbécile aux longs cheveux! Que suis-je pour lui après des propos pareils! Et je suis enceinte!

La mère geignait et larmoyait :

— Que Dieu te pardonne, Vassia; mais rappelle-toi ce que je te dis, tu le gâtes, ce garnement!

Lorsqu'elles furent sorties, courroucées, le patron me dit avec sévérité :

— Tu vois, petit démon, le vacarme dont tu es cause! Je vais te renvoyer chez ton grand-père et tu seras de nouveau chiffonnier!

Piqué par l'injure, je répliquai :

— J'aime mieux être chiffonnier que de demeurer ici! Vous m'avez engagé comme apprenti et que m'apprenez-vous? A vider les eaux sales...

Le patron me prit par les cheveux, mais doucement, sans me faire mal; il me regarda dans les yeux et me dit avec étonnement :

— Tu es un lapin, mon ami! Ça, mon petit, ça ne me va pas, non...

Je pensais qu'il allait me renvoyer; mais le surlendemain, il arriva à la cuisine muni d'un rouleau de gros papier, d'un crayon et d'une règle.

— Quand tu auras fini de nettoyer les couteaux, tu dessineras ceci!

Sur une feuille de papier était représentée la façade d'une maison à deux étages, à ornements de plâtre, à fenêtres innombrables.

— Tiens, voilà un compas! Mesure toutes les lignes, reporte leurs extrémités sur le papier par des points; ensuite, avec la règle et le crayon, tu relieras les points les uns aux autres. D'abord en long, ce sera les lignes horizontales, puis en travers, ce sera les verticales. Vas-y!

J'étais enchanté de ce travail propre, le premier de mon apprentissage, mais je regardais les instruments et le papier, avec une sainte terreur, n'y comprenant rien.

Toutefois, après m'être lavé les mains, je me mis immédiatement à l'étude. Je dessinai d'abord toutes les horizontales, je les vérifiai; elles étaient justes. Pourtant, il y en avait trois de trop. Je traçai toutes les verticales et constatai avec étonnement que la façade de la maison était outrageusement déformée; les fenêtres avaient pris la place des panneaux, et l'une d'elles, glissant au delà du mur, était suspendue dans le vide, à côté de l'immeuble. Le perron principal, lui, s'était élevé à la hauteur du deuxième étage; son fronton se trouvait au milieu du toit; la fenêtre du grenier était placée sur la cheminée.

Sur le point de pleurer, je considérai longuement ces miracles irréparables, en essayant de comprendre comment ils avaient pu se produire. Je n'y parvins pas; je résolus d'arranger les choses par un peu de fantaisie; aux frontons des fenêtres, sur le bord du toit, je dessinai des corbeaux, des pigeons, des moineaux et, sur le sol, devant les fenêtres, des passants difformes qui cachaient mal leurs jambes torses sous des parapluies. Puis, je traçai des lignes en travers et je portai mon travail à mon professeur.

Celui-ci plissa le front, ébouriffa ses cheveux et s'informa d'une voix maussade :

— Qu'est-ce que c'est que ça?

— Il pleut, expliquai-je. Quand il pleut, les maisons ont toutes l'air de travers, parce que la pluie tombe toujours de biais. Les oiseaux — tout ça, ce sont des oiseaux — sont venus se mettre a l'abri. C'est toujours comme ça quand il pleut. Et ça, ce sont des gens qui rentrent chez eux en courant; voilà une dame qui est tombée; ça, c'est un marchand de citrons...

— Grand merci! m'interrompit le patron, penché sur la table, les cheveux balayant le papier; il éclata de rire et s'écria : « Oh! que le cric te croque, petit moineau, polisson! »

La patronne survint, roulant son ventre comme un tonnelet; elle examina mon travail et dit à son mari :

— Tu devrais le fouetter!

Mais il lui fit remarquer, toujours indulgent :

— Soyons juste, je n'ai pas mieux fait à mes débuts.

Soulignant au crayon rouge les mutilations de la façade, il me donna une autre feuille de papier.

— Essaye encore une fois! Tu recommenceras ça jusqu'à ce que tu y arrives!

La seconde copie me réussit mieux; seule une fenêtre se trouva sur la porte d'entrée. Mais cette maison vide ne me plaisait pas; je la peuplai de toutes sortes d'habitants; aux fenêtres, je dessinai des dames tenant un éventail, des messieurs fumant des cigarettes; l'un d'entre eux faisait un pied de nez à toute la compagnie. Devant le perron, on voyait un fiacre arrêté et un chien.

— Pourquoi as-tu de nouveau barbouillé ton épure? demanda le patron perdant patience.

Je lui expliquai que, sans personnages, le tableau était par trop ennuyeux, mais il se mit à m'injurier :

— Balivernes! Si tu veux apprendre, travaille! Ça, ce ne sont que des amusettes!...

Lorsque je réussis enfin à faire une copie de la façade conforme à l'original, il parut fort satisfait.

— Tu vois, tu y es arrivé! Si tu continues ainsi, nous ferons quelque chose de toi avant longtemps!

Et il m'assigna un devoir :

— Fais le plan de l'appartement; dessine la disposition des pièces, l'emplacement des portes, des fenêtres, des meubles! Je ne t'indiquerai rien, tire-toi d'affaire tout seul!

Je m'en allai à la cuisine et me demandai par quoi j'allais commencer.

Mais mes études dans l'art de dessiner devaient s'arrêter là.

La mère du patron s'approcha de moi et s'informa d'un ton menaçant :

— Ah ! tu veux dessiner?

M'attrapant par les cheveux, elle me cogna la figure contre la table de telle sorte que j'eus le nez et les lèvres fendus; puis, elle déchira le dessin, jeta sur le plancher tous mes instruments et, les mains aux hanches, s'exclama, victorieuse :

— Là, dessine maintenant! Non, non, ça ne se passera pas ainsi! Apprendre à travailler à un étranger, pour renvoyer ensuite son frère, son propre frère!

Le patron accourut, suivi de sa femme; il y eut un vacarme épouvantable; tous trois s'assaillaient mutuellement, hurlaient, crachaient; la scène prit fin lorsque, les femmes s'étant retirées pour pleurer, le patron me dit :

— Laisse tout ça pour le moment, tu vois toi-même ce que ça donne!

Il me fit pitié, tant il était impuissant, houspillé et assourdi par les cris continuels des deux femmes.

J'avais compris dès le début que la vieille mère ne voulait pas que j'apprisse et qu'elle y mettait obstacle avec intention. Avant de m'asseoir pour dessiner, je lui demandais toujours :

— Il n'y a rien à faire?

Elle répondait d'un ton grognon :

— Quand il y aura quelque chose à faire, je te le dirai; en attendant, perds ton temps à barbouiller...

Au bout d'un moment, elle m'envoyait chercher n'importe quoi, ou bien elle me disait :

— Comment as-tu balayé l'escalier? Il y a de la

poussière et de la saleté dans tous les coins. Va-t'en balayer de nouveau.

J'obéissais; je regardais : il n'y avait pas de poussière.

— Ah! tu veux discuter avec moi! criait-elle.

Une fois, elle aspergea tous mes dessins de kvas, une autre fois, elle renversa sur eux l'huile de la petite veilleuse qui brûlait devant les icônes. Elle me chicanait comme une gamine, avec une ruse enfantine et une naïve incapacité de dissimulation. Je n'avais jamais vu et je ne vis plus jamais quelqu'un qui se fâchât aussi vite et aussi facilement qu'elle et qui aimât aussi passionnément à se plaindre de tout et de tous. Les gens en général aiment à se lamenter, mais elle le faisait avec volupté, comme si elle eût chanté un récitatif.

Son affection pour son fils Victor confinait à la folie; elle me troublait et m'effrayait par sa force que je ne puis qualifier autrement que de frénétique. Parfois, après les prières du matin, elle montait sur la première marche du poêle, et, les coudes appuyés sur la planche extérieure de la soupente, elle chuchotait avec ardeur :

— Mon fils, mon sang brûlant, mon sang pur! Dors, mon petit, que ta petite âme se revête d'un joyeux sommeil; rêve d'une fiancée, la plus jolie de toutes les filles, la fille d'un roi, d'un richard, d'un gros marchand! Que tes ennemis crèvent avant d'avoir vu le jour! Que tes amis vivent cent ans! Que les filles te suivent par bandes, comme les oies suivent le jars!

J'étouffe un irrésistible fou-rire; grossier et pares-

seux, Victor ressemble à un dindon; il est tout aussi multicolore, il a le nez aussi gros et il est aussi obstiné, aussi borné.

Parfois, le murmure de sa mère le réveillait et il grommelait tout ensommeillé :

— Allez-vous-en au diable, maman! Qu'est-ce que vous êtes là à me souffler au nez? Il n'y a plus moyen de vivre!

Il arrivait parfois qu'elle descendait docilement du poêle et disait en souriant :

— Hé bien, dors, dors, malhonnête!

Mais d'autres fois, ses jambes se pliaient et se heurtaient aux coins du poêle; elle ouvrait la bouche, soufflait avec bruit comme si elle s'était brûlé la langue et des paroles violentes s'égrenaient :

— Hein? Hein? C'est ta mère que tu envoies au diable, coquin? Ah! tu es ma honte et mon opprobre, tu es mon maudit abcès; c'est le diable qui t'a mis dans mon âme; pourquoi n'as-tu pas pourri avant de venir au monde?...

Elle proférait des paroles malpropres, des paroles d'ivrognesse; j'étais terrifié en les entendant.

Elle dormait peu, d'un sommeil agité; sautant à bas du poêle plusieurs fois pendant la nuit, elle s'effondrait sur le canapé, à côté de moi, et me réveillait :

— Que voulez-vous?

— Tais-toi, chuchotait-elle en se signant et en scrutant on ne sait quoi dans la pénombre... Seigneur, Prophète Élie... Bienheureuse martyre, sainte Barbe...

D'une main tremblante, elle allumait la bougie.

Son visage rond, au nez bombé, se figeait d'attention; ses yeux gris clignotaient avec anxiété, examinaient les choses transformées par la pénombre. La cuisine était grande, mais encombrée de malles et d'armoires; et, la nuit, elle paraissait petite. Les rayons de lune s'y promenaient sans bruit; la petite flamme de la lampe éternelle tremblotait devant les images saintes; aux murs les couteaux scintillaient comme des stalactites de glace. Sur les rayons, les poêles noires ressemblaient à des visages sans yeux.

La vieille glissait avec précaution au bas du poêle, comme si elle fût descendue du bord d'une rivière jusque dans l'eau; traînant ses pieds nus, elle s'en allait dans l'angle où se trouvait, au-dessus du baquet aux eaux sales, un lave-mains à anses.

Tout en soupirant et en haletant, elle buvait de l'eau, puis elle regardait au dehors, à travers le dessin bleuâtre de la gelée sur les vitres.

— Ayez pitié de moi, Seigneur, ayez pitié! suppliait-elle à mi-voix.

Parfois, après avoir éteint la bougie, elle tombait à genoux et sifflait avec colère :

— Qui est-ce qui m'aime, Seigneur, qui a besoin de moi?

Elle remontait sur le poêle et, après avoir fait le signe de croix sur la porte du four, elle s'assurait si ses bigoudis étaient bien fixés; elle se salissait les mains avec de la suie, se répandait en injures et elle se rendormait brusquement, comme terrassée par une force invisible. Quand j'étais irrité contre elle, je me disais : « Quel dommage que grand-père ne

se soit pas marié avec elle, elle l'aurait dressé! Et elle aurait eu son compte aussi! » Elle m'exaspérait souvent, mais il y avait des jours où son visage boursouflé et ouaté devenait triste; ses yeux se noyaient de larmes et elle disait d'un ton très convaincu :

— Tu crois que j'ai la vie facile? J'ai mis des enfants au monde, je les ai élevés, je leur ai donné une profession et pourquoi? Pour leur servir de cuisinière; penses-tu que cela me fasse plaisir? Mon fils m'a amené une étrangère, et il abandonne pour elle sa propre famille. Est-ce bien, cela? réponds?

— Non, ce n'est pas bien, disais-je avec sincérité.

— Ah! Ah! Tu vois!

Et elle se mettait à parler de sa bru de façon obscène :

— J'ai été au bain avec elle, je l'ai vue! Elle a de quoi se vanter! Est-ce ça qu'on appelle des beautés?...

Elle parlait toujours d'une manière étonnamment sale des rapports entre hommes et femmes; au commencement, ses propos m'inspiraient du dégoût, mais je m'habituais bientôt à les écouter avec attention, avec beaucoup d'intérêt, devinant qu'ils contenaient une douloureuse et secrète vérité.

— La femme, c'est une force; elle a trompé Dieu Lui-même, oui, parfaitement! répétait-elle à voix basse en frappant de la main sur la table à petits coups. C'est à cause d'Ève que tout le monde s'en va en enfer, oui, parfaitement!

Elle pouvait parler interminablement de la force de la femme, et il me semblait toujours que par de tels propos, elle essayait d'effrayer, on ne sait qui. Ce qui me frappa surtout, c'est qu'Ève avait « trompé Dieu ».

VII

Une grande bâtisse en aile donnait sur la cour, les deux constructions comptaient huit appartements, quatre étaient occupés par des officiers, et le cinquième par l'aumônier du régiment. La cour était grouillante d'ordonnances, d'estafettes, chez qui venaient des blanchisseuses, des femmes de chambre, des servantes; dans toutes les cuisines se jouaient perpétuellement des drames et des romans, accompagnés de larmes, d'injures et de coups. Les soldats se battaient tantôt entre eux, tantôt avec les terrassiers, tantôt avec les ouvriers du propriétaire; on battait les femmes. La cour était un lieu suant la débauche et la corruption : une faim bestiale et jamais assouvie tourmentait ces gaillards robustes et sains. Cette vie imprégnée de sensualité cruelle, de sadisme stupide, de fanfaronnades malpropres de la part des vainqueurs, intéressait vivement mes

patrons, ils en discutaient les détails sans se gêner, au dîner, au thé et au souper. La vieille était toujours au courant de toutes les histoires du voisinage et elle les répétait avec un empressement malveillant.

La jeune femme écoutait sans mot dire; ses lèvres gonflées souriaient; Victor riait à gorge déployée, mais le patron faisait la grimace et coupait court à ces propos :

— Assez, maman!

— Mon Dieu, je ne peux plus même dire un mot! geignait la conteuse.

Victor l'encourageait :

— Allez-y, maman! Ne vous gênez pas! Nous sommes entre nous!

Je ne saisissais pas pourquoi il était permis de parler « entre soi » de choses obscènes.

Le fils aîné traitait sa mère avec une pitié dédaigneuse; il évitait de se trouver en tête à tête avec elle, mais quand la chose arrivait, elle se plaignait de la jeune femme et finissait immanquablement par lui demander de l'argent. Il lui glissait à la hâte dans la main un rouble ou deux ou quelques pièces blanches.

— A quoi bon me demander de l'argent, maman? Je ne le regrette pas, mais .. pour ce que vous en faites!

— C'est pour les pauvres; c'est pour l'église, pour les cierges!

— Pour les pauvres! Vous gâtez Victor atrocement!

— Tu n'aimes pas ton frère! C'est un grand péché que tu as sur la conscience!

Il s'en allait, ne voulant pas discuter.

Victor était toujours brutal et sarcastique envers sa mère. Extrêmement glouton, il avait toujours faim. Le dimanche, la vieille femme faisait des beignets et en cachait régulièrement quelques-uns dans un pot qu'elle plaçait sous le canapé qui me servait de lit; en revenant de la messe, Victor atteignait le pot et grommelait :

— Tu n'aurais pas pu en mettre davantage?

— Avale vite, qu'on ne te voie pas!

— Je leur dirai, moi, que tu voles des beignets pour me les donner!

Un jour, je puisai dans le pot et je mangeai deux beignets. Pour me punir, Victor me rossa. Il ne m'aimait pas plus que je ne l'aimais; il me tourmentait, me forçant à nettoyer trois fois par jour ses souliers; quand il se couchait, il écartait à dessein les planches de la soupente pour me cracher sur la tête au travers des fentes.

Tout autour de moi, je ne découvrais qu'obscénités, cruautés, vilenies, infiniment plus que dans les rues de Kounavine, si riche de « maisons publiques », de filles de trottoir. A Kounavine, sous la boue et les dérèglements de la vie, on sentait la cause qui les expliquait : le travail pénible des jours sans pain, l'existence précaire. Ici, on connaissait l'abondance; tout était facile; une agitation désordonnée, une confusion incompréhensible et inutile remplaçaient le travail. Un ennui corrosif pesait sur toutes choses.

Je n'étais pas heureux, mais j'étais plus attristé encore quand grand'mère venait me faire une visite.

Elle apparaissait à la porte de service; en pénétrant dans la cuisine, elle se signait devant l'icône, puis elle faisait un grand salut à sa sœur cadette; ce salut m'accablait, m'écrasait littéralement.

— Ah! c'est toi, Akoulina! disait la patronne d'un ton froid et dédaigneux.

Je ne reconnaissais pas grand'mère : la bouche close avec modestie, le visage transformé, elle s'asseyait sans bruit sur un banc près de la porte, à côté du baquet aux eaux sales, et elle se taisait comme une coupable, répondant aux questions de sa sœur à mi-voix, humblement.

Excédé de honte, je disais avec colère :

— Que fais-tu! Où t'assieds-tu?

Elle clignait de l'œil d'un air affectueux et me répondait par une remontrance :

— Tu ferais mieux de te taire; tu n'es pas le maître ici.

— Il se mêle toujours de ce qui ne le regarde pas, qu'on le batte ou qu'on le gronde! répliquait immédiatement la vieille patronne.

Assez souvent, elle interrogeait sa sœur d'une voix malveillante :

— Alors, Akoulina, tu vis toujours en mendiante?

— Que veux-tu, c'est un malheur...

— Mais non, puisque tu aimes cette existence!

— On dit que le Christ Lui aussi a vécu d'aumônes...

— Ce sont les imbéciles, les hérétiques qui le disent, et toi, vieille bûche, tu les écoutes! Le Christ n'était pas un mendiant, mais le Fils de Dieu; Il reviendra, est-il dit, dans toute Sa gloire pour juger

les vivants et les morts... et les morts, tu entends bien! Il n'y a pas moyen de se cacher devant Lui, même si l'on était réduit en cendres, ma chère! Il vous revaudra votre orgueil, à Vassili et à toi; Il vous paiera ce que vous m'avez fait quand je venais autrefois vous demander un secours, alors que vous étiez riches.

— Je t'ai aidée selon mes moyens, répliquait grand'mère avec calme. Du reste, le Seigneur nous a déjà punis, tu le sais,..

— Pas assez! Pas assez!

Par ses discours intarissables, elle tourmentait longuement grand'mère; j'écoutais ces paroles haineuses et je ne comprenais pas que grand'mère pût ainsi les supporter. Et je l'aimais moins en ces moments-là.

La jeune femme survenait et saluait grand'mère d'un hochement de tête familier.

— Allez à la salle à manger, allez donc à la salle à manger!

La vieille criait à sa sœur qui obéissait :

— Essuie-toi les pieds, campagnarde!

Le patron saluait gaîment grand'mère :

— Ah! la brave Akoulina, que deviens-tu? Et le vieux Kachirine, est-il toujours de ce monde?

Elle souriait, de son bon sourire qui révélait toute son âme.

— Tu peines toujours, tu travailles toujours?

— Toujours! Comme un forçat!

Avec lui, grand'mère parlait affectueusement mais en aînée. Parfois, il évoquait le souvenir de ma mère :

— Oui, Varvara Vassilievna... Ah! quelle femme c'était, extraordinaire, hein?...

Sa femme se tournait vers grand'mère et plaçait un mot :

— Vous rappelez-vous, je lui avais fait cadeau d'une pèlerine noire, en soie, garnie de jais...

— Mais certainement...

— Elle était presque neuve, cette pèlerine...

Puis, on emmenait grand'mère pour lui montrer le nouveau-né ; je débarrassais la table des tasses à thé, et le patron pensif me disait à mi-voix :

— C'est une bonne vieille, ta grand'mère...

Je lui étais profondément reconnaissant de ces paroles ; resté en tête à tête avec grand'mère, je lui demandais, l'âme endolorie :

— Pourquoi viens-tu ici? Tu vois bien comme ils sont...

— Je le vois bien, Alexis, je vois tout... répondait-elle avec un fin et doux sourire sur son splendide visage.

Et j'avais honte. Évidemment, elle voyait tout, elle savait tout, elle savait aussi ce qui se passait en moi en cet instant-là.

Après avoir prudemment regardé si personne ne nous voyait, elle m'embrassait et me disait de sa voix si profondément cordiale :

— Si tu n'étais pas ici, je ne viendrais pas ; qu'ai-je besoin d'eux? Et puis, le grand-père est tombé malade, j'ai dû le soigner ; je n'ai pas pu travailler et je n'ai pas d'argent. Mon fils, Mikhaïlo a renvoyé Sacha, et il faut le nourrir. Ici ils ont promis de donner six roubles par an pour toi ; je me demande

s'ils m'en donneront seulement un seul. Car il y a plus de six mois que tu es dans cette maison...

Et elle me chuchote à l'oreille :

— Ils m'ont dit de te gronder; il paraît que tu n'obéis à personne. Prends patience pendant un an ou deux, reste ici jusqu'à ce que tu sois plus vigoureux. Prends patience, mon petit!

Je promis, mais ce fut dur. Cette vie misérable et ennuyeuse, où on ne s'agitait que pour le manger, m'accablait et il me semblait que je vivais comme un mauvais rêve.

Parfois, je me disais : « Il faut fuir. » Mais, c'était l'hiver; la nuit, la tempête hurlait; le vent errait dans le grenier; les planches, saisies par le gel, craquaient. Où donc aurais-je pu fuir?...

***

On ne me permettait pas de sortir; d'ailleurs je n'aurais pas eu le temps de me promener; les courtes journées hivernales se consumaient incroyablement rapides dans l'agitation des besognes domestiques.

Mais on m'obligeait à fréquenter l'église, à assister le samedi aux vêpres et, le dimanche, à la dernière messe.

L'église m'attirait; debout dans un coin isolé et obscur, j'aimais à regarder de loin l'iconostase; il semblait fondre dans les flammes des cierges et couler en ruisseaux d'or jusque sur les dalles grises devant l'autel; les visages sombres, sur les icônes,

remuaient un peu; la dentelle dorée des portes du sanctuaire palpitait doucement; les flammes des cierges se figeaient dans l'air bleuâtre comme des abeilles d'or; les têtes des femmes et des jeunes filles me faisaient penser à des fleurs.

Autour de moi, tout se fond harmonieusement avec le chant du chœur; tout palpite de la vie féerique des contes; l'église tout entière se balance lentement comme un berceau dans l'espace noir et épais.

Parfois, il me semble que l'église est plongée au fond d'un lac, dissimulée aux yeux de la terre, afin de vivre d'une vie particulière, ne ressemblant à nulle autre. Sans doute, cette impression me venait des récits que grand'mère m'avait faits d'une ville nommée Kitièje; souvent je me perdais dans ma rêverie avec tout ce qui m'entourait, bercé par les chants liturgiques, le bruissement des prières, les soupirs des fidèles, et je me répétais la légende mélancolique et chantante :

Les Tatares maudits
Et leurs armées sacrilèges
Ont assiégé la bonne ville de Kitièje,
A l'heure claire de l'aurore...
Oh! Seigneur notre Dieu, et Toi, Très Sainte Vierge,
Daignez accorder à vos esclaves la grâce
D'assister au culte matinal, d'écouter
Jusqu'au bout la lecture des saints livres!
Oh! n'abandonnez pas la sainte église
A la profanation des Tatares!
Ni les femmes et les filles,
Ni les petits enfants au jeu féroce de l'ennemi,
Ni les vieux que menace une mort cruelle!
Et le Seigneur Dieu les a entendus.
La Sainte Vierge les a exaucés

Ces soupirs humains, ces plaintes chrétiennes...
Et le Seigneur Dieu a dit
Au lumineux archange saint Michel :
Va donc, Michel, ébranler la terre
Sous la ville de Kitièje.
Plonge-la dans le lac.
Et que les gens prient
Sans arrêt comme sans fatigue,
Depuis matines jusqu'à vêpres
Et assistent à tous les offices sacrés
Aux siècles et aux siècles des siècles!

Durant ces années-là, les poèmes de grand'mère remplissaient mon âme comme le miel remplit une ruche. Je crois même que je pensais en vers.

A l'église, je ne priais pas; je ne pouvais guère adresser au bon Dieu de grand'mère les prières haineuses de grand-père ni des psaumes larmoyants; j'étais persuadé que ces prières et ces psaumes ne lui plaisaient pas plus qu'à moi. En outre, puisqu'on les trouvait imprimés dans les livres, Dieu les connaissait par cœur, comme tous les gens qui savaient lire et écrire.

Aussi, à la messe, lorsque mon cœur se serrait d'une douce inquiétude dont la cause m'était obscure, ou lorsqu'il était mordu ou égratigné par les menues mortifications du jour, j'essayais de me composer des prières; il me suffisait de penser à mon sort si peu enviable, et d'eux-mêmes, sans effort, les mots s'alignaient pour former des complaintes :

Seigneur, Seigneur, je m'ennuie!
Faites que je sois bientôt grand!
Car je n'ai plus la patience de vivre,
J'aimerais mieux me pendre, que Dieu me pardonne!

De mon apprentissage, je ne retire rien!
Ma patronne, ce vieux diable,
Hurle après moi comme un loup,
Et la vie m'est bien amère!

Aujourd'hui encore, je me rappelle nombre de mes « prières »; le travail de l'esprit, pendant l'enfance, creuse dans l'âme des plaies si profondes que, parfois, elles ne peuvent plus se fermer.

A l'église je me sentais bien: je m'y reposais comme lorsque j'allais à la campagne ou dans la forêt. Mon cœur enfantin, familiarisé déjà avec les humiliations, meurtri par les brutalités de l'existence, se purifiait dans des rêveries ardentes et confuses.

Mais je n'allais aux offices que les jours de grand froid ou lorsque la tempête de neige faisait rage dans la ville, lorsqu'il semblait que le ciel était congelé et que le vent l'avait scié en nuages de neige, lorsque la terre, durcie sous les tas de neige, semblait ne jamais plus devoir s'amollir et revivre.

Par les soirs moins rigoureux, je préférais me promener en ville, allant d'une rue à l'autre, rôdant jusque dans les recoins les plus reculés. Parfois, il me semblait que j'étais porté sur des ailes et seul comme la lune au ciel; devant moi rampait mon ombre; elle éteignait les étincelles de lumière sur la neige; elle escaladait drôlement les palissades et les bornes. Au milieu de la rue, le veilleur de nuit cheminait, sa crécelle en main, vêtu d'une lourde peau de bique; à côté de lui, son chien tremblait.

La silhouette informe du veilleur ressemble à une niche à chien qui se serait enfuie d'une cour et irait

à l'aventure dans les rues, suivie d'un caniche frissonnant.

Parfois, je rencontrais des jeunes gens et des jeunes filles qui riaient et je me disais qu'eux aussi avaient manqué les vêpres.

D'autres fois, il me semblait qu'à travers les vasistas des fenêtres éclairées, venaient je ne sais quels parfums subtils, inconnus, évocateurs d'une vie différente que je ne connaissais pas; je restais immobile sous la fenêtre, je flairais, je prêtais l'oreille et j'essayais de deviner qui vivait là et comment on y vivait. C'était l'heure des offices et pourtant, là, on s'amusait gaîment, on riait, on jouait d'une guitare d'un genre particulier; par le vasistas m'arrivaient des sons pareils à ceux de cordes de cuivre.

Une maison d'un étage seulement, située à l'angle de deux rues désertes, la rue Martynovska et la rue Tikhonovska, m'intéressait beaucoup. Je l'avais découverte par une nuit de lune et de dégel, avant le mardi gras. Par le vasistas carré coulait dans la rue, en même temps qu'une tiède vapeur, un son inaccoutumé, comme si quelqu'un eût chanté en fermant la bouche; je ne distinguais pas les mots, mais la chanson me parut très simple et compréhensible, quoique les sons d'un instrument à cordes interrompissent désagréablement le cours du chant. Je m'assis sur une borne en me disant qu'on jouait d'un violon d'une sonorité extraordinaire, mais peu agréable à entendre. Parfois l'instrument chantait avec une telle puissance que la maison tout entière semblait en trembler; les vitres de la fenêtre réson-

naient. Des gouttes d'eau tombaient du toit; de mes yeux aussi, des larmes commencèrent de couler.

Sans que je l'entendisse, le veilleur de nuit s'approcha de moi et, me poussant à bas de la borne, il me demanda :

— Qu'est-ce que tu fais là?

— J'écoute la musique, expliquai-je.

— Ce n'est pas une raison! Va-t'en...

Je fis au pas de course le tour du pâté de maison, et revins sous la fenêtre; mais on ne jouait plus; un vacarme joyeux s'élevait; tout était si différent qu'il me sembla avoir entendu en rêve la musique mélancolique.

Presque tous les samedis, je courais vers cette maison; mais, une fois seulement, au printemps, j'entendis de nouveau le violoncelle; il chanta presque sans arrêt jusqu'à minuit; quand je rentrai, je fus giflé.

Ces promenades nocturnes sous les étoiles hivernales, le long des rues désertes, m'enrichissaient de sensations. Je choisissais à dessein les avenues éloignées du centre; car, au cœur de la ville, il y avait beaucoup de réverbères, et des amis de mes patrons auraient pu me remarquer; ces derniers auraient ainsi appris où je passais les heures des vêpres. Puis les ivrognes, les sergents de ville et les filles publiques me gênaient; dans les rues plus écartées, on pouvait regarder à travers les fenêtres des rez-de-chaussée si elles n'étaient pas trop givrées ou voilées d'un rideau.

Que de spectacles différents! Je vis comment les gens priaient, s'embrassaient, se battaient, jouaient

aux cartes, conversaient sans bruit et d'un air soucieux; devant moi se dessinait, comme dans un panorama à dix centimes, une vie muette, pareille à celle des poissons.

Dans un sous-sol, je remarquai assises à une table, deux femmes, une jeune et l'autre plus âgée; en face d'elles, un collégien à longs cheveux leur lisait un livre en agitant le bras. La jeune écoutait, les sourcils froncés d'un air sévère, appuyée au dossier de sa chaise; l'aînée, mince, aux cheveux abondants, se couvrit tout à coup le visage avec ses mains; ses épaules se mirent à trembler; le collégien jeta le livre sur la table, et lorsque la plus jeune, se levant brusquement, eut pris la fuite, il tomba à genoux devant l'autre et lui baisa les mains.

A une autre fenêtre, je regardai un homme grand et barbu; sur ses genoux était assise une femme en blouse rouge; il la berçait comme un enfant et chantait sans doute, à en juger par sa bouche grande ouverte et ses yeux écarquillés. La femme était toute secouée par des éclats de rire, se couchait de tout son long et agitait les pieds; l'homme la redressait et se remettait à chanter; elle recommençait à rire. Je les regardai longtemps et je partis lorsque je compris qu'ils avaient fait provision de gaîté pour toute la nuit.

Nombre de tableaux analogues se gravèrent à jamais dans ma mémoire; bien souvent distrait par leur vue, je rentrai tard. Mes patrons en prenaient ombrage et m'interrogeaient :

— A quelle église as-tu été? Qui était le prêtre officiant?

Ils connaissaient tous les popes de la ville, ils savaient quand on lisait tel ou tel évangile ; ils savaient tout ; il leur était donc facile de me prendre en flagrant délit de mensonge.

Les deux femmes adoraient toutes deux le Dieu terrible de mon grand-père, le Dieu qui veut qu'on L'approche avec crainte ; Son nom était continuellement sur leurs lèvres ; quand elles se querellaient, elles se menaçaient :

— Attends ! Dieu te punira ! Il t'attrapera bien, méchante !..

Souvent, au printemps surtout, j'allais me promener au lieu d'aller à la messe ; les invincibles forces de la nature m'empêchaient absolument d'entrer à l'église. Et quand on me donnait cinq copecks pour un cierge, j'étais définitivement perdu ; j'achetais des osselets, je jouais pendant toute la durée du service et je rentrais régulièrement en retard. Une fois même je réussis à perdre dix copecks qu'on m'avait confiés pour les hosties et la messe ; il fallut donc dérober une autre hostie lorsque le diacre passa, en portant le plat qu'il venait de prendre sur l'autel.

J'aimais passionnément le jeu ; je m'y adonnais avec frénésie. J'étais assez fort, assez adroit, et j'eus vite fait de me conquérir une renommée, dans le voisinage, aux jeux de balle, d'osselets et de quilles.

Au grand carême, on m'obligeait à faire maigre et à suivre tous les offices ; un soir, j'allai donc me confesser au père Dorimédonte Pokrovsky, notre voisin. Je le considérais comme un homme sévère et j'avais beaucoup de peccadilles à me reprocher

vis-à-vis de lui : je démolissais à coups de pierre le pavillon de son jardin; je faisais la guerre à ses enfants; en général, il pouvait me rappeler nombre de choses qui lui étaient personnellement désagréables. J'en étais très confus et mon cœur battait, tandis que, debout dans un coin de la pauvre petite église, j'attendais mon tour de confession.

Mais le père Dorimédonte m'accueillit par une exclamation à la fois bienveillante et maussade :

— Ah! c'est le voisin! Allons, mets-toi à genoux. Conte-moi tes péchés.

Il me couvrit la tête d'un velours pesant; l'odeur de l'encens et de la cire m'étouffait; j'avais peine à parler et j'en perdis l'envie.

— Tu obéis à tes supérieurs?

— Non.

— Dis : « Je m'accuse. »

Involontairement, j'avouai avec précipitation :

— J'ai volé des hosties...

— Hein, comment ça? Où? demanda le prêtre, après un instant de réflexion mais sans se hâter.

— A Saint-Nicolas, aux Trois-Sauveurs, à Saint-Martin...

— Dans toutes les églises, alors! Ça, mon ami, c'est mal, c'est un gros péché, comprends-tu?

— Je comprends...

— Dis : « Je m'accuse. » Tu es déraisonnable. Tu les a volées pour les manger?

— Oui, quelquefois; d'autres fois, j'avais perdu l'argent au jeu, il fallait quand même rapporter une hostie... alors j'en volais...

D'une voix lasse et indistincte, le père Dorimé-

donte se mit à marmotter je ne sais quoi; puis il me posa encore quelques questions; soudain, il me demanda d'un ton sévère :

— As-tu lu des livres d'éditions interdites?

Évidemment, je ne compris pas; j'interrogeai à mon tour :

— Des livres d'éditions interdites?

— As-tu lu des livres défendus?

— Non, jamais.

— Tes péchés te sont pardonnés... Lève-toi!

Je le regardai avec étonnement; il avait l'air pensif et bon; j'étais gêné, honteux. En m'envoyant à confesse, mes patrons m'avaient rempli les oreilles d'exhortations et de menaces, pour m'engager à révéler loyalement toutes mes fautes.

— J'ai jeté des pierres dans votre jardin, déclarai-je.

Le prêtre leva la tête et dit :

— Ça aussi, c'est mal! Va-t'en...

— J'en ai lancé au chien...

— Au suivant, appela le père Dorimédonte, sans plus me regarder.

Je m'en allai, avec l'impression d'avoir été trompé et mortifié; cette confession m'avait inspiré des craintes et pourtant, en réalité, ce n'était pas terrible ni même intéressant. La seule chose notable, c'était la question au sujet de ces livres que je ne connaissais pas; je me rappelai le collégien qui lisait un livre dans un sous-sol avec deux femmes; je me rappelai aussi la « Bonne Affaire[1] »; il possédait, lui,

1. Voir *Ma Vie d'enfant.*

beaucoup de livres noirs et épais, aux dessins incompréhensibles.

Le lendemain, on me donna dix copecks et on m'envoya à la communion. La fête de Pâques était tardive cette année-là; la neige avait fondu depuis longtemps; les rues étaient sèches; sur les routes tournoyait la poussière; la journée était ensoleillée et joyeuse.

Près du mur de l'église, toute une troupe d'ouvriers jouaient aux osselets; je me dis que j'avais encore le temps de communier et je demandai aux joueurs :

— Puis-je être de la partie?

Ils acquiescèrent; nous jouâmes longtemps et je perdis tout mon argent.

Je rentrai en courant, persuadé qu'on allait m'interroger et qu'on découvrirait infailliblement que je n'avais pas assisté à la communion.

Mais la vieille ne s'informa que d'une chose :

— Combien as-tu donné au diacre?

— Cinq copecks, dis-je à tout hasard.

— Trois copecks auraient suffi, en les posant en cachette, et tu aurais pu garder le reste, benêt!

C'est le printemps. Chaque journée se pare de vêtements neufs; chaque journée nouvelle est plus lumineuse et plus douce que celle de la veille; une odeur enivrante se dégage des jeunes plantes, de la fraîche verdure des bouleaux; la campagne m'attire irrésistiblement; j'aimerais à écouter l'alouette, allongé sur le sol tiède. Et il faut que je nettoie les habits d'hiver, que j'aide à les plier dans les malles; je découpe des feuilles de tabac; j'enlève

la poussière des meubles et, du matin au soir, je suis absorbé par des choses qui me sont inutiles et désagréables.

Aux heures de loisir, je n'ai littéralement rien qui m'intéresse; notre vilaine rue est déserte, et on m'interdit de sortir; dans la cour, il n'y a que des terrassiers irascibles et fatigués, des cuisinières et des blanchisseuses dépenaillées; tous les soirs, ce sont des orgies infâmes; j'en suis dégoûté et mortifié au point que je voudrais perdre la vue.

Je monte au grenier, après m'être pourvu de ciseaux et de papiers de couleur; je découpe des dessins très ajourés et j'en décore les solives. C'est un aliment pour mon ennui. Anxieusement, j'aimerais à me réfugier quelque part où l'on dormirait moins, où l'on se querellerait moins, où l'on n'importunerait pas Dieu de plaintes continuelles, où l'on ne condamnerait pas autrui avec tant de sévérité et de facilité.

Le samedi saint, on amène en ville une image miraculeuse de la Vierge de Vladimir, qui est habituellement gardée au monastère d'Orane. Elle reste en ville jusqu'à la mi-juin et visite toutes les maisons, tous les appartements de chaque paroisse.

Elle arriva chez mes patrons un matin pendant la semaine; j'étais à la cuisine et je polissais les casseroles de cuivre, lorsque la jeune femme, toute affairée, cria de sa chambre :

— Va ouvrir, on apporte Notre-Dame d'Orane!

Tout sale, les mains pleines de graisse et de brique pilée, je me précipitai à la porte d'entrée; j'ouvris : un jeune moine, tenant d'une main une

lanterne et de l'autre un encensoir, grommela à voix basse :

— Vous êtes sourd? Vous ronflez encore? Aidenous.

Deux citadins montaient l'étroit escalier en portant une lourde statue sous un dais; je leur aidai, en soutenant de l'épaule et de mes mains maculées le bord du dais; derrière nous piétinaient pesamment les moines, qui chantaient à contre-cœur et d'une voix profonde :

« Sainte Mère de Dieu, priez pour nous... »

Avec une mélancolique certitude, je me dis :

« Elle va s'irriter de ce que je La porte avec des mains aussi malpropres, et mes bras vont se dessécher... »

On posa la statue sur deux chaises couvertes d'un drap blanc, dans un angle; de chaque côté du baldaquin se placèrent, pour la soutenir, deux moines, jeunes et beaux comme des anges, aux yeux rayonnants et clairs, aux cheveux abondants.

La cérémonie religieuse se déroula.

— Oh! Mère de bonté! chantait le prêtre d'une voix aiguë; son doigt écarlate tâtait sans cesse le lobe gonflé de son oreille, cachée sous de longues boucles.

— Très Sainte Mère de Dieu, ayez pitié de nous! répétaient les moines fatigués.

J'aimais la Vierge; d'après les récits de grand'mère, c'était Elle qui semait sur la terre, pour la consolation du pauvre monde, toutes les fleurs, toutes les joies, tout ce qui était agréable et beau. Et lorsqu'il fallut Lui baiser la main, sans regarder

ce que faisaient les grandes personnes, plein d'émotion, j'embrassai l'icône au visage, sur les lèvres.

Une main vigoureuse me jeta dans un coin. Je ne me rappelle pas comment les moines partirent en emportant la Vierge, mais je me souviens bien de mes patrons qui, plantés autour de moi, — toujours assis sur le plancher, — discutaient avec inquiétude et une profonde terreur sur ce qui allait m'arriver.

— Il faudra en parler avec le plus savant des prêtres, décida le patron.

Et il me gronda sans méchanceté :

— Nigaud, tu ne sais donc pas qu'on ne doit pas embrasser sur les lèvres! Toi qui as été à l'école...

Pendant quelques jours, j'attendis très anxieux. J'avais pris le dais avec des mains sales, j'avais baisé la Vierge sur les lèvres; tout cela je devais sûrement le payer; je n'en pouvais douter.

Mais il semblait que la Vierge avait pardonné ce péché involontaire, causé par un amour sincère. Ou bien sa punition fut-elle si légère que je ne la remarquai pas au milieu des châtiments continuels que m'infligeaient les bonnes gens.

Parfois, pour mettre la vieille patronne en colère, je lui disais d'un ton pénétré :

— La Vierge, à ce qu'il paraît, a oublié de me punir...

— Attends un peu, répondait-elle avec perfidie. Tu n'as pas encore tout vu...

Tout en décorant les solives du grenier avec des bandes découpées de papier multicolore, de papier d'étain, de feuilles vertes, je chantonnais sur des

airs religieux tout ce qui me passait par la tête, comme le font les Kalmouks sur la grand'route.

Je suis assis au grenier
Avec les ciseaux en main.
Je coupe, je coupe, je découpe,
Je m'ennuie, je m'ennuie.
Si j'étais un petit chien
Je courrais où je voudrais.
Mais ici, chacun m'insulte :
« Tais-toi, galopin, tais-toi,
Sinon tu auras des coups! »

La vieille, en voyant mon œuvre, souriait et hochait la tête :

— Tu devrais bien nous décorer la cuisine de cette façon-là.

Un matin, le patron monta au grenier; il examina mes motifs de décoration, soupira et dit :

— Tu es amusant, Alexis, que le diable t'emporte! Qu'est-ce que tu deviendras, un pitre, un jongleur? je ne saurais le deviner...

Il me donna une grande pièce de cinq copecks en cuivre.

Avec du fil de fer très mince, je fabriquai des crochets et je pendis la pièce, comme une médaille, au beau milieu de mes travaux bigarrés.

Le lendemain, elle avait disparu, en même temps que les crochets, et je suis persuadé que c'est la vieille qui me l'avait prise.

VIII

Peu après, je résolus de fuir; un matin, comme j'allais à la boutique pour chercher le pain du déjeuner, je trouvai l'épicier en train de se quereller avec sa femme; il la frappa au front avec un poids; elle courut jusqu'au trottoir où elle tomba; aussitôt les gens s'attroupèrent; on mit la femme dans une voiture; on la conduisit à l'hôpital; je courus chercher un fiacre; sans savoir comment, je me trouvai au bord du Volga, avec quatre copecks pour toute fortune.

Le jour printanier rayonnait gaîment; le fleuve coulait, large et paresseux; sur terre, tout me semblait vaste et bruyant, et moi, j'avais vécu jusqu'alors comme une petite souris dans une cave. Je résolus de ne pas rentrer chez mes patrons et de ne pas aller non plus chez grand'mère à Kounavine; j'avais manqué à ma parole; j'aurais eu honte de la

revoir et grand-père se serait moqué de moi avec sa malveillance habituelle.

Pendant deux ou trois jours, je vagabondai sur la rive, me nourrissant près des portefaix, gens simples et amicaux, dormant avec eux sur les débarcadères; l'un d'eux me dit :

— Toi, mon petit, tu perds ton temps par ici, à ce qu'il me semble. Va-t'en donc sur le *Dobry*; ils ont besoin d'un plongeur.

Je suivis le conseil. Le restaurateur, un homme grand et barbu, coiffé d'une casquette de soie noire sans visière, me considéra à travers ses lunettes d'un œil trouble et me proposa à mi-voix :

— Deux roubles par mois... Ton passeport?...

Je n'avais pas de papiers. L'homme réfléchit et décida :

— Amène ta mère.

Je courus chez grand'mère; elle approuva ma décision et elle parvint à envoyer grand-père au bureau de l'état-civil, pour y demander un passeport; elle m'accompagna au bateau.

— Bien, dit le restaurateur, après nous avoir examinés, allons.

Il me conduisit à l'arrière, où un énorme cuisinier en veste blanche, en calotte blanche, assis à une petite table, prenait le thé tout en fumant une épaisse cigarette. Le restaurateur me poussa vers lui :

— Plongeur!

Et il s'en alla aussitôt; le cuisinier souffla, hérissa ses moustaches noires et lui cria :

— Vous engagez n'importe qui, pourvu que ça coûte moins cher...

Rejetant en arrière sa grosse tête couverte de cheveux noirs et courts, il écarquilla les yeux, s'étira, se gonfla et s'écria d'une voix sonore :

— Qui es-tu?

Il ne me plaisait pas du tout; malgré ses vêtements blancs, il avait l'air négligé; sur ses doigts poussaient des poils, et de longues touffes sortaient de ses grandes oreilles.

— Je veux manger, lui dis-je.

Il cligna de l'œil et soudain, son air sévère fit place à un large sourire; ses grosses joues hâlées montèrent en vagues vers ses oreilles, découvrant des dents de cheval; ses moustaches tombèrent; il me fit penser à une bonne grosse commère.

Lançant par-dessus bord le thé qui restait au fond de son verre, il m'en versa du frais et poussa vers moi un petit pain blanc, avec un gros morceau de saucisse.

— Bouffe! As-tu des parents? Sais-tu voler? Va, n'aie pas peur, on te donnera des leçons; ici, il n'y a que des voleurs!

Il parlait comme s'il aboyait. Son vaste visage rasé de si près qu'il en était bleu, était tout strié de veinules rouges; son gros nez écarlate tombait sur ses moustaches; lourde et dédaigneuse, sa lèvre inférieure s'abaissait; au coin de la bouche, la cigarette était collée et fumait. Sans doute, il venait de sortir du bain; il sentait encore le savon, une sueur abondante coulait sur ses tempes et sur son cou.

Lorsque j'eus fini mon thé, il me donna un billet d'un rouble.

— Tiens, va t'acheter deux tabliers à bavette! Attends, j'irai moi-même!

Rajustant son bonnet, il se mit en marche; il se balançait pesamment et tâtait le pont du pied comme un ours.

... C'est la nuit; la lune brille et s'enfuit sur la gauche du bateau, dans les prés. Le vieux bateau roussâtre, à la cheminée rayée d'une bande blanche, bat l'eau argentée au rythme inégal et espacé de son hélice; les rivages sombres glissent sans bruit à sa rencontre et ombrent les vagues; sur la berge les fenêtres des isbas rougeoient; dans les campagnes, on chante; les filles mènent des rondes, et le refrain « aie-liou-li » résonne à mes oreilles comme un alleluia...

Suivant le bateau, attachée à une longue remorque, nage une barque rousse; elle porte, sur le pont, une cage de fer, où sont enfermés des prisonniers condamnés à la déportation et au bagne. A la proue brille, comme un cierge, la baïonnette d'une sentinelle; dans le ciel bleu étincellent de petites étoiles. Sur la barque, tout est tranquille; elle est inondée de clarté lunaire; derrière le noir réseau de la cage, on voit vaguement des formes grises et rondes; ce sont les prisonniers qui regardent le fleuve. L'eau sanglote; on ne sait si elle pleure ou si elle rit timidement. Tout me paraît solennel comme à l'église; on sent l'odeur de la cire aussi fort qu'au temple.

Je regarde la barque et me rappelle ma petite enfance, le voyage d'Astrakhan à Nijni-Novgorod, ma mère et ma grand'mère, et l'homme qui m'a conduit à cette vie de servitude, à la fois intéressante

et pénible. Lorsque je pense à grand'mère, tout ce qui est mal et humiliant s'éloigne et se transforme tout me devient plus agréable, les gens me semblent meilleurs et plus sympathiques...

Je suis ému presque aux larmes, par la beauté de la nuit, ému aussi par cette barque qui ressemble à un cercueil et qui est si parfaitement inutile sur le vaste espace du fleuve débordant, dans la paix mystérieuse de la nuit tiède. La ligne sinueuse du rivage qui tantôt s'élève, tantôt s'abaisse, inquiète agréablement mon cœur : j'ai envie d'être bon, d'être utile aux autres.

Les gens, sur notre bateau, jeunes et vieux, hommes et femmes, me paraissent se ressembler tous. Le bateau marche lentement; les gens pressés prennent les rapides, tandis que nous attirons seulement de paisibles oisifs. Du matin au soir, ils mangent, ils boivent, ils salissent une quantité de vaisselle, de couteaux, de fourchettes, de cuillers; mon travail consiste à tout laver, à tout nettoyer, depuis six heures du matin jusqu'à minuit parfois. Le jour, entre deux et six heures, et le soir, de dix heures à minuit, j'ai moins de besogne; les passagers, à ces moments-là, se reposent entre les repas et ne boivent que du thé, de la bière, de l'eau-de-vie. Ce sont les heures de liberté pour tout le personnel du restaurant, chefs et petits employés. Autour d'une table, le cuisinier Smoury prend le thé, avec son aide Jacob Iványtch, son garçon de cuisine Maxime et le sommelier des passagers de première, Serguéi, un bossu aux pommettes saillantes, au visage troué de taches de petite vérole, aux yeux huileux. Jacob

Ivanytch raconte des saletés en riant d'un petit rire sarcastique qui montre ses dents vertes et pourries. Serguéi fend jusqu'aux oreilles sa bouche de crapaud; le sombre Maxime se tait et les regarde sévèrement de ses yeux d'une couleur indéfinissable.

— Asia-a-tiques! Sau-au-vages! prononce de temps à autre le cuisinier, de sa voix retentissante.

Ces gens me déplaisent. Jacob Ivanytch, gros et chauve, ne parle que de femmes, et toujours d'une façon malpropre; son plat visage est marqué de taches bleues; sur une joue s'arrondit une verrue couverte de poils roux qu'il frise en pointe. Quand une passagère, d'allures engageantes, monte à bord, il va et vient autour d'elle avec une sorte de crainte et de timidité, comme un mendiant; il lui parle d'une voix plaintive et doucereuse; ses lèvres se mouillent d'une bave que lèche de temps à autre, d'un mouvement rapide, sa langue répugnante. Sans savoir pourquoi, je me représente les bourreaux obèses comme cet homme.

— Il faut savoir enflammer les femmes, pontifie-t-il. Serguéi et Maxime l'écoutent avec attention; ils s'empourprent et se gonflent.

— A-asiatiques! gronde dédaigneusement Smoury; il se lève et me commande : Péchkoff, marche!

Dans sa cabine, il me lance un livre relié de cuir noir, puis il s'allonge sur sa couchette, contre la paroi de la glacière :

— Lis!

Je m'assieds sur une caisse de macaronis et je lis consciencieusement :

— « Oumbrakul, auréolé par les étoiles, signifie une communication facile avec le ciel. .

Smoury, qui a allumé une cigarette, souffle de la fumée et grommelle :

— Ces chameaux! En écrivent-ils!...

— « Un sein gauche découvert signifie l'innocence du cœur.

— Le sein de qui?

— Ça n'est pas indiqué.

— Par conséquent d'une femme! Ah! les débauchés!

Il ferme les yeux, et, les mains jointes sous la tête, il reste immobile; sa cigarette fume à peine, collée au coin de ses lèvres; il l'assujettit avec sa langue, aspire l'air avec une telle force que quelque chose siffle dans sa poitrine, et son énorme visage se perd dans un nuage de fumée. Parfois, il me semble qu'il s'est endormi; je m'arrête et j'examine ce maudit livre; il m'ennuie à m'en donner des nausées.

Mais Smoury râle :

— Lis!

— « Le vénérable répond : « Vois, mon cher frère souverain... »

— Quelles diableries! Tout à la fin, c'est écrit en vers. Continue par la fin...

J'obéis.

Profanes, curieux de connaître nos affaires,
Jamais vos yeux débiles ne les verront.
Vous ne saurez même pas comment chantent les frères...

— Arrête! dit Smoury. Quelle détestable poésie! Donne-moi ça...

Irrité, il feuillette les grosses pages bleuâtres et fourre le bouquin sous sa paillasse.

— Prends-en un autre.

Pour mon malheur, il possède dans sa malle bardée de fer, une quantité de livres; il y avait là les *Exhortations d'Omire*, les *Mémoires d'un artilleur*, les *Lettres de Lord Sédeagall*, *De la punaise, insecte malfaisant ainsi que de sa destruction avec des conseils pour l'application*; il y avait des livres sans commencement ni fin. Parfois, le cuisinier m'ordonnait de les mettre en ordre, de lui rappeler tous les titres; il grommelait alors :

— Ils en inventent, ces racailles!... Ils vous envoient des récits par la figure et on ne sait pas ce que ça signifie. Gervais... A quoi diable peut-il me servir, ce Gervais? Et Oumbrakul?

Les mots étranges, les noms inconnus se gravaient dans ma mémoire, vibraient sur le bout de ma langue, m'obsédaient; à chaque instant, j'avais envie de les répéter; peut-être le sens se découvrirait-il à la longue? Au dehors, l'eau chantait et clapotait inlassablement. Qu'il aurait fait bon, à la poupe, là où les matelots et les chauffeurs se rassemblaient entre les caisses de marchandises, dépouillaient les passagers au jeu de cartes, chantaient des chœurs et se racontaient d'intéressantes histoires! Qu'il aurait fait bon s'asseoir avec eux, écouter des choses simples et compréhensibles, en regardant les rives de la Kama, les sapins, tendus comme des cordes d'airain, les prés où l'inondation avait laissé de petites lagunes, pareilles à des fragments de miroir brisé, où se reflétait le ciel bleu!

Notre bateau était séparé de la terre, il s'enfuyait loin d'elle et, dans la paix du jour fatigué, arrivait à nous le son des clochers invisibles, rappelant les villages et les gens. Une barque de pêche, semblable à une croûte de pain, se balance sur les vagues; un hameau apparaît sur la berge; une bande de gamins se baignent dans l'eau et, sur le sable jaune, chemine un paysan en blouse rouge. De loin, vu de la rivière, tout paraît agréable, minuscule, bariolé et amusant comme un jouet. J'avais envie de crier au rivage — au rivage et à la barque — des paroles amicales et caressantes.

Car elle m'occupait beaucoup, la barque jaune; pendant une heure entière, je pouvais la regarder sans me lasser, observer comme elle fendait les flots de sa proue émoussée. Le bateau la traînait comme une truie; parfois, la remorque, faiblissant, battait l'eau, puis se tendait de nouveau, toute ruisselante de gouttelettes et secouait la barque par l'avant. J'avais grande envie de voir le visage de ces gens parqués comme des fauves dans une cage de fer. A Perm, lorsqu'on les conduisit à terre, je me faufilai vers la passerelle de la barque; quelques dizaines d'hommes en gris défilèrent devant moi, piétinant avec bruit, faisant résonner leurs chaînes, courbés sous le poids de leurs besaces. Il y avait des femmes et des hommes, des vieux et des jeunes, des beautés et des monstres, mais c'étaient des gens faits comme tout le monde, sauf qu'ils étaient vêtus autrement et qu'ils avaient les cheveux rasés, ce qui les défigurait. Évidemment, c'étaient des brigands, mais grand'mère en racontait tant de belles choses sur les brigands!

Smoury, qui ressemblait plus que les autres à un féroce malfaiteur, grommelait en regardant la barque d'un air sombre :

— Que Dieu nous préserve d'un sort pareil!

Une fois, je lui demandai :

— Comment cela se fait-il que vous vous occupez de la cuisine, et que d'autres tuent et volent?

— La seule différence entre les hommes, c'est le degré de leur bêtise. L'un est intelligent, l'autre moins, le troisième est complètement bête. Pour s'instruire, on doit lire des livres bien choisis; la magie noire, et tout le reste! Il faut lire tous les livres, alors on découvre ceux qui peuvent être utiles...

A chaque instant, il me répétait :

— Lis, lis beaucoup. Si tu ne comprends pas un ouvrage, relis-le sept fois; si tu ne le comprends pas encore, lis-le douze fois...

Avec tout le monde sur le bateau, sans même excepter le taciturne restaurateur, Smoury parlait d'une manière saccadée, la lèvre inférieure pendant dédaigneusement, les moustaches hérissées; on eût dit qu'il lançait des pierres à ses interlocuteurs. Vis-à-vis de moi, il était bon et attentif, mais il y avait dans cette attitude quelque chose qui m'effrayait; parfois, il me semblait que le cuisinier était un peu fou, comme la sœur de grand'mère.

Il me disait :

— Attends un moment...

Et il restait longtemps, les yeux fermés, à renifler. Son gros ventre s'agitait; ses doigts velus et brûlés, croisés sur sa poitrine comme ceux d'un mort,

remuaient, tricotant, avec d'invisibles aiguilles, un invisible bas...

... Il fait chaud. Tout tremble doucement et résonne; l'eau jaillit contre la paroi métallique de la cabine; sous le projecteur, le fleuve coule en une large bande; au loin, on aperçoit des rives herbeuses, où les arbres se dressent. L'oreille s'habitue à ces bruits. Elle ne perçoit plus rien, tout semble silencieux, et pourtant, à l'avant du bateau, un matelot crie désespérément :

— Se-e-ept, s-e-e-ept!

Je ne me sens pas d'humeur à participer à quoi que ce soit; je n'ai envie ni d'écouter, ni de travailler; j'aimerais à m'asseoir à l'ombre, dans un endroit que n'empesterait pas l'odeur grasse et tiède de la cuisine, d'où l'on pourrait regarder, à moitié endormi, cette vie lasse et atténuée glissant sur l'eau.

— Lis! m'ordonne l'autoritaire cuisinier.

Les sommeliers des cabines le craignent et même le paisible restaurateur, d'habitude muet comme un poisson.

— Eh, cochons! crie-t-il aux sommeliers. Arrive ici, voleur! Asiatique!

Les matelots et les chauffeurs le traitent avec une déférence obséquieuse; il leur donnait la viande du pot-au-feu, les interrogeait sur leur famille, sur leur village.

On se querellait souvent, parfois jusqu'aux coups, mais on ne touchait pas à Smoury; il possédait une force herculéenne; de plus, la femme du capitaine causait souvent et amicalement avec lui; elle était

grande et grosse, de visage masculin, et portait des cheveux courts comme ceux d'un garçonnet.

Smoury buvait de l'eau-de-vie par rasades, mais ne s'enivrait jamais. Il commençait dès le matin, vidant une bouteille en quatre gorgées, et jusqu'au soir, il s'abreuvait de bière. Son visage se fonçait peu à peu. Ses yeux noirs s'élargissaient et prenaient une expression étonnée.

Parfois, le soir, il s'asseyait, énorme et blanc, sur un escabeau et il restait des heures entières, silencieux, le regard sombre fixé sur le lointain fuyant. A ces moments-là, on avait fort peur de lui, et moi je le plaignais...

Je lui demandai une fois :

— Pourquoi êtes-vous redouté de tout le monde? vous êtes bon cependant...

Contre mon attente, il ne se mit pas en colère :

— C'est avec toi seul que je suis bon.

Mais il ajouta aussitôt, pensif et sincère ;

— Peut-être, en effet, suis-je bon pour tous. Seulement, je ne le montre pas; il ne faut pas le montrer aux gens, sinon ils en abuseraient. On grimpe sur ceux qui sont bons, comme sur un bloc de terre sèche dans un marais... Et on les piétine Va chercher de la bière...

La bouteille vidée verre par verre, il essuya ses moustaches et dit :

— Si tu étais plus grand, mon garçon, je t'aurais appris bien des choses. Je ne suis pas un imbécile et j'en ai vu et j'en sais de toutes sortes... Lis les livres, on doit y trouver tout ce qu'il faut. Ce n'est pas une bagatelle, les livres. Veux-tu de la bière?

— Je ne l'aime pas.

— Bon. N'en bois pas. L'ivrognerie, c'est un malheur. L'eau-de-vie vient du diable. Si j'étais riche, je t'aurais fait étudier. Un homme ignorant, c'est un bœuf; on peut l'envoyer à l'abattoir, on peut l'atteler au joug, et il n'a qu'à se soumettre...

La femme du capitaine lui donna *la terrible vengeance*, de Gogol; je lus ce volume, qui me plut beaucoup, mais Smoury cria avec irritation :

— Quelle bêtise! C'est une invention! Il y a d'autres livres, je le sais...

Il me prit le volume, le rapporta à la femme du capitaine qui lui en donna un autre; il m'ordonna d'une voix sombre :

— Lis *Tarass*... je ne sais plus son autre nom. Elle dit que c'est beau... Beau pour qui? Pour elle peut-être, mais peut-être pas pour moi. Elle s'est coupé les cheveux! Mais elle ne s'est pas coupé les oreilles, hein?

Quand Tarass provoque Ostape à la lutte, le cuisinier eut un gros rire.

— Ah! ce n'est pas mal! Ce qu'on imprime, tout de même! Quels chameaux!

Il écoutait attentivement, mais souvent il grommelait :

— Ah! quelles stupidités! On ne peut pas fendre un homme en deux depuis les épaules jusqu'au ventre! C'est impossible! Et il n'est pas possible non plus de le soulever au bout d'une lance; le bois se briserait! J'ai été soldat et je le sais...

La trahison d'André provoqua son dégoût.

— Quel vilain type! Tout ça pour un jupon! Tfou...

Mais lorsque Tarass tue son fils, le cuisinier s'assit sur sa couchette, les jambes pendantes, les deux mains posées sur le rebord, et, se courbant, il se mit à pleurer; les larmes coulaient lentement de ses joues jusque sur le plancher, tandis qu'il reniflait et marmottait :

— Ah! mon Dieu... mon Dieu...

Et soudain, il me hurla :

— Mais lis donc, fils du diable!

Il recommença à pleurer plus fort et plus amèrement encore lorsque Ostape s'écrie avant de mourir : « Père, m'entends-tu? »

— Tout est perdu, sanglota Smoury. Tout est perdu. C'est déjà fini? Ah! quelle affaire! Ah! ça, c'étaient des hommes! Ce Tarass, hein!... Oui, ça, ce sont des hommes.

Il me prit le livre des mains et l'examina avec attention, laissant tomber des larmes sur la couverture :

— Quel beau livre! C'est une joie!...

Ensuite, nous lûmes *Ivanhoé*. Richard Plantagenet plut beaucoup à Smoury.

— C'est un vrai roi! disait-il avec conviction. Quant à moi, le récit me parut ennuyeux.

En général, nous avions des goûts différents. J'étais enthousiasmé par l'*Histoire de Thomas Jones, l'enfant trouvé*. Smoury grommelait :

— Quelles fadaises! Que veux-tu que j'en fasse de ce Thomas! Il doit y avoir d'autres livres...

Une fois, je lui confiai ce que je savais; il y avait d'autres livres, défendus, interdits; on ne pouvait les lire que la nuit, dans les sous-sols.

Il ouvrit de grands yeux ; ses poils se hérissèrent :

— Hein? Qu'est-ce que tu me chantes là?

— Je ne mens pas; le prêtre m'en a parlé à confesse, et j'avais déjà vu comment on les lisait, et en pleurant...

Le cuisinier me regarda d'un air morne et me questionna :

— Qui est-ce qui pleurait?

— La dame qui écoutait. Et son lecteur s'est sauvé tant elle était effrayée.

— Réveille-toi, tu rêves, dit Smoury, en fermant lentement les paupières.

Après un moment de silence, il murmura :

— Évidemment, il doit y avoir... quelque part... quelque chose de caché...

Sans m'en apercevoir, je m'habituai à lire et je prenais volontiers un livre, car ce que je lisais tranchait agréablement avec ma vie, qui devenait de plus en plus pénible.

Smoury, toujours plus entraîné, lui aussi, par la lecture, m'arrachait à mon travail :

— Péchkof, viens lire...

— J'ai beaucoup de vaisselle à laver.

— Maxime le fera.

D'une voix rude, il envoyait celui-ci accomplir ma besogne; pour se venger, Maxime cassait des verres, et le restaurateur me prévenait d'un ton paisible :

— Je te ferai descendre du bateau.

Une fois, Maxime plaça avec intention plusieurs verres au fond d'un baquet plein d'eau sale et de thé; lorsque je vidai le baquet par-dessus bord, les verres suivirent le chemin des lavures.

— C'est de ma faute! dit Smoury au restaurateur. Mettez ça à mon compte.

Le personnel du restaurant commença à me regarder de travers; on me disait :

— Eh, là-bas, l'amateur de bouquins! On te paie pour quoi faire?

Et on s'efforçait de me donner le plus de travail possible; on salissait de la vaisselle sans nécessité. Je sentais que tout cela finirait mal pour moi et je ne me trompais pas.

Un soir, à un petit débarcadère, nous vîmes monter à bord une commère au visage empourpré, accompagnée d'une jeune fille en fichu jaune et en corsage rose tout neuf. Toutes deux étaient un peu grises; la femme souriait, saluait tout le monde et disait:

— Excusez, mes bonnes gens, j'ai un peu bu! On m'a jugée, on m'a acquittée, et alors, dans ma joie, vous comprenez, j'ai bu un verre...

La jeune fille riait aussi; elle regardait les gens d'un œil vague et poussait la femme :

— Avance, avance, nigaude!...

Elles s'installèrent près du pont des deuxièmes, en face de la cabine où dormaient Serguéi et Jacob Ivanitch. La femme disparut bientôt on ne sait où. Serguéi, la bouche largement fendue, s'assit à côté de la jeune fille.

La nuit, ma besogne achevée, comme j'allais me coucher sur la table, Serguéi s'approcha de moi et me prit par le bras :

— Viens, nous allons te marier...

Il était gris. J'essayai de me dégager, mais il me frappa.

— Viens!

Maxime accourut, ivre lui aussi; et à deux, devant les passagers endormis, ils me traînèrent sur le pont, jusqu'à leur cabine. Mais à la porte, se tenait Smoury, et, sur le seuil, s'accrochant aux montants, je vis Jacob Ivanitch et la jeune fille, qui lui donnait des coups de poing dans le dos et hurlait d'une voix avinée :

— Laissez-moi...

Smoury m'arracha des mains de Serguéi et de Maxime; il les prit par les cheveux et, après avoir heurté leurs têtes l'une contre l'autre, il les lança de côté; tous deux tombèrent.

— A-siatiques! dit-il à Jacob.

Il lui ferma la porte au nez, puis il m'ordonna d'une voix de tonnerre et en me poussant :

— Va-t'en!

Je m'enfuis à l'arrière. La nuit était nuageuse et le fleuve noir; derrière nous bouillonnaient deux sentiers grisâtres qui s'étendaient vers les rives invisibles, et entre ces sentiers se traînait la barque. Tantôt à droite, tantôt à gauche, apparaissaient les taches rouges des feux qui, sans rien éclairer, disparaissaient aux contours inattendus du fleuve; alors, la nuit semblait plus noire, et je me sentais encore plus malheureux.

Le cuisinier survint, s'assit à côté de moi, poussa un profond soupir et alluma une cigarette.

— Ils voulaient te mener vers cette fille! Ah! les brigands! Je les ai entendus quand ils manigançaient leur projet...

— Vous la leur avez enlevée?

— Elle?

Il prononça quelques grossières injures à l'adresse de la jeune fille, puis il continua d'une voix convaincue :

— Ici, il n'y a que des canailles. Ce bateau est pire encore qu'un village. As-tu vécu à la campagne?

— Non.

— La campagne, c'est de la vraie pourriture... En hiver surtout...

Lançant la cigarette par-dessus bord, il se tut; au bout d'un moment, il reprit :

— Tu péris dans cette étable à porcs, mon petit, tu me fais pitié. Et tous me font pitié. Parfois, je ne sais pas ce que je ne ferais pas... je serais capable de m'agenouiller et de leur dire : « Que faites-vous donc, coquins? Êtes-vous des aveugles? » Ah! les chameaux!

Le bateau pousse un rugissement prolongé, la remorque frappe l'eau; dans l'ombre épaisse, le feu d'une lanterne se balance et indique où se trouve le débarcadère; d'autres clartés encore surgissent des ténèbres.

— C'est Piany-Bor, grommela le cuisinier... Je vais à terre...

Les robustes femmes des bords de la Kama nous apportaient du bois sur de longs brancards. Courbées sous le fardeau, elles avançaient souples et en cadence, deux par deux, vers la cale de la chaufferie et jetaient dans le trou noir une grosse charge de bûches.

Au passage, les matelots les prenaient à la jambe, à la poitrine; les femmes glapissaient, crachaient

sur les hommes; quand elles revenaient, débarrassées de leur charge, elles se défendaient avec leurs brancards contre ceux qui voulaient les pincer et les pousser. Je revoyais cette scène à chaque voyage, à chaque débarcadère, toutes les fois que nous faisions du bois.

Il me semblait que j'étais vieux, que je vivais sur ce bateau depuis des années et que je connaissais tout ce qui pouvait s'y passer, demain, dans une semaine, en automne, l'an prochain.

Le jour se levait. Sur une éminence sablonneuse, au-dessus du débarcadère, se profilait une puissante forêt de sapins. Les femmes grimpaient la pente, allant au bois; elles riaient et chantaient; armées de leurs brancards, elles ressemblaient à des soldats.

J'avais envie de pleurer; les larmes bouillonnaient dans ma poitrine, elles me gonflaient le cœur; je souffrais.

Mais j'avais honte de pleurer et j'aidai le matelot Blakhine à laver le pont.

C'était un petit homme modeste; tout éteint, décoloré, il se cachait sans cesse dans les coins, d'où l'on voyait briller ses petits yeux.

Tout en traînant son balai sur le pont, il disait à mi-voix :

— Tu as vu comment on les arrange, les femmes, hein? Oui. Mais quand on chauffe longtemps le bois vert, il finit lui aussi par prendre feu. Je n'aime pas ça, mon petit, ça ne me plaît pas. Si j'avais été une femme, je me serais noyée dans un marais profond...

La femme du capitaine passa devant nous en rele-

vant sa jupe pour éviter les flaques d'eau; elle se levait toujours de grand matin. Grande, robuste, elle avait un visage si clair, si simple que j'avais envie de courir à elle et de lui demander de toute mon âme :

— Dites-moi donc quelque chose, je vous en prie...

Le bateau s'écarta lentement du débarcadère et Blakhine dit en se signant :

— Nous voilà partis...

IX

A Sarapoul, Maxime, congédié par le capitaine, quitta le bateau; il partit sans prévenir personne, sans prendre congé, tranquille et grave. Il fut suivi de la femme, toujours gaie et avenante, et de la jeune fille aux vêtements fripés, aux yeux habituellement gonflés. Quant à Serguéi, il resta longtemps agenouillé devant la cabine du capitaine; il baisait le bois de la porte, s'y frappait le front et gémissait :

— Pardonnez-moi, je ne suis pas coupable, c'est Maxime!

Les matelots, les sommeliers, quelques passagers même savaient qu'il mentait, mais ils lui disaient néanmoins :

— Continue, continue, il t'excusera.

Le capitaine lui ordonna de déguerpir, il le poussa même du pied avec tant de vigueur que Serguéi tomba à la renverse; il finit tout de même par

lui pardonner. Et Serguéi se mit immédiatement courir sur le pont, portant les plateaux avec les tasses à thé; pareil à un chien, il regardait les gens dans les yeux d'un air quémandeur.

Le changement continuel du public ne modifiait en rien la vie du bateau; les nouveaux passagers parlaient des mêmes choses que ceux qui les avaient précédés : de la terre, du travail, de Dieu, des femmes; mêmes sujets de causeries, mêmes expressions :

« Le Seigneur a décidé que l'homme doit souffrir et... l'homme n'a plus qu'à souffrir! Il n'y a rien à faire, c'est notre sort! »

Ces paroles découragées m'exaspérèrent; je n'aime pas la boue, je me révolte contre le mal, l'injustice, les outrages dont je suis victime; je sens nettement que je ne les mérite pas.

Je me demande parfois comment des gens aux instincts violents, féroces, pouvaient obéir si docilement aux ordres de matelots qui les interpellaient avec brutalité.

— Pourquoi vous entassez-vous contre le bord? crie le pilote, en fermant à moitié ses yeux, qui sont beaux mais vindicatifs. Vous faites pencher le bateau, allez-vous-en d'ici, démons...

Les « démons » s'en vont humblement de l'autre côté, d'où on les chasse comme des moutons.

— Ah! maudits...

Par les nuits brûlantes, sous la tôle de la tente que le soleil a chauffée à blanc, on étouffe; les passagers s'éparpillent sur le pont comme des blattes et se couchent n'importe où; quand un débarcadère

est en vue, les matelots les réveillent à coups de pied...

— Hé, que faites-vous là sur notre chemin? Allez a vos places...

Ils se lèvent et, tout ensommeillés, ils se dirigent vers le côté indiqué.

Les matelots sont des gens comme eux, mais habillés d'une manière différente et ils commandent comme s'ils étaient des agents de la police.

Ce qu'on remarque tout d'abord chez les gens, c'est la timidité, la tranquillité, la soumission mélancolique, et il est à la fois étrange et terrifiant de voir tout à coup cette écorce d'obéissance livrer passage à la frénésie cruelle, incohérente et presque toujours dépourvue de gaîté. Il me semble que les gens ne savent pas où on les mène, qu'il leur importe peu de choisir le lieu où ils descendront du bateau. Où que ce soit qu'ils débarquent, ils ne resteront pas longtemps sur le rivage; ils remonteront bientôt sur ce bateau ou sur un autre et s'en iront de nouveau on ne sait où. Ils ont l'air de vagabonder, d'être égarés, de n'avoir ni feu ni lieu; la terre entière leur est étrangère et ils sont tous poltrons au suprême degré.

Une nuit, vers deux heures du matin, quelque chose sauta dans les machines, avec une détonation pareille à celle d'un canon. Le pont se couvrit immédiatement d'un nuage de vapeur blanche qui sortait en masse épaisse de la cale aux machines et s'échappait de toutes les fentes; quelqu'un d'invisible cria d'une voix assourdissante :

— Gavrilo, hé, Gavrilo!...

Je dormais près de cette cale, sur la table où je lavais la vaisselle; lorsque je me réveillai sous la secousse et la détonation, tout était silencieux sur le pont; une vapeur brûlante sifflait dans la machinerie, les pistons martelaient à coups fréquents. Mais l'instant d'après, tous les voyageurs du pont se mirent à gémir, à hurler sur des tons différents et du coup je fus angoissé.

Dans le brouillard blanc qui se dissipait rapidement, des femmes en cheveux, des hommes dépenaillés, aux yeux ronds comme ceux des poissons, se démenaient et tombaient les uns sur les autres; tous traînaient des paquets, des sacs, des malles; trébuchants et haletants, ils invoquaient Dieu, saint Nicolas le Thaumaturge, ils se battaient; c'était vraiment terrifiant, mais captivant aussi; je suivais ces gens et regardais ce qu'ils faisaient.

Je voyais pour la première fois une panique nocturne et je compris immédiatement que les passagers s'effrayaient sans raison : le bateau ne ralentissait pas son allure; sur la droite, tout près, brillaient les foyers des faucheurs; la nuit était claire, la lune pleine et très haut dans le ciel.

Sur le pont, on s'agitait de plus en plus; les passagers des cabines s'y précipitèrent; quelqu'un sauta par-dessus bord, un autre le suivit, puis un troisième; munis d'une bûche deux hommes et un moine essayaient d'arracher un banc vissé au pont; à l'arrière, on lança à l'eau une grande cage remplie de poules; au milieu du pont, à côté de l'échelle menant à la plate-forme du capitaine, un paysan s'était agenouillé et, faisant la

révérence à ceux qui passaient, il hurlait comme un loup :

— Je suis un grand pécheur, bonnes gens...

— Un canot, un canot, criait un gros monsieur, sans chemise, vêtu seulement d'un pantalon; il se frappait la poitrine avec ses poings.

Les matelots couraient, prenaient les gens au collet, les soufflétaient, les jetaient sur le plancher. Un pardessus passé sur sa chemise de nuit, Smoury allait et venait lourdement; de sa voix retentissante, il réprimandait tout le monde :

— Vous n'êtes pas honteux? Pourquoi perdre la tête comme des poules? Le bateau marche, et vous voyez bien la rive! Les imbéciles qui ont sauté à l'eau, et que les faucheurs ont repêchés, les voilà, vous voyez bien ces deux canots?

Quant aux voyageurs de troisième classe, il leur assénait un coup de poing sur la tête, de haut en bas, et ils s'effondraient sans mot dire comme des sacs.

Le vacarme ne s'était pas encore apaisé qu'une dame en pèlerine, armée d'une cuiller à soupe, se précipita vers Smoury et se mit à glapir, en brandissant la cuiller sous le nez du cuisinier :

— Comment oses-tu me parler ainsi?

Un monsieur tout mouillé la retenait en suçant ses moustaches, et il disait avec dépit et ennui :

— Laisse-le donc, cet abruti...

Smoury laissa tomber les bras, clignota d'un air embarrassé et me demanda :

— Qu'est-ce que cela veut dire, hein? Pourquoi saute-t-elle sur moi? Grand merci! C'est bien la première fois que je la vois.

Et un petit paysan gémissait, en crachant du sang :

— Ça, des gens? Ah! les brigands!...

En été, je fus témoin de deux paniques sur le bateau, et elles furent l'une et l'autre provoquées non pas par un danger direct, mais par la peur de sa possibilité. Une autre fois, pendant le jour, les voyageurs attrapèrent deux voleurs, l'un était vêtu en pèlerin; en cachette des matelots, ils les battirent pendant près d'une heure et quand l'équipage délivra les larrons, le public couvrit les matelots d'injures :

— Les loups ne se mangent pas entre eux, on le sait bien!

— Vous êtes des fripouilles vous-mêmes, c'est pour cela que vous prenez la défense des fripouilles...

Les deux voleurs avaient presque perdu connaissance; ils pouvaient à peine se tenir debout lorsqu'on les remit à la police, au prochain débarcadère.

Beaucoup d'autres choses me troublaient et m'empêchaient de comprendre la mentalité de tous ces gens, de me rendre compte s'ils étaient méchants ou bons, paisibles ou révoltés, et surtout pourquoi ils passaient si vite de la fureur cruelle à l'humble soumission.

J'interrogeai le cuisinier, mais il s'enveloppait de fumée avec sa cigarette et il répondait le plus souvent, à contre-cœur :

— Eh! les gens, hé bien, ce sont les gens... L'un est intelligent, l'autre est un imbécile. Tu en poses, des questions!... Tu ferais mieux de lire des livres au lieu de ruminer. Dans les livres bien écrits, tout ça doit être expliqué..

Souvent, il répétait :

— Eh! Il faudrait pouvoir t'envoyer à l'école; tu n'es pas à ta place ici.

Je le sentais aussi. Serguéi se conduisait fort mal envers moi; à plusieurs reprises, j'avais remarqué qu'il m'enlevait de la table des services à thé et qu'il servait les voyageurs en cachette du restaurateur. Je savais que c'était un vol; Smoury m'avait prévenu plus d'une fois :

— Prends garde, ne donne pas de ta vaisselle aux sommeliers...

Que de choses pénibles pour moi! Souvent j'avais envie de m'enfuir au premier arrêt, de m'enfoncer dans la forêt. Seul, Smoury me retenait; il se montrait toujours meilleur envers moi, et le mouvement continuel du bateau m'enchantait étrangement. Je n'aimais pas les stations aux débarcadères; j'espérais sans cesse qu'il arriverait quelque chose et que nous allions voguer de la Kama à la rivière Blanche, à la Viatka, ou au Volga même, et que je verrais de nouveaux rivages, d'autres villes et d'autres gens...

Mais rien de tout cela ne se réalisait; ma vie sur le bateau fut coupée d'une façon inattendue et honteuse pour moi. Un soir, comme nous étions entre Kasan et Nijni-Novgorod, le restaurateur m'appela dans sa cabine; j'entrai, il ferma la porte sur moi et dit à Smoury qui était assis, l'air maussade, sur un pouf :

— Voilà.

Smoury me demanda brutalement :

— Tu donnes des couverts à Serguéi?

— Il les prend lui-même quand j'ai le dos tourné...

Le restaurateur dit à mi-voix :

— Il ne le voit pas, mais il le sait...

Smoury se donna un coup de poing sur le genou, qu'il se gratta ensuite en disant :

— Attendez, vous avez le temps...

Et il se mit à réfléchir. Je regardai le restaurateur; il me regardait aussi, mais il me sembla qu'il n'avait pas d'yeux derrière ses lunettes.

Il vivait sans bruit, marchait sans bruit et parlait à voix basse. Parfois sa barbe décolorée et ses yeux vides surgissaient on ne savait d'où, et disparaissaient immédiatement. Avant de se coucher, il s'agenouillait longtemps à l'office, devant l'icône; je le guettais à travers un guichet de la porte qui était découpé en forme d'as de cœur, mais je ne réussis jamais à voir comment le restaurateur priait; il restait simplement agenouillé, contemplait l'image et la lampe éternelle, soupirait et lissait sa barbe...

Après un moment de silence, Smoury demanda :

— Serguéi t'a-t-il donné de l'argent?

— Non.

— Jamais?

— Non, jamais.

— Il ne ment pas, dit le cuisinier au restaurateur; celui-ci murmura :

— Peu importe. Je vous en prie...

— Allons, acceptons cela, me cria Smoury; il s'approcha de ma table et me donna une petite chiquenaude amicale à la tempe.

— Nigaud! Je suis aussi un imbécile! J'aurais dû avoir l'œil sur tout cela.

A Nijni, le restaurateur me congédia; je touchai à

peu près huit roubles, la première grosse somme que j'aie gagnée...

Quand je lui fis mes adieux, Smoury me dit tristement :

— C'est fini... Et maintenant, ouvre l'œil, comprends-tu? Il ne faut pas bâiller aux corneilles...

Il me glissa dans la main une blague à tabac brodée de perles.

— Tiens, voilà pour toi. C'est un joli ouvrage; c'est ma marraine qui me l'a fait... Hé bien, adieu. Lis les livres, c'est ce qui vaut le mieux!

Il me prit sous les aisselles, me souleva, m'embrassa et me reposa lentement sur le plancher. J'avais pitié de lui et de moi aussi; je faillis me mettre à hurler en le voyant grand, lourd, triste, retourner au bateau et se frayer un passage entre les portefaix.

Combien peu en ai-je rencontré par la suite, de ces gens pareils à lui, bons, solitaires, détachés de la vie!...

X

Mes grands-parents étaient retournés en ville. J'arrivai chez eux dans un état d'esprit combatif et irrité; j'avais le cœur gros; pourquoi m'avait-on traité comme un voleur?

L'accueil de grand'mère fut affectueux; elle s'en alla immédiatement préparer le samovar; sarcastique comme à l'ordinaire, grand-père s'informa :

— As-tu amassé beaucoup d'or?

— Ce que j'ai est tout à moi, répondis-je, en m'asseyant à la fenêtre.

Avec solennité, je sortis de ma poche une boîte de cigarettes et je me mis à fumer gravement.

— Ah! ah! fit grand-père, tout en suivant de l'œil mes faits et gestes; voilà où nous en sommes! Tu fumes de l'herbe du diable! N'est-ce pas un peu tôt?

— On m'a fait cadeau d'une blague.

— Une blague! glapit grand-père. Tu te moques?

Il se jeta sur moi en étendant ses bras minces et robustes; ses yeux verts étincelaient. Je bondis et fonçai la tête en avant; atteint au ventre, le vieillard s'assit sur le sol et, pendant quelques longues secondes, il me fixa, en clignotant d'un air stupéfait; sa bouche noire était entr'ouverte; puis il me demanda avec calme :

— C'est toi qui m'as poussé, moi, ton grand-père? Le père de ta mère?...

— Vous m'avez assez battu, murmurai-je, comprenant que j'avais fort mal agi.

Souple et léger, grand-père se leva, s'assit à côté de moi, m'arracha ma cigarette d'un geste adroit, la jeta par la fenêtre et dit d'une voix effrayée :

— Petit sauvage, comprends-tu que Dieu ne te le pardonnera jamais? Mère, continua-t-il en s'adressant à sa femme, écoute donc, il m'a frappé. Lui! Il m'a frappé. Interroge-le!

Elle ne me questionna pas; mais elle s'approcha tout simplement de moi, me prit par les cheveux et me secoua tout en disant :

— Eh bien, voilà pour toi... voilà pour toi...

Elle ne me faisait pas mal, mais j'étais indiciblement honteux, mortifié surtout par le ricanement caustique de grand-père; il sautillait sur sa chaise, se frappait les genoux et piaillait :

— Oui, comme ça, comme ça...

J'échappai à grand'mère et courus dans l'antichambre, où je me couchai, écrasé, vidé; j'entendais chanter le samovar.

Grand'mère vint; elle se pencha vers moi et chuchota tout bas :

— Pardonne-moi; je ne t'ai pas fait mal, j'ai fait attention. Mais je ne pouvais agir autrement! Le grand-père est un vieillard, il faut le respecter; il a eu aussi ses misères; il a le cœur rempli de chagrin; il ne faut pas l'humilier. Tu n'es pas un petit garçon, tu dois comprendre ça... Il faut comprendre les choses, Alexis.

Ses paroles me lavaient comme de l'eau chaude; ce chuchotement affectueux faisait naître en moi à la fois de la honte et du soulagement; j'étreignis grand'mère avec violence; nous nous embrassâmes...

— Va vers lui, va! Mais ne recommence pas à fumer tout de suite, laisse-lui le temps de s'habituer...

Je rentrai dans la chambre, je jetai un coup d'œil sur le grand-père et je faillis éclater de rire; il était heureux comme un enfant; il rayonnait; il balançait les jambes et tambourinait sur la table avec ses pattes couvertes de poil roux.

— Ah! voilà le bouc! Tu veux de nouveau donner des coups de corne? Ah! brigand! Le portrait de son père! Un franc-maçon, il entrait, il ne se signait pas et il se mettait tout de suite à fumer. Ah! espèce de Bonaparte...

Je gardai le silence.

Le soir, lorsqu'il s'assit pour lire ses psaumes, je m'en allai avec grand'mère par la campagne; la petite hutte à deux fenêtres où vivaient mes grands-parents était située aux confins de la ville, sur les derrières de la rue des Cordiers, dans laquelle jadis grand-père avait possédé une maison.

— Voilà où nous avons échoué, dit grand'mère en souriant. Le bonhomme n'arrive pas à trouver

un endroit où il soit tranquille; il ne fait que déménager. Ici non plus, il ne se plaît pas; moi, j'y suis bien!

Devant nous s'étend sur trois kilomètres la grande route de Kazan : campagne aride, coupée de ravins, bordée par une ceinture de forêts et par une rangée de bouleaux. Pareils à des cornes, les rameaux d'aubépine émergent des ravins; les rayons du crépuscule glacé leur donnent une couleur de sang. Un vent léger balance les brins d'herbe grise; au delà du premier ravin dansent les silhouettes noires des filles et des garçons du faubourg. Au loin, à droite, se dressait le mur rouge du cimetière des vieux-croyants; on l'appelait « l'ermitage de Bougrof »; à gauche, au-dessus du ravin, un groupe d'arbres faisait tache sur le ciel : c'était le cimetière juif. Tout, autour de nous, était pauvre, tout se serrait en silence contre la terre éventrée. Les petites chaumières des extrémités de la ville regardaient timidement par leurs fenêtres la route poussiéreuse, où erraient des poules chétives et mal nourries. Près du couvent Diévitchy, un troupeau broutait; les vaches meuglaient; de la caserne arrivait l'écho de la musique militaire; les trompettes de cuivre rugissaient et tonnaient.

Je raconte à grand'mère ma vie sur le bateau et je regarde autour de moi. Après ce que j'avais vu, je me sentais triste ici, un peu comme un poisson dans la poêle. Attentive et silencieuse, grand'mère écoute, comme j'aime à l'écouter; quand je lui parle de Smoury, elle se signe avec ardeur et déclare :

— Quel brave homme! que la Vierge lui soit en

aide, quel brave homme! Prends garde, ne l'oublie pas! Rappelle-toi toujours ce qui est bien et bon; ce qui est mal, oublie-le, tout simplement...

Il me fallut un grand effort pour lui raconter la cause de mon renvoi; mais, rassemblant tout mon courage, j'y parvins. L'histoire ne lui fit aucune impression; elle se contenta de remarquer avec indifférence :

— Tu es encore jeune, tu ne sais pas vivre...

— Les gens se disent tous les uns aux autres ; « Tu ne sais pas vivre! » Quelle est donc cette science?

Avec une grimace, elle hocha la tête :

— Ça, par exemple, je n'en sais rien!

— Alors, pourquoi en parles-tu?

— Et pourquoi pas? répliqua-t-elle tranquillement. Ne t'emporte pas, tu es encore petit, tu n'as pas besoin de savoir. Et puis, qui est-ce qui sait vivre? Peut-être les fripons. Tu vois, le grand-père, il est intelligent, il est instruit, et pourtant il n'a rien su faire...

— Mais toi, tu sais la vie, et la belle vie!

— Moi? J'ai mal vécu aussi... j'ai vécu de toutes manières...

Les gens passaient à côté de nous sans se presser, traînant derrière eux de longues ombres que brouillait la poussière soulevée par leurs pieds. La mélancolie du soir s'étendait toujours plus impressionnante; par la fenêtre arrivait la voix sourde de grand-père :

— Seigneur, que Ton courroux ne descende pas sur moi, que Ta colère ne me châtie pas...

Grand'mère me dit en souriant :

— Il ennuie sûrement le bon Dieu! Tous les soirs il se lamente, et à quoi bon? Il est déjà vieux, il n'a plus besoin de rien et il ne fait que geindre et se plaindre... Le bon Dieu qui écoute les voix du soir doit se divertir et penser : « Voilà Vassily Kachirine qui s'égosille de nouveau!... » Viens... Allons nous coucher.

***

Je résolus de me livrer à la chasse des oiseaux chanteurs. Je me disais que ce serait un bon gagne-pain; je les attraperais, grand'mère les vendrait. J'achetai un filet, un cercle, un piège, je fabriquai des cages et me voilà, à l'aube, tapi dans un ravin, parmi les broussailles; grand'mère, munie d'un sac et d'un panier, parcourt les bois et cherche les derniers champignons, les baies et les noix.

Le soleil de septembre, encore las, vient à peine de se lever; tantôt ses rayons blancs fondent dans les nuages, tantôt ils tombent sur moi, en éventail d'argent. Au fond du ravin, la pénombre règne encore; un brouillard blanchâtre s'en élève; le flanc argileux et abrupt est sombre et nu; l'autre côté, en pente plus douce, est couvert d'herbe jaunie, d'épaisses broussailles aux tons roux; un vent frais arrache les feuilles et les sème dans le ravin.

Tout en bas, dans les buissons, chantent les chardonnerets; j'entrevois, parmi les hautes herbes, leurs têtes aux couleurs écarlates. Autour de moi s'affairent les mésanges curieuses, gonflant drôlement

leurs joues blanches; elles sont en rumeur et s'agitent, telles les jeunes bourgeoises de Kounavine, aux jours de fête. Prestes, intelligentes, méchantes, elles veulent tout savoir, tout toucher, et l'une après l'autre, elles tombent dans le piège. Elles font pitié à voir quand elles se débattent; mais, pour moi, l'affaire est sérieuse, il s'agit d'argent. J'introduis les oiseaux dans les cages, les cages dans le sac; et l'obscurité rend les oiseaux silencieux.

Une bande de pinsons s'est posée sur un buisson d'aubépine; ils sont ivres de soleil et gazouillent follement. On dirait des écoliers espiègles. Un laneret avide et gros a oublié de s'enfuir. Posé sur une branche, il lisse du bec les plumes de ses ailes et ses yeux noirs examinent attentivement ce qu'il trouve. Une alouette soudain s'élève, prend un bourdon au vol, le fixe avec précaution sur une épine et s'immobilise de nouveau en tournant de tous côtés sa petite tête grise et futée. Sans bruit passe le bec-croisé, oiseau de bon augure, l'objet de mes rêves les plus ardents. Que j'aimerais à l'attraper! Un bouvreuil qui a abandonné ses camarades, se cache dans un aune rouge, important comme un général; il pousse de temps à autre un cri de colère et secoue son bec noir.

Plus le soleil s'élève, plus les oiseaux sont nombreux et plus leur gazouillement est animé. Le ravin se remplit tout entier de musique; la note dominante, c'est le bruissement continuel des buissons frôlés par le vent. Les voix espiègles des oiseaux ne parviennent pas à étouffer cette rumeur d'une douceur mélancolique et paisible, le chant d'adieu de l'été;

elle me chuchote des paroles particulières qui, harmonieusement, s'unissent les unes aux autres pour former une chanson. Et en même temps, involontairement, ma mémoire ressuscite les images du passé.

De plus haut, je ne sais d'où, grand'mère m'appelle :

— Où es-tu?

Elle est assise au haut de la pente; sur l'herbe, elle a étendu du linge et elle y a disposé du pain, des concombres, des radis et des pommes. Et au milieu de toutes ces bonnes choses, trône et scintille au soleil une très jolie petite carafe à facettes, avec un bouchon qui représente la tête de Napoléon; le flacon est rempli d'eau-de-vie de genièvre.

— Ah! que nous sommes bien, mon Dieu! s'exclame grand'mère reconnaissante.

— Moi, j'ai composé une poésie!

— Vraiment! dis-la-moi!

Je lui raconte quelque chose qui ressemble à des vers :

L'hiver se rapproche, je le vois bien,
Adieu, mon beau petit soleil d'été.

Mais, sans m'écouter jusqu'au bout, elle m'interrompt :

— On a déjà fait une poésie pareille, seulement elle est plus jolie...

Et elle se met à scander :

Hélas! le soleil d'été s'en va
Dans les nuits sombres, au delà des forêts lointaines.
Hélas! je reste seule, toute seule;
Où sont mes joies du printemps?

Quand je sors le matin, sur la grand'route,
Je me rappelle mes promenades de mai.
Les champs dépouillés ont l'air lugubre;
C'est là que j'ai perdu ma jeunesse...
Ah! mes amies, mes chères amies,
Dès que tombera la première neige,
Prenez mon cœur dans ma blanche poitrine,
Enterrez mon cœur dans la neige. »

Mon amour-propre d'auteur n'est nullement blessé; la poésie me plaît beaucoup et la jeune fille me fait pitié.

— Voilà comment la douleur s'exprime! Tu comprends, c'est une jeune fille qui a composé ces vers; elle s'était promenée au printemps avec son ami, et l'hiver venu, elle fut abandonnée; alors elle a souffert... Ce qu'on n'éprouve pas soi-même, on ne peut l'exprimer ni si bien ni si exactement. Cette délaissée, tu vois quelle belle poésie elle a su faire...

Lorsque grand'mère vendit pour la première fois des oiseaux et qu'elle en obtint quarante copecks, elle se montra stupéfaite.

— Voyez-vous ça! Je pensais que c'était une amusette, un jeu d'enfant, et voilà que ça rapporte!

— Tu les as vendus trop bon marché...

— Crois-tu, vraiment?

Aux jours de marché, elle en vendait pour un rouble et davantage; elle n'en revenait pas de son étonnement : quelles sommes on pouvait gagner avec des bagatelles!

— Y comprends-tu quelque chose? Une femme doit laver du linge ou frotter les planchers pour un quart de rouble par jour! Et nous, nous gagnons des roubles! Ce n'est pas bien! Et c'est mal aussi d'enfermer

des oiseaux dans des cages. Ne le fais plus, Alexis! me disait-elle.

Mais la chasse aux oiseaux me passionnait; elle me rendait indépendant, sans gêner personne, sauf les pauvres oiseaux. Je me fabriquai de bons filets; en conversant avec de vieux oiseleurs, j'appris beaucoup de choses; je m'en allai tout seul jusqu'à une trentaine de kilomètres de chez nous, sur les bords du Volga, à la forêt de Kstor, où l'on trouvait, dans les sapins, des becs-croisés et des mésanges d'Apollon appréciés des connaisseurs, des oiseaux blancs à longue queue d'une rare beauté.

Parfois, je partais le soir et je rôdais toute la nuit sur la route de Kazan, couverte d'une boue épaisse, quand tombaient les pluies d'automne. Je porte au dos un sac de toile cirée où sont mes pièges et mes cages, avec l'appât nécessaire. A la main, j'ai un solide gourdin de noyer. Il fait froid et j'ai peur dans les ténèbres automnales, bien peur... De chaque côté de la route, des vieux bouleaux frappés par la foudre étendent sur ma tête leurs branches mouillées; à gauche, au pied de la montagne et sur le fleuve obscur, tremblotent quelques rares clartés aux mâts des derniers bateaux, qui semblent s'en aller vers un précipice sans fond; les hélices grondent en battant l'eau; les sirènes mugissent.

De la terre couleur d'airain, émergent les isbas en bordure de la route; des chiens affamés et hargneux accourent; le gardien de nuit agite sa crécelle et crie d'une voix craintive :

— Qui va là? Qui est-ce que le diable m'envoie?

J'avais grand peur qu'on ne me prît mes pièges et

j'emportais toujours des pièces de cuivre pour les gardiens. Au village de Fokino, je me liai d'amitié avec le garde qui geignait sans cesse :

— C'est encore toi? Ah! tu n'as peur de rien, tu navigues de nuit comme de jour, hein?

Il s'appelait Nifonte. C'était un petit homme à cheveux gris qui ressemblait à un saint; souvent il sortait de sa blouse une pomme, un radis, une poignée de pois et me les donnait en disant :

— Tiens, mon petit, je t'en fais cadeau; régale-toi!

Et il m'accompagnait jusqu'à la barrière :

— Marche et que Dieu soit avec toi!

J'arrivais à la forêt vers l'aube, je plaçais mes pièges, je disposais les appâts, puis j'allais m'allonger à l'orée, en attendant la venue du jour. Tout était silencieux, comme figé dans un profond sommeil d'automne; à travers la pénombre grisâtre, j'entrevoyais à peine les vastes prés au pied des monts; ils étaient coupés par le Volga, mais se prolongeaient au delà du fleuve et se fondaient, se dispersaient dans les brouillards. Très loin, derrière les forêts qui bordaient les prés, le soleil blanc se levait sans hâte; aux crêtes noires des bois s'allumaient des clartés et le paysage s'animait bizarrement. Le brouillard montait avec une rapidité croissante au-dessus des prés; il s'argentait aux premiers rayons et en même temps dévoilait des buissons, des arbres, des meules de foin. Les prés paraissent fondre sous la chaleur du soleil et ils s'étendent, balayés par les rayons fauves et dorés. Le soleil touche l'eau dormante près du rivage et il semble que le fleuve tout entier se précipite et s'entasse du côté où le soleil

s'est jeté. Il s'élève toujours plus haut à l'horizon; joyeux, il bénit et réchauffe la terre dénudée et transie, et la terre l'encense avec les doux parfums de l'automne. L'air transparent fait paraître la campagne immense en l'élargissant à l'infini. Tout semble voguer vers les lointains et vous inciter à partir aux extrémités bleues du monde. J'ai vu, je ne sais combien de fois, le soleil se lever à cet endroit, et chaque fois un monde nouveau, d'une beauté toujours nouvelle, apparaissait à mes yeux.

J'aime le soleil d'un amour spécial; j'aime son nom aux syllabes si douces, son harmonie mystérieuse; les yeux fermés, j'aime à offrir mon visage à ses rayons ardents, à les saisir sur la paume de la main quand ils passent comme une épée à travers la fente d'une palissade ou entre des branches. Lorsque le soleil se lève sur les prés, d'instinct, sans le vouloir, je souris de joie.

Au-dessus de moi, bruit la forêt de conifères; elle secoue de ses pattes vertes, les gouttes de rosée; à l'ombre, sous les arbres, sur les feuilles découpées des fougères, la gelée matinale étincelle comme du brocart d'argent. L'herbe jaunie est couchée par les pluies; les brins gisent immobiles sur le sol, mais quand un rayon lumineux les frôle, on perçoit un léger frémissement, peut-être le dernier effort vers la vie.

Les oiseaux se sont réveillés; les mésanges de bois, grises, tombent de branche en branche comme des pelotes de duvet; les gros-becs de feu déchiquettent des vers à la cime des sapins; à l'extrémité d'une branche se balance une blanche mésange d'Apollon; ses longues ailes battent; de son œil

noir pareil à une perle, elle louche d'un air méfiant sur le filet que j'ai tendu. Et tout d'un coup, j'entends que la forêt entière, si grave, si pensive pendant un moment, est pleine de gazouillis, bourdonnante du remue-ménage des êtres vivants les plus purs qui soient au monde; c'est à leur image que l'homme, le père de la beauté terrestre, a créé pour se consoler les elfes, les chérubins, les séraphins et toute l'armée des anges.

J'ai un peu honte d'attraper ces oiseaux et de les mettre en cage; j'aime mieux les regarder, mais la passion de la chasse et le désir de gagner de l'argent étouffent ma pitié.

Les oiseaux m'amusent par leurs ruses : une mésange bleue, après avoir étudié le piège en détail et avec beaucoup d'attention, a compris ce qui la menaçait, et, pénétrant de côté, elle s'empare adroitement et sans danger des graines éparses entre les bâtonnets du piège. Les mésanges sont très intelligentes, mais elles sont trop curieuses et c'est ce qui les perd. Les bouvreuils si importants, mais un peu niais, se font prendre au piège par bandes, comme des bourgeois cossus à l'église. Quand on les attrape, ils ont l'air très surpris, ils roulent des yeux et essayent de pincer. Le bec-croisé s'en va au piège tranquillement, gravement; la sittelle, oiseau inconnu ailleurs, qui ne ressemble à nul autre, reste longtemps assise devant le piège, remuant son long bec et s'appuyant sur sa grosse queue; elle court sur les troncs des arbres, comme les pics, accompagnant toujours les mésanges. Chez cet oiselet couleur de fumée, il y a quelque chose d'inquiétant;

il vit solitaire; on dirait qu'il n'aime personne et que personne ne l'aime. Comme la pie, il a du plaisir à voler et à cacher de menus objets brillants.

Vers midi, ma chasse est finie et je rentre par les prés et les bois. Si je suivais la grand'route, à travers les villages, les gamins petits ou grands me prendraient mes cages, déchireraient mes filets et casseraient mes pièges; j'en avais du reste fait l'expérience.

Je rentrais le soir, harassé, affamé, mais il me semblait que j'avais grandi pendant la journée, que j'avais appris quelque chose de nouveau, que j'étais devenu plus fort. Cette vigueur me permettait de supporter les sarcasmes de grand-père; il s'en aperçut, changea de ton et me parla avec gravité :

— Laisse donc toutes ces futilités! Jamais personne n'est devenu quelque chose en vendant des oiseaux, je le sais bien! Choisis-toi une place pour y développer toute ton intelligence. On ne vit pas pour des enfantillages; l'homme est une graine divine, il doit devenir épi et fructifier! L'homme, c'est comme un rouble : bien placé, il en vaut trois. Crois-tu que la vie soit facile? Non, loin de là! Le monde est semblable à une nuit obscure, chacun doit s'éclairer soi-même. Nous n'avons que dix doigts et nous voulons prendre plus que les mains ne peuvent contenir. Il faut faire preuve de force, ou de ruse quand on n'a pas de force; celui qui est petit et faible ne vaut rien ni pour le ciel ni pour l'enfer! Vis en société, mais rappelle-toi que tu es seul; écoute tout le monde, mais ne crois personne. Sois silencieux; les maisons et les villes ne se cons-

truisent pas avec des paroles, mais avec de l'argent et des outils...

Il pouvait parler ainsi pendant des soirées entières et je connaissais ses discours par cœur. Ses paroles me plaisaient assez, mais elles ne m'inspiraient pas entière confiance. Ce qui en découlait nettement, c'est que deux Puissances, Dieu et le Monde, limitaient la liberté de l'homme.

Assise à la fenêtre, grand'mère faisait de la dentelle; le fuseau bourdonnait entre ses doigts agiles; pendant un long moment, elle écoutait grand-père sans mot dire; puis, soudain, elle déclarait :

— Tout adviendra selon la volonté de la Sainte Vierge.

— Hein! criait grand-père. Et Dieu? Crois-tu que je l'oublie? je sais ce que c'est que Dieu! Vieille bête, est-ce Dieu qui a mis les imbéciles sur la terre, hein?

***

... Il me semblait que personne au monde ne vivait aussi agréablement que les Cosaques et les soldats : ils avaient une existence facile et joyeuse. Le temps était-il beau? Ils se rassemblaient en face de chez nous, de l'autre côté du ravin; pareils à des champignons blancs sur la terre nue, ils se livraient à un jeu compliqué et intéressant; agiles et forts dans leurs blouses blanches, ils couraient à travers champs, le fusil en main, disparaissaient dans le ravin et tout à coup, à l'appel d'une trompette, ils surgissaient et, en criant « hourra », sous l'accom-

pagnement grondeur des tambours, ils couraient sus à notre maison, les baïonnettes dressées; il me semblait qu'ils allaient soulever et éparpiller notre demeure comme une meule de foin.

Moi aussi, je criais hourra; oubliant tout, je courais avec eux; le battement ardent du tambour faisait naître en moi le désir passionné de détruire quelque chose, de démolir une palissade, de rosser un camarade.

Au moment du repos, les soldats m'offraient du tabac; ils me montraient leurs armes pesantes; parfois, l'un ou l'autre dirigeait sa baïonnette contre mon ventre et criait d'une voix féroce, pour plaisanter :

— Perçons la blatte!

La lame étincelait; elle me paraissait vivante; elle se tordait comme un serpent qui voulait mordre; c'était un peu effrayant, mais... délicieux!

Le tambour, un Morduan, m'apprit à battre la peau d'âne de sa caisse; d'abord il me tenait les poignets, les serrant à m'en faire crier, et glissait les baguettes entre mes doigts endoloris.

— Frappe! Un, deux! Un, deux! Tram-ta-ta-tram! Frappe! Doucement à gauche, fort à droite! hurlait-il d'une voix menaçante en écarquillant ses yeux d'oiseau.

Je courais les champs avec les soldats jusqu'à la fin de l'exercice, puis je les accompagnais à la caserne à travers la ville, écoutant leurs chansons retentissantes, regardant les visages bienveillants qui, tous, me semblaient neufs comme des sous sortant de la frappe.

Cette masse compacte de jeunes hommes, si for-

tement unis, s'écoulait gaiement par les rues, et elle attirait les sympathies et donnait l'envie de se plonger en elle, comme dans un fleuve. Ces gens n'avaient peur de rien; ils considéraient le monde avec audace; ils pouvaient tout vaincre; ils pouvaient atteindre à tout ce qu'ils voulaient, mais ils étaient, au demeurant, simples et bons.

Un jour, au repos, un jeune sous-officier me donna une épaisse cigarette.

— Tiens! elle est magnifique; je ne l'aurais offerte à personne; mais toi, tu es un si brave garçon!

Je me mis à fumer. L'homme recula d'un pas et soudain une flamme rouge jaillit et m'aveugla en me brûlant les doigts, le nez et les sourcils. Une âcre fumée de soufre me faisait tousser et éternuer; aveuglé et effrayé, je piétinais sur place; les soldats faisaient cercle autour de moi et riaient bruyamment. Je m'en allai sous les huées et les coups de sifflet. Quelque chose claqua, comme le fouet d'un berger. Mes doigts brûlés me faisaient mal, des larmes coulaient de mes yeux; mais ce qui m'accablait le plus, ce n'était pas la souffrance, c'était la stupidité de cette plaisanterie, qui pouvait être dangereuse. Et pourquoi semblait-elle si divertissante à des gens, au fond sans méchanceté?

Je montai au grenier et j'y restai longtemps couché, me remémorant toutes les choses inexplicables et cruelles que je rencontrais si fréquemment sur mon chemin.

XI

Lorsque la neige commença à tomber, grand-père me conduisit de nouveau chez sa belle-sœur.

— Ce n'est pas un mal pour toi, non! me dit-il.

Il me semblait que, durant cet été, j'avais beaucoup vécu, que j'étais devenu plus sage et plus vieux; mais il me semblait aussi que chez mes patrons, l'ennui s'était accru encore en ces quelques mois. Chez eux, les indispositions, les indigestions provenant d'un excès de nourriture étaient tout aussi fréquentes; on se racontait toujours, avec les mêmes détails, le cours des maladies; ma grand'tante priait toujours Dieu avec les mêmes menaces et la même méchanceté. La jeune patronne avait maigri à la suite de ses couches, mais elle se mouvait avec la même ampleur et la même importance que lorsqu'elle était enceinte. Quand elle cousait du linge

pour les enfants, elle chantonnait éternellement la même chanson :

Spiria, Spiria, Spiridon,
Spiria, mon cher petit frère,
Je vais m'asseoir dans le traîneau.
Spiria s'assied sur le rebord.

Dès qu'elle me voyait pénétrer dans la pièce, elle s'arrêtait immédiatement et criait avec irritation :

— Que veux-tu encore?

Je suis persuadé qu'elle ne connaissait aucune autre chanson que celle-là.

Le soir, les patrons m'appelaient dans la salle à manger et m'ordonnaient de raconter comment tout se passait sur le bateau.

Je m'asseyais près de la porte des cabinets et je commençais; il m'était agréable d'évoquer cette autre vie, au milieu de celle qu'on m'imposait. Je me laissais entraîner, j'oubliais mon auditoire, mais pas pour longtemps; les femmes n'avaient jamais été sur l'eau, elles m'interrogeaient :

— Mais, enfin, quand même, c'est dangereux?

Je ne voyais pas ce que l'on pouvait craindre.

— Et si tout à coup, à un endroit profond, le navire chavirait...

Le patron riait aux éclats; j'avais beau expliquer que les bateaux ne coulaient pas toujours, je n'arrivais pas à convaincre les deux femmes. La vieille était persuadée que les bateaux n'étaient pas portés par l'eau, mais qu'ils roulaient avec des roues sur le fond de la rivière, comme les chars sur une route.

— Comment pourraient-ils flotter, puisqu'ils sont en fer? Est-ce que les haches peuvent flotter?

— Les carafes ne s'enfoncent pas non plus dans l'eau!

— Quelle comparaison! Une carafe, c'est petit et c'est vide!...

Quand je parlais de Smoury et de ses livres, on me regardait d'un air méfiant; la vieille assurait que seuls les imbéciles et les hérétiques composent des livres.

— Et le livre des Psaumes? Et le roi David?

— Le livre des Psaumes est une écriture sacrée, et le roi David lui-même a demandé pardon à Dieu de l'avoir composé...

— Où est-ce écrit?

— Dans le creux de ma main; si je te prends par la peau du cou, tu le verras bien!

Elle sait tout, elle parle de tout avec assurance, et toujours brutalement.

— A la rue Teotchorka, il y a un Tatare qui est mort; son âme est sortie par sa bouche, elle était noire comme du goudron!

— L'âme est esprit, dis-je, mais elle clame avec mépris.

— Celle même d'un Tatare? Imbécile!

La jeune femme a peur des livres, elle aussi.

— C'est très mauvais de lire, surtout quand on est jeune, décrète-t-elle.

Je vivais dans un brouillard d'ennui abrutissant et, pour m'en dégager, je m'efforçais de travailler le plus possible. La besogne ne me manquait pas; il y avait deux petits enfants dans la maison; les nourrices

n'agréaient jamais aux patrons qui en changeaient constamment; je devais donc soigner les bébés, laver les langes chaque jour et, une fois par semaine, j'allais rincer le linge à la « source de la gendarmerie », où j'étais la risée des blanchisseuses :

— Regardez cette lavandière en pantalons!

Parfois, elles m'exaspéraient au point que je les battais avec une brassée de linge mouillé; elles me rendaient les coups avec usure; mais là, au moins, c'était amusant et intéressant.

La « source de la gendarmerie » coulait au creux d'un profond ravin qui, orienté vers l'Oka, séparait la ville d'une campagne appelée du nom d'un dieu antique, Iarilo. Dans ces champs, la bourgeoisie de la ville organisait parfois des divertissements. Grand'-mère me racontait qu'au temps de sa jeunesse, le peuple croyait encore en Iarilo et lui offrait des sacrifices : on prenait une roue que l'on entortillait d'étoupe goudronnée; avec des cris et des chants, on poussait la roue enflammée du haut de la pente et l'on regardait si elle arrivait jusqu'à l'Oka. Si elle y parvenait, le dieu Iarilo avait accepté l'offrande : l'été serait ensoleillé et fertile.

Les blanchisseuses venaient la plupart de Iarilo; c'étaient toutes des commères alertes et loquaces; elles savaient tout ce qui se passait en ville; leurs bavardages étaient drôles sur les marchands, les fonctionnaires ou les officiers pour qui elles travaillaient. Laver du linge en hiver, dans l'eau glacée, est un travail de forçat; les mains des blanchisseuses étaient gelées à tel point que la peau se fendait. Courbées sur l'eau, sous un vieil auvent

délabré qui ne les protégeait ni contre la neige ni contre le vent, les femmes rinçaient le linge; leur visage était injecté de sang et pincé par le gel; le froid brûlait les doigts mouillés qui se raidissaient, les larmes coulaient des yeux, et pourtant les lavandières continuaient à jacasser, se racontant l'une à l'autre diverses histoires, traitant tout et tous avec une malveillance extraordinaire.

Celle qui parlait le mieux était Natalia Kozlovskaya, une femme qui avait dépassé la trentaine; forte et fraîche, les yeux moqueurs, elle avait une langue agile et mordante. Elle jouissait de la considération de ses camarades; on la consultait, on la respectait parce qu'elle était adroite à la besogne, qu'elle s'habillait correctement et qu'elle avait envoyé sa fille au lycée. Quand elle descendait la côte sur le sentier glissant, voûtée sous le poids de deux corbeilles pleines de linge mouillé, on l'accueillait gaîment :

— Comment va ta fille?

— Très bien, merci; elle apprend bien, grâce à Dieu!

— Tu veux en faire une dame?

— Mais oui certainement! D'où viennent-ils les patrons, ces fines gueules? Ils sortent tous de notre classe, de la misère du monde! D'où viendraient-ils sans ça? Plus on est savant, plus on a les mains longues et plus on peut prendre. Et celui qui peut prendre beaucoup, il peut être tranquille... Lorsque Dieu nous envoie sur la terre, nous sommes de stupides enfants, Il veut que nous en revenions vieillards instruits, donc il faut apprendre!

Quand elle parlait, toutes les autres se taisaient et écoutaient avec attention ses propos convaincus. On la couvrait de louanges en son absence comme en sa présence, on s'étonnait de son endurance, de son intelligence, mais personne ne l'imitait. Avec des tiges de bottes, elle s'était fabriqué des manches de cuir fauve, ce qui lui permettait de ne pas avoir les bras nus jusqu'au coude et de ne pas mouiller son corsage. Tout le monde s'extasia sur cette invention, mais aucune des bonnes femmes n'eut l'idée de suivre cet exemple; quand je le fis, on se moqua de moi.

Toutes ces conversations sous le clapotis pleureur de l'eau, sous le battement des torchons mouillés, dans une gorge boueuse, au fond d'un ravin que la neige elle-même n'arrivait pas à couvrir de son tapis immaculé; tous ces propos obscènes, sur le mystère d'où sortent les individus et les races, faisaient naître en moi un dégoût craintif qui éloignait ma pensée et mes sentiments de ces intrigues, partout si répandues, que j'en étais excédé. Les romans qui insistent sur ces grossièretés ne sont à mes yeux que des histoires malpropres et répugnantes.

Cependant, la vie était infiniment plus attrayante au ravin, parmi les blanchisseuses, dans les cuisines, chez les ordonnances, au sous-sol, avec les terrassiers, que chez mes patrons où la monotonie des paroles, des idées et des faits, m'accablait d'ennui. Les patrons vivaient dans un cercle étroit : mangeaille, maladie et sommeil, préparatifs fiévreux et désordonnés pour le manger et le dormir; ils parlaient du péché et de la mort qui leur inspirait une

peur effroyable; ils s'agitaient comme des grains autour de la meule, s'attendant sans cesse à être écrasés.

Aux heures de loisir, j'allais au hangar fendre du bois, pour rester seul avec moi-même; mais je n'y réussissais pas souvent; les ordonnances survenaient et me racontaient la vie de la cour.

Iermokhine et Sidorof surtout venaient souvent au hangar. Le premier, un paysan de Kalouga, grand et voûté, avait la tête petite, des yeux vagues et un corps solidement charpenté. Il était paresseux et d'une bêtise agaçante; gauche et lent à se mouvoir, quand il voyait une femme, il mugissait et se penchait en avant, comme s'il voulait tomber à ses pieds. Tout le monde dans la cour était stupéfié de la rapidité de ses conquêtes parmi les cuisinières et les femmes de chambre; on l'enviait et on le craignait à cause de sa force herculéenne. Sidorof, qui venait de Toula, était chétif, osseux et toujours triste; il parlait à mi-voix, toussait avec précaution et aimait à regarder dans les coins obscurs; ses yeux avaient des lueurs craintives; soit qu'il vous murmurât quelque chose ou qu'il restât taciturne sur son banc, il fixait invariablement le coin le plus obscur.

— Qu'est-ce que tu vois?

— Ah! peut-être qu'une souris va sortir... J'aime les souris; elles arrivent là, tout doucement...

J'écrivais les lettres des ordonnances pour leur famille, pour leurs bien-aimées; j'y prenais plaisir, mais c'est à Sidorof surtout que j'aimais à servir de secrétaire; chaque samedi régulièrement, il envoyait un message à sa sœur, qui habitait Toula.

Après m'avoir invité à entrer dans sa cuisine, il s'asseyait à la table à côté de moi, et se frottait vigoureusement la tête avec la paume de ses deux mains; puis il me chuchotait à l'oreille :

— Eh bien, vas-y! D'abord, comme ça se doit, les salutations : « Ma chère petite sœur, que le Ciel vous conserve pendant de longues années. » Écris ce qu'il faut. Continue : « J'ai bien reçu le rouble, mais je n'en ai pas besoin et je te remercie. Je n'ai besoin de rien, nous vivons bien », — nous ne vivons pas bien du tout, nous sommes traités comme des chiens, mais n'écris pas ça, écris que tout est pour le mieux. Elle est encore jeune, elle n'a que quatorze ans, à quoi bon la tourmenter pour si peu de chose? Et maintenant, écris comme on te l'a appris...

Il se penchait sur moi de tout son flanc gauche; son haleine forte et chaude soufflait dans mon oreille; il chuchotait en insistant :

— Dis-lui qu'elle ne permette pas aux garçons de la prendre aux seins ou ailleurs, ni de l'embrasser. Écris-lui : « Si quelqu'un te parle d'amour, ne le crois pas, il veut seulement te tromper, te faire souffrir. »

Il s'efforçait de réprimer sa toux et son visage terreux s'injectait de sang; les joues se gonflaient, des larmes brillaient à ses yeux; il s'agitait sur le banc et me poussait.

— Tu me gênes!

— Ça ne fait rien, écris : « Surtout ne crois pas les patrons, ils te tromperont du premier coup. Le tien te dira de belles choses (ils savent tous parler), et si tu l'écoutes, tu t'en vas tout droit à la maison

publique. Si tu économises un rouble, donne-le au pope, il te le mettra de côté si c'est un brave homme. Ou mieux encore, enterre-le sans qu'on te voie et souviens-toi bien de l'endroit. »

C'était très mélancolique d'entendre ce chuchotement étouffé par le sifflement du ventilateur de fer-blanc ménagé dans le vasistas. Je regarde la gueule noire du fourneau, l'armoire à vaisselle souillée par les mouches; la cuisine est indiciblement sale, infestée de punaises et tout imprégnée d'une âcre odeur de graisse brûlée, de pétrole et de fumée. Sur le poêle, on entend les blattes qui se promènent; le désespoir m'envahit et j'ai tellement pitié de ce soldat et de sa sœur que j'en pourrais pleurer. Est-il possible, est-il permis de vivre de la sorte?

J'écris, sans plus écouter le murmure de Sidorof; j'écris que la vie est ennuyeuse et humiliante; il soupire et m'encourage :

— Tu en mets beaucoup, merci! Elle saura au moins ce qu'elle doit craindre...

— Il ne faut avoir peur de rien, dis-je avec irritation, quoique, en réalité, j'aie peur moi-même de bien des choses.

Le soldat rit et toussote :

— Tu en as de bonnes! Et les maîtres, et Dieu, et tant d'autres puissances, faudrait-il ne pas en avoir peur?

Quand il recevait une lettre de sa sœur, il s'alarmait et me suppliait :

— Lis vite, je t'en prie...

Et il m'obligeait à relire à trois reprises une mis-

ve en pattes de mouche, si courte et si vide que en étais humilié...

Une fois, les soldats me racontèrent une histoire qui m'émut profondément; dans l'un des appartements logeait un étranger paisible et modeste, le coupeur du plus grand tailleur de la ville. Il n'avait pas d'enfants, et sa femme lisait jour et nuit. Dans le pâté de maisons bruyantes où s'entassaient les ivrognes, le couple vivait ignoré et silencieux, ne recevant pas de visites, n'allant nulle part, sauf au théâtre le dimanche.

Dès le matin jusque tard dans la soirée, l'homme était à son travail: la femme se rendait deux fois par semaine à la bibliothèque. Je la voyais souvent s'acheminer à petits pas, en vacillant, comme si elle boitait, le long de la chaussée; une courroie maintenait ses livres; elle était ingénue, candide et agréable à voir, telle une petite lycéenne; elle portait des gants. Avec son visage d'oiseau, aux petits yeux mobiles, elle me paraissait aussi jolie qu'une statuette de marbre décorant un miroir. Les soldats assuraient qu'il lui manquait une côte du côté droit, — c'est pourquoi elle sautillait en marchant, — mais cette infirmité me toucha : elle la différenciait des autres dames de la cour, femmes d'officiers; celles-ci, malgré leurs voix bruyantes, leurs toilettes voyantes et leurs hautes tournures, me paraissaient désuètes, comme si on les avait longtemps oubliées dans un grenier obscur, parmi toutes sortes d'objets inutiles.

Dans la cour, on considérait la petite coupeuse comme un peu folle; on disait qu'elle avait perdu la

raison à force de lire, et qu'elle ne pouvait plus s'occuper de son ménage; le mari allait lui-même faire les emplettes au marché, il commandait les repas à la cuisinière, une énorme femme maussade, dont l'un des yeux était rouge et toujours humide et une étroite fente rose remplaçait l'autre œil. Quant à la dame, affirmait-on, elle ne savait pas distinguer le veau du mouton; une fois même, ô honte, elle avait acheté du raifort pour du persil.

Les ordonnances me racontèrent que les officiers s'amusèrent à un jeu de mauvais goût avec la petite coupeuse; tous les jours, tantôt l'un, tantôt l'autre, lui remettait un billet parlant d'amour, des souffrances du soupirant et de la beauté de la dame. La petite coupeuse répondait, demandait qu'on la laissât en paix; elle regrettait de leur causer du chagrin et priait Dieu pour qu'on ne l'aimât plus. Les officiers lisaient ces réponses tous ensemble, ils riaient de la femme et composaient sur-le-champ une nouvelle déclaration au nom de l'un de leurs camarades.

Les ordonnances, en me racontant l'histoire, riaient eux aussi et injuriaient la coupeuse.

— Quelle stupide buse, cette boitillonne, disait Iermokhine de sa voix profonde.

Sidorof approuvait doucement :

— Les femmes veulent toutes qu'on les flagorne!

Je ne pouvais croire que la coupeuse sût à quel point on se moquait d'elle; je résolus de l'en informer. Guettant un moment où sa cuisinière était à la cave, je montai vite par l'escalier de service jusqu'à l'appartement de la petite femme; je pénétrai dans la cuisine, elle était vide; j'entrai alors dans

une chambre; la coupeuse était assise à une table, tenant d'une main une lourde tasse dorée et de l'autre un livre ouvert; effrayée, elle serra le livre contre sa poitrine et se mit à crier d'une voix étouffée :

— Qui est-ce? Qui es-tu?

Je me mis à parler très vite, en phrases entrecoupées, pensant qu'elle allait me jeter à la tête, soit le livre, soit la tasse. Elle était assise dans un grand fauteuil violet, vêtue d'une robe de chambre bleue garnie au bas d'une frange, et d'une dentelle au col et aux manches; ses cheveux roux et ondulés étaient répandus sur ses épaules. Elle ressemblait à un ange sur le portail du sanctuaire. Appuyée au dossier du fauteuil, elle me regardait avec des yeux ronds d'abord irrités, puis étonnés et souriants.

Quand j'eus dit tout ce que je savais, je perdis courage et je fis volte-face vers la porte; elle me cria

— Attends!

Posant la tasse sur un plateau et jetant le livre sur la table, elle joignit les mains et se mit à parler d'une voix profonde, d'une voix de femme faite :

— Quel drôle de gamin tu es... Approche!...

J'obéis avec circonspection; elle prit ma main qu'elle caressa de ses petits doigts froids et elle demanda :

— Personne ne t'a envoyé me raconter cela, bien vrai? Allons, je vois que c'est de ton propre chef.

Lâchant ma main, elle ferma les yeux et dit tout bas, en traînant les mots :

— C'est de cela que parlent ces malpropres

— Vous devriez déménager, conseillai-je gravement.

— Pourquoi?

— Ils vous causeront des ennuis...

Elle eut un rire agréable, puis elle demanda :

— Tu as été à l'école? Tu aimes à lire?

— Je n'ai pas le temps.

— Si tu aimais à lire, tu trouverais bien le temps Eh bien, je te remercie!

Elle me tendit ses doigts qui tenaient une pièce d'argent; j'avais honte de prendre cette chose froide, mais je n'osai la refuser; en m'en allant, je la posai sur un des piliers de la rampe de l'escalier.

J'emportai de cette femme une impression profonde, nouvelle pour moi; il me semblait qu'une aube s'était levée et je vécus pendant quelques jours dans la joie, en me rappelant la vaste pièce et la coupeuse en robe bleue, pareille à un ange. Autour d'elle tout était d'une beauté inconnue; un somptueux tapis doré s'étendait sous ses pieds; à travers les vitres argentées des fenêtres, la journée hivernale pénétrait jusqu'à elle, comme pour se réchauffer.

J'eus envie de la voir encore une fois. Qu'arriverait-il si j'allais lui demander un livre?

Je retournai chez elle et je la revis au même endroit, un livre à la main; mais elle avait un œil enflé et la joue bandée d'un mouchoir jaune. En me donnant un livre relié de noir, la coupeuse murmura quelques paroles indistinctes. Je m'en allai tout triste, emportant le livre qui sentait la créosote et les gouttes d'anis Je le cachai au grenier, après

l'avoir enveloppé dans une chemise propre et du papier de peur que les patrons ne le voient et ne le détériorent.

Le samedi, comme j'étendais du linge au grenier, je me rappelai le livre; je le pris et je lus les premières lignes : « Les maisons sont comme les gens : chacune a sa physionomie. » Cette phrase me surprit, tant elle était juste. Je continuai ma lecture, debout près de la lucarne, jusqu'à ce que je fusse transi de froid; le soir, mes patrons étant partis aux vêpres, je descendis le livre à la cuisine et je me plongeai dans les pages fripées et jaunâtres, telles des feuilles d'automne; elles m'emportèrent dans une autre vie, vers des noms et des images inconnus, me montrant des héros au cœur noble, de sombres coquins, différents des gens habituels dont j'étais rassasié. C'était un roman de Xavier de Montépin, long comme tous les romans de cet auteur, riche en personnages et en aventures et représentant une vie intense que je ne connaissais pas. Tout dans ce roman était d'une simplicité et d'une netteté surprenantes, comme si une sorte de lumière, cachée entre les lignes, éclairait le bien et le mal, m'aidait à aimer et à haïr et m'obligeait à me passionner pour la destinée des gens qui y grouillaient. Du coup, je ressentis l'ardent désir de secourir l'un, de créer des obstacles à l'autre, oubliant que cette vie qui se révélait soudain à moi était entièrement factice. J'oubliais tout dans les péripéties de la lutte, absorbé par la joie à une page, par le chagrin à une autre.

J'étais si profondément plongé dans la lecture que, lorsque j'entendis résonner la sonnette à la porte

d'entrée, je ne saisis pas tout de suite ce que ... signifiait.

La bougie était presque entièrement consumée le chandelier que j'avais nettoyé le matin était rempli de suif; la veilleuse de la lampe des icônes, que je devais entretenir, avait glissé de son support et s'était éteinte. Je m'affairai dans la cuisine, essayant de cacher les traces de mon délit; je glissai le livre sous le poêle et je remplis vivement la lampe des icônes. La bonne des enfants accourut de la chambre :

— Es-tu sourd? On sonne!

Je me précipitai vers la porte d'entrée.

— Tu dormais? me demanda le patron avec sévérité.

Sa femme, tout en montant lourdement l'escalier, se plaignait d'avoir pris froid à cause de moi; la vieille grommelait aussi. Elle vit immédiatement que la bougie était consumée; elle se mit à m'interroger: qu'avais-je fait?

Je gardai le silence, effondré comme si j'étais tombé de très haut, et craignant qu'elle ne découvrît ... livre. Elle criait que je mettrais le feu à la maison. Le patron et sa femme vinrent pour souper; elle recommença ses jérémiades :

— Regardez... il a brûlé toute la bougie... il mettra le feu à la maison...

Tout en soupant, ils me mirent à la torture, rappelant toutes mes peccadilles volontaires et involontaires, jurant que j'allais à ma perte; mais je savais déjà qu'aucun des quatre ne parlait par méchanceté ni par bienveillance, mais qu'ils jasaient tous par

ennui. Il me paraissait étrange de les voir aussi vides et ridicules en comparaison des personnages des livres.

Quand ils eurent fini de manger, alourdis par la nourriture, ils allèrent se coucher. La vieille importuna d'abord Dieu par ses récriminations et ses plaintes; puis elle grimpa sur le poêle et se tut. Alors je me levai, je sortis le livre de sa cachette et m'approchai de la fenêtre; mais les caractères étaient trop fins pour être lisibles. J'avais cependant une indicible envie de lire. Prenant sur un rayon une casserole de cuivre, j'essayai de réfléchir la lumière de la lune sur les pages, mais sans y réussir : il faisait encore plus sombre. Alors je montai sur le banc, dans le coin où étaient les icônes et je me mis à lire debout, à la clarté de la veilleuse; fatigué, je m'endormis sur le banc; je fus réveillé par les cris et les coups de la vieille. Elle frappait durement mes épaules avec le livre dont elle s'était emparée; en chemise, les pieds nus, elle secouait avec furie sa tête rousse, écarlate de colère. Sur la soupente, Victor se mit à brailler :

— Voyons, maman, ne criez pas comme ça! Il n'y a pas moyen de vivre...

« Le livre est perdu, ils vont le déchirer », pensai-je.

Au thé du matin, on me jugea. Le patron m'interrogea avec sévérité :

— Où as-tu pris ce livre?

Les femmes criaient et s'interrompaient l'une l'autre. Victor flairait les pages avec méfiance et disait :

— Ça sent le parfum, ma parole...

Apprenant que le livre était la propriété du prêtre, ils l'examinèrent tous encore une fois, étonnés et mécontents de ce qu'un prêtre lût des romans; cependant, ils en furent un peu tranquillisés; le patron ne m'en répéta pas moins, à plusieurs reprises, qu'il était dangereux et mauvais de lire.

— Tu vois, ces liseurs de livres, ce qu'ils ont fait, ils ont fait sauter des rails, ils voulaient tuer notre...

Apeurée et en colère, sa femme lui cria :

— Tu es fou! Qu'est-ce que tu lui racontes?

Je portai le livre à Sidorof et je lui racontai toute l'histoire. Sans mot dire, il le prit, ouvrit une petite malle, en sortit un essuie-main propre dont il enveloppa le roman, cacha le tout dans la malle et me donna le conseil de ne pas obéir :

— Viens ici pour tes lectures. Je ne le dirai à personne! Si tu viens quand je n'y suis pas, la clef est pendue derrière l'icône; ouvre la malle et lis...

L'attitude de mes patrons donna immédiatement au livre la valeur d'un mystère important et terrible. Le fait est que des « liseurs de livres » avaient je ne sais où fait sauter des rails pour tuer je ne sais quel personnage qui ne m'intéressait pas, mais je me rappelai la question du prêtre à ma confession, la lecture du collégien dans le sous-sol, les paroles de Smoury sur les « livres qu'il fallait lire » et je me rappelai aussi ce que grand-père racontait sur les francs-maçons, magiciens noirs, et comment on les envoyait en Sibérie...

Je me sentais sur le seuil d'un très grand mystère

et je vivais comme un halluciné. J'aurais voulu acheter le livre, je craignais qu'il ne se perdît chez le soldat ou que celui-ci ne l'abîmât. Que dirais-je alors à la coupeuse?

Et la vieille, veillant soigneusement à ce que je ne pusse m'échapper, ne cessait de me harceler :

— Bouquineur! Les livres, ça ne sert qu'à apprendre la débauche; vois donc ce qu'elle fait, elle qui dévore les livres, elle est incapable d'aller elle-même au marché, mais en revanche, elle reçoit les officiers en plein jour, elle a fait la noce avec eux, je le sais...

J'aurais voulu crier :

— Ce n'est pas vrai, elle ne fait pas la noce...

Mais j'avais peur de prendre la défense de la coupeuse; si la vieille allait deviner que le livre lui appartint!

Pendant quelques jours, je fus atrocement malheureux; j'étais à la fois distrait, angoissé et alarmé; je ne pouvais plus dormir, tremblant pour Montépin; un matin, la cuisinière de la coupeuse m'arrêta dans la cour et me dit :

— Rapporte le livre!

Je choisis un moment après le dîner pendant que mes patrons faisaient la sieste, et je montai, accablé et confus, chez la coupeuse.

Elle me reçut comme je l'avais vue la première fois, seulement elle était vêtue autrement, elle portait une jupe grise, un corsage de velours noir et une croix de turquoise au cou. Elle ressemblait à une femelle de bouvreuil.

Lorsque je lui dis que je n'avais pas eu le temps

de lire le roman et qu'on m'interdisait la lecture, la mortification et aussi la joie de voir cette femme me emplirent les yeux de larmes.

— Fi, quelles stupides gens! dit-elle, en fronçant ses fins sourcils. Et pourtant, ton patron a l'air intéressant. Ne te chagrine pas, je réfléchirai, j'écrirai à ton patron...

J'eus peur de cette perspective; je lui racontai que j'avais menti et dit aux patrons que c'était le prêtre qui m'avait prêté le livre et non pas elle.

— Non, non, n'écrivez pas! suppliai-je. Ils se moqueront de vous, ils diront des méchancetés. Car personne ne vous aime dans la maison; tout le monde vous tourne en ridicule; on dit que vous êtes un peu toquée et qu'il vous manque une côte...

A peine avais-je parlé que je compris que j'avais dit des choses inutiles et outrageantes pour elle; elle se mordit la lèvre et se frappa la hanche. Embarrassé, je baissai la tête; j'aurais voulu m'enfoncer sous terre; mais la coupeuse se laissa choir sur une chaise et se mit à rire gaîment en répétant :

— Oh! que c'est bête, que c'est bête! Mais que faire? se demanda-t-elle, en me regardant avec attention.

Puis elle ajouta en soupirant :

— Tu es bizarre, très bizarre, mon garçon...

Je jetai un coup d'œil dans le miroir suspendu à côté d'elle; je vis un visage au nez épaté, aux pommettes saillantes, au front barré par une grande meurtrissure; des cheveux ébouriffés, qui n'avaient pas été taillés depuis longtemps, se dressaient de tous côtés en mèches roides; c'était ce qu'on appelait « un garçon très bizarre »?

— Tu n'as pas pris l'argent que je t'ai donné l'autre fois. Pourquoi?

— Je n'en ai pas besoin.

Elle poussa un soupir.

— Eh bien, que faire? Si on te permet de lire, viens, je te donnerai des livres...

Trois livres étaient posés sur la tablette du miroir. Celui que j'avais rapporté était le plus épais. Je le regardai avec tristesse. La coupeuse me tendit sa petite main rosée.

— Eh bien, adieu!

J'effleurai sa main avec précaution et je sortis précipitamment.

XII

Je suis à la fois amusé et attristé quand je pense combien d'humiliations, de mortifications et d'inquiétudes me valut ma passion toujours grandissante pour la lecture.

Les livres de la coupeuse me paraissaient extrêmement coûteux et, de peur que la vieille patronne ne les brûlât dans le poêle, je m'efforçais de les oublier : je me mis à prendre de petites brochures à la boutique où j'allais acheter le pain pour le thé du matin.

L'épicier était un gaillard antipathique, toujours suant, aux lèvres charnues, au visage blême et terne, couvert de taches et de cicatrices scrofuleuses, aux yeux blancs, aux mains bouffies, aux doigts courts et maladroits. Le soir, sa boutique servait de lieu de réunion aux adolescents et aux filles légères de la rue. Le frère de mon patron venait là presque tous

les soirs pour boire de la bière et jouer aux cartes. On m'envoyait souvent le chercher à l'heure du souper et plus d'une fois, je vis dans l'arrière-boutique exiguë, la femme un peu niaise de l'épicier assise sur les genoux de Victor ou d'un autre. Le mari n'avait pas l'air de s'en émouvoir; il ne se fâchait pas davantage quand sa sœur, qui l'aidait dans son commerce, se laissait embrasser par les chantres, les soldats et tous ceux qui en avaient envie. Il n'y avait pas beaucoup de marchandises dans le magasin, ce que l'épicier expliquait en disant qu'il venait seulement d'ouvrir boutique, qu'il ne s'était pas encore organisé; cependant il était là depuis l'automne. Il montrait aux clients, aux visiteurs, des cartes postales obscènes et permettait aux amateurs de copier les vers indécents qui les accompagnaient.

Je lisais des livres sans valeur et je payais un copeck pour la location d'un volume; c'était cher et je n'en retirais aucun plaisir. Ce qui me plaisait le mieux, c'était la vie des Saints; j'avais foi en ces récits qui parfois m'émouvaient profondément. Les martyrs me rappelaient tous la « Bonne Affaire », les saintes, ma grand'mère et les ermites, mon grand-père à ses bonnes heures.

Je lisais au hangar quand j'allais fendre le bois, ou au grenier, ce qui était également incommode. Parfois, quand le livre m'intéressait ou qu'il fallait le finir à la hâte, je me levais la nuit et j'allumais la bougie. Mais la vieille patronne remarqua que les bougies diminuaient fort vite et elle se mit à les mesurer avec une brindille de bois. Quand elle découvrait le matin qu'il manquait trois centimètres

à la bougie ou si, trouvant la bûchette, je ne la cassais pas à la longueur voulue, c'était un affreux vacarme dans la cuisine. Victor, révolté, clamait du haut de la soupente :

— Finissez donc de crier, maman! Il n'y a pas moyen de vivre. Évidemment, il brûle la bougie parce qu'il lit. Il prend des brochures chez l'épicier, je le sais... Allez donc voir au grenier...

La vieille s'empressa d'y monter; elle trouva je ne sais quel livre et elle le déchira...

J'employai toutes sortes de ruses; la vieille découvrit à plusieurs reprises mes livres qu'elle brûla et je me trouvai devoir à l'épicier la grosse somme de quarante-sept copecks. Celui-ci exigeait l'argent et me menaçait de se payer sur l'argent des patrons, un jour que je viendrais lui acheter du pain.

— Que t'arrivera-t-il, alors? me demandait-il en ricanant.

Il m'était indiciblement antipathique; il le sentait sans doute, car il se plaisait à me tourmenter par toutes sortes de menaces avec un plaisir évident; quand je pénétrais dans sa boutique, son visage tacheté s'élargissait et il s'informait d'un ton aimable :

— Tu apportes l'argent?

— Non.

Il se renfrognait et fronçait les sourcils.

— Hein! Faut-il que je me plaigne au juge de paix? Pour qu'on t'envoie dans une colonie pénitentiaire?

Comprenant qu'il ne plaisantait pas, je résolus de voler pour me débarrasser de lui. Le matin, quand

je brossais les habits du patron, j'entendais tinter dans les poches de son pantalon des pièces d'argent qui parfois tombaient et roulaient sur le sol; un jour, l'une d'elles glissa par une fente jusque dans le bûcher sous l'escalier; j'oubliai de le dire et je n'y pensai qu'en trouvant vingt copecks parmi les bûches, quelques jours plus tard. Quand je les rendis au patron, sa femme lui dit :

— Tu vois! Il faut compter ton argent, si tu en laisses dans tes poches...

Mais il répondit en me souriant :

— Il ne vole pas, j'en suis persuadé!

Maintenant que j'étais résolu à voler, je me rappelai ces paroles, son sourire confiant, et je sentis combien il me serait difficile de le tromper. A plusieurs reprises, je sortis d'une poche quelques pièces blanches, je les comptai, sans me décider à les garder. Pendant trois jours, je me tourmentai de la sorte quand, soudain, tout s'arrangea le plus simplement du monde; le patron me demanda à brûle-pourpoint :

— Qu'as-tu, Péchkof, tu as l'air ennuyé; es-tu malade?

Je lui avouai franchement tous mes chagrins; il grommela :

— Là, tu vois où ils vous conduisent, ces fameux livres! D'une manière ou d'une autre, il n'en résulte que du mal!...

Il me donna cinquante copecks en m'enjoignant sévèrement :

— Tiens, garde, n'en parle pas à ma femme, ni à ma mère; il y aurait du vacarme!

Puis, avec un sourire amical, il ajouta :

— Tu es obstiné, que le diable t'emporte! Ça ne fait rien, au contraire. Mais laisse les livres! Au Nouvel An, je m'abonnerai à un bon journal, alors tu pourras lire...

... Depuis l'heure du thé jusqu'au souper, je lis à haute voix pour mes patrons *la Gazette de Moscou*, et ses feuilletons, les romans de Vachkof, de Rokchanine, de Roudnikovsky et autre littérature à l'usage des gens que l'ennui tue.

Je n'aime pas à lire à haute voix, alors je comprends difficilement ce que je lis; mes patrons écoutent avec attention et même avec une sorte de pieuse avidité, ils poussent des exclamations, s'étonnent de la noirceur des personnages et ils se disent fièrement l'un à l'autre :

— Nous, nous vivons d'une autre manière, nous sommes paisibles et tranquilles, nous ignorons toutes ces vilenies, Dieu merci!

Qu'ils étaient pénibles, ces soirs d'hiver passés sous les yeux de mes patrons, dans la petite pièce exiguë. Au dehors, une nuit profonde; de temps à autre, le gel fait craquer les choses; les gens sont assis autour de la table et se taisent, pareils à des poissons gelés. Fréquemment, la tempête de neige flagellait les carreaux et les murs, sifflait dans les cheminées, affolait les girouettes; à côté, les bébés pleuraient; j'avais envie de me tapir dans un recoin obscur, et, pelotonné sur moi-même, hurler comme un loup.

Les deux femmes sont assises à un bout de la table, elles cousent ou tricotent; à l'autre extrémité,

Victor, courbé, recopie à contre-cœur des projets; de temps à autre, il crie :

— Ne secouez pas la table! Il n'y a pas moyen de vivre...

A l'écart, installé devant un immense métier, le patron brode au point de croix une nappe de toile; sous ses doigts apparaissent des écrevisses rouges, des poissons bleus, des papillons jaunes et des feuilles d'automne rousses. Il a composé lui-même le dessin de sa broderie et c'est le troisième hiver qu'il y travaille; il en a assez de cet ouvrage et souvent, quand j'ai un moment de loisir pendant la journée, il me dit :

— Eh, Péchkof, attelle-toi à la nappe... allons... remue-toi!

J'obéis et je « remue » la grosse aiguille; le patron me fait peine et j'ai toujours, en tout, le désir de l'aider selon mes moyens. Il me semble toujours prêt à abandonner dessins, broderies, jeu de cartes, et disposé à entreprendre quelque autre chose intéressante à quoi il songe sans cesse. Parfois il interrompt son ouvrage tout à coup, il le regarde avec des yeux fixes et étonnés, comme s'il ne l'avait jamais vu; ses cheveux tombent épars sur le cou et les joues et le font ressembler à un novice au couvent.

— A quoi penses-tu? lui demande sa femme.

— A rien, répond-il.

Et il se remet à la besogne.

Peut-on demander à quoi pense un homme? Il est impossible de répondre à cette question. On pense simultanément à beaucoup de choses, à tout ce

qu'on a sous les yeux, à ce qu'on a vu hier et l'année passée, et tout est confus, insaisissable, se meut et se transforme.

Les feuilletons de *la Gazette de Moscou* étaient courts pour une soirée entière ; je proposai de lire les revues empilées sous le lit, dans la chambre à coucher ; mais la jeune femme déclara :

— Il n'y a rien à lire dedans, ce ne sont que des gravures...

Cependant, je trouvai sous le lit non seulement la *Revue pittoresque*, mais aussi *la Flamme*. Je commençai la lecture du *Comte Tiatin-Baltinsky*, de Salias[1]. Le héros un peu niais du roman plut beaucoup au patron qui riait à en pleurer des aventures lamentables du jeune seigneur ; il s'exclamait :

— Ah ! cela, c'est une histoire amusante !

— Des menteries, plutôt, ajoutait sa femme, pour manifester l'indépendance de son jugement.

Cette littérature de dessous le lit me rendit un immense service : je conquis le droit de prendre les journaux à la cuisine, ce qui me permit de lire pendant la nuit.

Pour mon grand bonheur, la vieille dormait dans la chambre des enfants et la bonne passait par une belle crise d'ivrognerie. Victor ne me gênait guère. Quand tout le monde sommeillait dans la maison, il s'habillait sans bruit et disparaissait jusqu'au matin. On ne me donnait pas de lumière ; on emportait les bougies dans les chambres, et je n'avais pas d'argent pour en acheter. Alors je me mis à récolter en

1. Romancier

cachette le suif des chandelles, je le mettais dans une boîte à sardines; j'achevais de remplir la boîte avec de l'huile à brûler et, après avoir fabriqué une mèche avec des fils tordus, j'allumais la nuit, sur le poêle, un lumignon fumant.

Quand je tournais les pages du gros volume, la petite langue rouge de la flamme tremblotait et menaçait de s'éteindre; la mèche, à chaque instant, se noyait dans le suif fondu et malodorant, la fumée me faisait mal aux yeux; mais tous ces inconvénients s'oubliaient dans mon plaisir à regarder les illustrations et à lire les légendes.

Ces illustrations me révélaient la terre, l'ornaient de villes merveilleuses, me montraient les hautes montagnes et les splendides rivages de la mer. La vie se développait miraculeusement; la terre devenait toujours plus séduisante, plus riche en êtres humains et en cités, et de plus en plus diverse. Maintenant, quand je regardais au loin, au delà du Volga, je savais que là-bas ce n'était pas le désert; auparavant, à ce spectacle, j'éprouvais de l'ennui : les prés étaient plats, les buissons ressemblaient à des pièces rapportées; à leur extrémité, un mur noir et crénelé, la forêt; au-dessus, un ciel bleuâtre, froid et trouble. Sur la terre, c'était le vide, la solitude. Et mon cœur aussi se vidait, une mélancolie douce s'emparait de moi; tous mes désirs s'anéantissaient; rien n'occupait ma pensée; j'avais envie de fermer les yeux; le vide désolé ne promettait rien, et il semblait aspirer la substance même de mon cœur.

Plus tard, je fis connaissance avec le pharmacien Goldberg.

Cet homme savait traduire les mots savants; il possédait la clef de tous les mystères. Rajustant ses lunettes avec deux doigts, il me regardait fixement à travers les gros verres et disait, comme s'il m'eût planté des petits clous dans le front :

— Compare les mots, mon ami, aux feuilles d'un arbre; pour comprendre les feuilles, leur forme, leurs fonctions, il faut savoir comment pousse l'arbre. Étudions! Les livres, mon ami, sont comparables à un grand jardin où il y a de tout : de l'inutile, de l'excellent et de l'agréable...

J'allais souvent chez lui, à la pharmacie, pour acheter du carbonate et de la magnésie destinés à mes patrons tourmentés sans cesse par les indigestions, ou de la pommade et des purgatifs à l'usage des enfants. Les brèves leçons du pharmacien m'inspiraient une révérence toujours plus vive pour les livres; peu à peu ils me devinrent aussi indispensables que l'eau-de-vie à un ivrogne.

Ils me révélaient une existence différente de la mienne, la vie des grands sentiments et des grands désirs, de ceux qui poussent les hommes aux nobles exploits et aux crimes. Je remarquais que les gens qui m'entouraient n'étaient capables ni de bien ni de mal; ils vivaient à l'écart de tout ce dont s'occupaient les livres; il m'était difficile de trouver quoi que ce fût d'intéressant dans leur plate existence. Je ne voulais pas vivre de la sorte... C'était résolu, je ne le voulais pas...

D'après les représentations des gravures, je savais qu'à Prague, à Paris, à Londres, il n'y avait pas de ravins au milieu de la ville, ni de chaussées sales

jonchées de détritus; les rues y étaient larges et droites, les églises et les maisons différentes d'ici. Là-bas, il n'y avait pas d'hivers rigoureux longs de six mois, retenant les gens dans leurs demeures; il n'y avait pas de grand carême, où l'on ne devait manger que du choux aigre, des champignons au sel et des pommes de terre assaisonnées d'huile d'œillette qui me répugnait. Pendant le grand carême, défense de lire; mes patrons m'enlevèrent *la Revue pittoresque*, et ce fut de nouveau la vie morne et vide. Maintenant, je pouvais la comparer avec ce que je savais par les romans et les descriptions, et elle me semblait encore plus misérable et monstrueuse. Quand je lisais, je me sentais plus fort, plus robuste, je travaillais plus vite et mieux; j'avais un but : plus tôt j'aurais fini et plus il me resterait de temps pour la lecture. Privé de livres, je devins paresseux, indifférent; une distraction maladive, que je ne connaissais pas auparavant, s'empara de moi.

Je me rappelle qu'à cette période de vide survint un événement mystérieux. Un soir, comme tout le monde était couché, la cloche de la cathédrale résonna tout à coup; ce bruit troubla les habitants de la maison; à demi vêtus, ils se précipitèrent aux fenêtres, en se demandant les uns aux autres :

— Est-ce le feu? Est-ce le tocsin?

On entendait dans tous les appartements le même remue-ménage; des portes claquaient. Quelqu'un courut à travers la cour en tenant un cheval par la bride. La vieille patronne criait qu'on avait dévalisé la cathédrale; mon patron essayait de la calmer :

— Voyons, maman, vous comprenez bien que ce n'est pas le tocsin.

— Alors, c'est l'archevêque qui est mort...

Victor descendit de la soupente, s'habilla en marmottant :

— Moi, je sais ce qui est arrivé, je le sais!

Le patron me fit monter au grenier pour regarder s'il n'y avait pas de rougeur au ciel; j'y courus et je grimpai sur le toit par la lucarne; on ne voyait rien de spécial; dans l'air glacial et silencieux, la cloche battait sans précipitation; la ville endormie s'était tapie sur le sol; dans les ténèbres, des gens invisibles couraient en faisant crisser la neige sous leurs pas; des fers de traîneaux grinçaient et le son de la cloche devenait toujours plus lugubre. Je retournai dans l'appartement.

— On ne voit pas d'incendie.

— Ah, mon Dieu! dit le patron, vêtu de son pardessus et coiffé d'une casquette.

Il avait relevé son col et mettait ses caoutchoucs d'un air indécis. Sa femme le suppliait :

— Tu ne vas pas sortir! Entends-tu, ne sors pas!

— Nigaude!

Victor, habillé lui aussi, taquinait tout le monde :

— Moi, je sais ce que c'est...

Quand les deux frères furent partis, les femmes m'ordonnèrent d'allumer le samovar et se précipitèrent à la fenêtre, mais presque aussitôt, le patron sonna à la porte d'entrée, monta l'escalier à la hâte et, ouvrant la porte du vestibule, il dit d'une voix changée :

— On a assassiné le tzar!

— Vous voyez bien qu'on a tué quelqu'un! s'exclama la vieille.

— On l'a assassiné, c'est un officier qui me l'a appris. Que va-t-il se passer?

Victor revint aussi et, tout en se déshabillant, il maugréa :

— Moi, je croyais que c'était la guerre!

Ils s'assirent tous quatre pour prendre le thé, en conversant tranquillement, mais à voix basse et avec prudence. Dans la rue pareillement le calme se rétablit; la cloche se taisait. Pendant deux jours, ils chuchotèrent d'un air de mystère, ils s'en allèrent je ne sais où; des gens vinrent en visite et racontèrent en détail je ne sais quoi. Je m'efforçais de comprendre ce qui s'était passé, mais les patrons m'enlevaient les journeaux; quand je demandai à Sidorof pourquoi on avait tué le tzar, il me répondit à mi-voix :

— Il est défendu d'en parler...

L'émotion s'effaça très vite, se perdit sous les menus faits quotidiens. Peu après, il m'arriva une histoire désastreuse.

Un dimanche, comme mes patrons étaient à la messe, j'allumai le samovar et m'en allai mettre de l'ordre dans une chambre: l'aîné des enfants, se glissant dans la cuisine, dévissa le robinet du samovar et s'installa sous la table pour jouer. Le foyer du samovar était vif et, lorsque toute l'eau se fut écoulée, la bouilloire devint incandescente et commença à fondre. De loin j'entendais que le samovar sifflait avec un bruit anormal et quand je revins à la cuisine je vis avec effroi qu'il bleuissait

et qu'il oscillait comme s'il se préparait à sauter du sol. L'emboîture du robinet, complètement fondue, pendait d'une manière lamentable; le couvercle était tout de travers; des gouttes d'étain coulaient des anses; le samovar, bleu et violacé, avait l'air complètement ivre. Je l'aspergeai d'eau, il se mit à siffler et s'effondra tristement.

On sonna à la porte d'entrée; j'allai ouvrir; quand la vieille me demanda si le samovar était bouillant, je répondis brièvement :

— Bouillant.

Ce mot, jeté au hasard dans mon affolement, fut considéré comme une insolence et décupla le châtiment. On me fouetta. La vieille se servit d'une poignée de branches de sapin; ce ne fut pas très douloureux, mais il en résulta sous la peau de mon dos une quantité de profondes échardes; vers le soir j'étais enflé comme un oreiller et le lendemain, vers midi, le patron fut obligé de m'emmener à l'hôpital.

Quand le docteur, qui était long et maigre à faire peur, m'eut examiné, il déclara tranquillement, d'une voix de basse profonde :

— Il faut dresser procès-verbal pour mauvais traitements.

Le patron rougit, remua les pieds et se mit à chuchoter je ne sais quelles paroles au docteur; celui-ci, regardant par-dessus la tête du patron, répondit brièvement ;

— Impossible; je ne peux pas.

Puis il me demanda :

— Veux-tu porter plainte?

Je souffrais, mais je dis :

— Non, guérissez-moi vite...

On me conduisit dans la pièce voisine, on me coucha sur une table; le docteur se mit à enlever les échardes avec des pinces, tout en plaisantant :

— Eh bien, mon ami, on t'a joliment arrangé la peau; tu vas être imperméable...

Quand il eut achevé son travail qui me chatouillait d'une manière insupportable, il me dit :

— Je t'ai retiré quarante-deux brindilles, mon ami; rappelle-toi ça, tu pourras t'en vanter! Demain, tu reviendras à la même heure te faire panser. On te bat souvent?

Je réfléchis et je répondis :

— Autrefois, on me battait davantage...

Le docteur se mit à rire :

— Alors, tout est pour le mieux, mon ami!

Lorsqu'il me ramena vers le patron, il lui dit :

— Tenez, le voilà, il est réparé! Envoyez le demain pour le pansement. Vous avez de la chance qu'il prenne les choses du bon côté...

Dans le fiacre, le patron me dit :

— Moi aussi, on m'a battu, Péchkof; qu'est-ce qu'on y peut? J'ai été bien battu, mon garçon! On te montre quelques égards, je n'étais plaint par personne! J'étais entouré de gens sans cœur... Ah! les hommes!...

Pendant tout le trajet, il ne cessa de récriminer; il m'attendrissait, je lui étais très reconnaissant de ce qu'il me parlât d'une manière sensée et humaine.

Je fus reçu comme si ç'avait été mon anniversaire; les deux femmes m'obligèrent à leur raconter ce que le docteur avait fait, ce qu'il avait dit; elles

écoutaient et s'exclamaient, en faisant la grimace, en claquant de la langue avec volupté. Leur intense intérêt pour la maladie, pour les souffrances physiques et morales m'étonnait toujours.

Je voyais qu'elles me savaient gré d'avoir refusé de porter plainte et j'en profitai pour demander l'autorisation de prendre des livres chez la coupeuse. Elles n'osèrent me l'interdire ; la vieille s'écria avec étonnement :

— Tu es un vrai démon!

Le surlendemain, je montai chez la coupeuse ; elle me dit gentiment :

— On m'a raconté que tu étais malade, qu'on t'avait emmené à l'hôpital. Vois-tu, comme les gens mentent!

Je gardai le silence ; j'aurais eu honte de lui faire connaître la vérité ; à quoi bon lui révéler des choses tristes et brutales? J'étais si heureux de ce qu'elle ne fût pas semblable aux autres.

Et de nouveau, je lis de gros volumes : Dumas père, Ponson du Terrail, Montépin, Zaccone, Gaboriau, Aymard, Boisgobey ; je dévore ces livres très vite, l'un après l'autre et je suis joyeux, je sens que je participe à une vie extraordinaire, à une vie qui m'émeut doucement et m'excite à la vaillance. De nouveau, j'allume mon primitif lumignon ; je lis pendant des nuits entières jusqu'à l'aube ; les yeux me font un peu mal et la vieille patronne me prévient aimablement :

— Attends, ils vont t'user les yeux, tu deviendras aveugle, mangeur de livres...

Cependant, je compris bientôt que dans tous ces

livres aux intrigues si intéressantes, malgré la diversité des événements, la différence des pays et des villes, il n'était question que d'une même histoire : l'histoire de braves gens qui étaient malheureux et poursuivis par les méchants; les méchants étaient toujours plus heureux, plus intelligents que les bons, mais, pour finir, quelque chose d'insaisissable écrasait les méchants, et les bons avaient infailliblement la victoire. L' « amour », dont tous les hommes et les femmes parlaient avec les mêmes mots, m'ennuyait profondément. Cette monotonie était non seulement lassante, mais encore elle excitait en moi un vague sentiment de malaise.

Parfois, dès les premières pages d'un livre, je commençais à deviner quel serait le vainqueur, quel serait le vaincu et, dès que le nœud des événements m'apparaissait nettement, j'essayais de le dénouer par la force de ma fantaisie.

Mais derrière tout cela, je voyais les reflets d'une vérité vivante et importante pour moi, les contours d'une vie différente, de rapports différents. Je constatais qu'à Paris, les cochers, les ouvriers, les soldats et tout le petit peuple n'étaient pas comme à Nijni, à Perm ou à Kazan; ils parlaient avec plus de hardiesse aux maîtres, ils avaient, vis-à-vis d'eux, une attitude plus fière et plus indépendante. Les prêtres, dans ces livres, ne ressemblaient pas à ceux que je connaissais; ils avaient plus de cordialité et de compassion pour autrui. En général, d'après ce qu'en disaient les écrivains, la vie à l'étranger était plus intéressante, plus facile, plus belle que celle que je connaissais; à l'étranger, on ne se battait

pas si souvent que chez nous, ni avec autant de brutalité, on ne tourmentait pas les gens avec cette férocité dont j'avais vu tant d'exemples, on ne priait pas Dieu d'une façon aussi extravagante que le faisait la vieille patronne.

A chaque livre nouveau, cette dissemblance entre la vie russe et celle des autres pays m'apparaissait plus nette et me causait un vague dépit; elle accroissait en même temps ma méfiance au sujet de la véracité de ces feuilles jaunies aux coins sales.

Et soudain, un roman de Goncourt, *les Frères Zemganno*, me tomba entre les mains; je le lus d'un coup, en une seule nuit et, étonné par quelque chose que je n'avais jamais éprouvé jusqu'alors, je relus une seconde fois cette histoire simple et mélancolique. Elle n'avait rien de compliqué, rien qui fît sensation; dès les premières pages, elle était sérieuse et sèche comme la vie des saints. Tout d'abord, sa langue si précise et dépourvue d'ornements, me surprit désagréablement, mais les paroles brèves, les phrases bien charpentées se gravaient avec une telle facilité dans mon cœur, racontaient si bien le drame des deux acrobates, que mes mains tremblaient du plaisir que je ressentais à lire ce livre : je sanglotais tout haut en reprenant le passage où le malheureux artiste, les jambes brisées, se hisse au grenier où son frère s'adonne en secret à leur art favori.

Quand je remis ce beau roman à la coupeuse, je la priai de m'en donner un autre du même genre.

— Que veux-tu dire, de quel genre? me demanda-t-elle avec un petit rire.

Troublé par ce rire, je ne sus expliquer ce que je désirais et elle me dit :

— Tu as trouvé l'ouvrage ennuyeux? attends, je vais t'en donner un autre plus amusant.

Quelques jours se passèrent, elle me donna *l'Histoire authentique d'un petit vagabond*, de Greenwood. Le titre du volume me déplut quelque peu, mais la première page me séduisit et me fit sourire de ravissement; et ce fut avec le même sentiment que je dévorai ce livre, revenant jusqu'à deux ou trois fois aux mêmes épisodes.

Greenwood me donna beaucoup de courage; bientôt après, ce fut *Eugénie Grandet*, un véritable « grand livre », un « livre comme il faut » que me prêta la coupeuse,

Le vieux Grandet me rappelait absolument grand-père; j'étais à la fois ennuyé que le récit fût si bref et émerveillé de toute la vérité qu'il contenait.

Chez les Goncourt, chez Greenwood et chez Balzac, on ne rencontrait ni scélérats parfaits, ni individus irréprochablement honnêtes; il n'y avait que des êtres humains, prodigieusement vivants, on n'en pouvait douter : tout ce qu'ils disaient et faisaient était d'une logique absolue, et n'aurait pu être autrement.

Quand je me rendais chez la coupeuse, je mettais une chemise propre, je me coiffais, je m'efforçais d'avoir l'air le plus convenable possible : j'y réussissais difficilement, mais j'espérais pourtant qu'elle remarquerait ma correction et qu'elle me parlerait d'une manière plus simple et plus confiante, sans ce sourire figé sur son visage propret et d'expression

un peu détachée. Mais elle souriait et me demandait de sa voix douce en me donnant un livre :

— Tu l'as lu?

— Non.

Haussant un peu ses minces sourcils, elle me regardait, soupirait et se remettait à nasiller :

— Pourquoi?

— J'ai déjà lu bien des choses sur ce sujet.

— Sur quel sujet?

— Sur l'amour...

Les paupières clignotantes, elle riait d'un petit rire sucré :

— Tous les livres traitent de l'amour!

Assise dans un grand fauteuil, elle agite ses petits pieds chaussés de fourrure; elle bâille, se pelotonne dans sa robe de chambre bleue; elle tapote de ses doigts roses la reliure noire du volume posé sur ses genoux.

J'ai envie de lui demander :

— Pourquoi ne déménagez-vous pas? Les officiers continuent à vous écrire des billets, à se moquer de vous...

Je n'ai pas le courage de parler et je m'en vais, emportant un gros livre sur « l'amour » et une profonde déception dans le cœur.

Dans la cour, on parle de la coupeuse avec une méchanceté et une obscénité toujours croissantes. Je suis très mortifié en entendant ces racontars malpropres et sans doute mensongers; quand je ne la vois pas, j'ai pitié d'elle, j'ai peur pour elle. Mais quand je suis en sa présence, ses petits yeux perçants, la souplesse féline de son petit corps, son expression

d'éternelle oisiveté, ma compassion et ma peur s'évanouissent comme une fumée.

Au printemps, elle partit subitement, elle alla je ne sais où; quelques jours plus tard, son mari déménagea.

Pendant que l'appartement était vide, dans l'attente d'un nouveau locataire, je montai regarder les murs nus, où des taches carrées marquaient l'emplacement des tableaux, où restaient encore des clous tordus et des éraflures. Sur le plancher verni traînaient des chiffons de toutes couleurs, des morceaux de papier, des boîtes de pilules déchirées, des flacons de parfum vides, une grosse épingle en laiton qui brillait.

J'étais tout triste, j'aurais voulu revoir encore une fois la petite coupeuse, lui dire combien je lui étais reconnaissant.

XIII

Avant son départ, l'appartement situé au-dessous du nôtre avait été loué par une jeune femme aux yeux noirs; elle l'habitait avec sa fillette et sa mère, une vieille petite dame à cheveux blancs, qui fumait éternellement des cigarettes à l'aide d'un porte-cigarettes d'ambre. La dame était très jolie; hautaine, autoritaire, elle parlait d'une voix agréable et pleine, regardait tout le monde de haut en bas en fermant un peu les paupières, comme si les gens eussent été très loin d'elle et visibles à peine. Presque tous les jours, le soldat Tioufayéf conduisait à sa porte un cheval bai aux jambes fines; la dame sortait en robe amazone de velours gris et très longue; elle portait bottes jaunes et gants blancs à revers. Tenant d'une main la queue de sa robe et une cravache dont le pommeau était orné d'une pierre violette, elle caressait affectueusement de l'autre main le

museau du cheval qui dardait sur elle un œil de feu; tout secoué de frissons, l'animal labourait la terre piétinée.

— Ro-bert, Ro-bert! disait doucement la dame et elle flattait le cheval sur son cou harmonieusement tendu.

Puis, posant le pied sur le genou du soldat, elle sautait en selle avec légèreté, et le cheval, piaffant fièrement, partait le long de la chaussée; elle se tenait si bien qu'elle semblait ne faire qu'un avec sa monture.

Elle était belle de cette beauté rare qui semble toujours nouvelle, troublante, et qui remplit le cœur d'une joie délicieuse. En la regardant, je me disais que sans doute Diane de Poitiers, la reine Margot, mademoiselle de la Vallière et les autres héroïnes de mes romans historiques avaient dû être comme elle.

La dame recevait beaucoup, elle était constamment entourée d'officiers de la garnison; tous les soirs, c'était sauterie, chants, musique instrumentale, piano, violon, guitare. Le major Olésof, plus que les autres invités, tourbillonnait autour d'elle sur ses courtes petites jambes; corpulent, rougeaud, chauve, il était graisseux comme un chauffeur de bateau. Il pinçait fort bien de la guitare et, en tout, il se montrait le cavalier servant de la dame.

Douée de la même beauté que sa mère, la fillette, âgée de cinq ans, était toute ronde et bouclée. Ses grands yeux bleus avaient une expression grave et sereine; on remarquait en elle quelque chose de pensif qui n'était pas enfantin.

Du matin au soir, la grand'mère s'occupait du ménage ainsi que le soldat Tioufayéf, taciturne et maussade, et une grosse femme de chambre aux yeux bigles. L'enfant n'avait pas de bonne, elle vivait presque sans surveillance, jouant pendant des journées entières sur le perron ou sur un tas de poutres dans la cour. Souvent, le soir, nous jouions ensemble et je finis par m'attacher à elle; elle s'accoutuma très vite à moi; elle s'endormait dans mes bras quand je lui racontais des histoires. Je la portais ainsi dans son lit. Bientôt, elle en prit si bien l'habitude que, lorsqu'elle se couchait, elle exigeait que je vinsse lui souhaiter bonne nuit. J'arrivais, elle me tendait gravement sa menotte potelée et disait :

— Au revoir, à demain! Grand'mère, est-ce ainsi qu'il faut dire?

— Que le Seigneur te garde! ajoutait la grand'mère.

Des jets de fumée bleue sortaient de sa bouche et de son nez pointu.

— Que le Seigneur te garde jusqu'à demain, et je vais dormir! répétait la fillette, s'enveloppant dans une couverture garnie de dentelle.

La grand'mère la reprenait :

— Pas jusqu'à demain, mais toujours!

— Est-ce que demain n'est pas toujours?

Elle aimait le mot « demain » et elle mettait au futur tout ce qu'elle aimait; en plantant dans la terre des fleurs arrachées, des rameaux brisés, elle disait :

— Demain, ce sera un jardin... demain, je m'achèterai un cheval et je le monterai, comme maman...

Elle était intelligente, mais pas très gaie; souvent, au milieu d'un jeu animé, elle s'arrêtait soudain, réfléchissait et demandait à l'improviste :

— Pourquoi les prêtres ont-ils des cheveux comme les femmes?

Elle se piqua avec des orties; menaçant la plante, elle lui dit :

— Attends, je vais prier Dieu et Il te fera très mal... Dieu peut faire du mal à tous... Il peut même punir maman...

Parfois, elle était en proie à une douce mélancolie; elle se serrait contre moi et levait au ciel ses yeux bleux qui semblaient toujours attendre quelque chose :

— Grand'mère est quelquefois en colère; maman ne l'est jamais; elle rit toujours. Tout le monde l'aime; elle est toujours pressée; il vient toujours des visiteurs, des visiteurs, qui la regardent parce qu'elle est belle. Elle est mignonne, maman. Olésof le dit aussi.

J'aimais beaucoup à écouter cette fillette; elle me parlait d'un monde qui m'était inconnu. Elle ne tarissait pas sur le compte de sa mère; peu à peu se révélait à moi une vie nouvelle; de nouveau je me rappelai la reine Margot; ma confiance s'accrut pour les livres comme aussi mon intérêt pour l'existence.

Un soir, comme j'étais assis sur le perron, attendant mes patrons qui avaient été se promener sur l'Otkoss, et que je tenais la petite fille endormie dans mes bras, la mère arriva à cheval ; elle sauta légèrement à terre et, la tête rejetée en arrière, elle me demanda :

— Qu'a-t-elle? Elle dort?

— Oui.

— Ah!

Le soldat Tioufayéf accourut et prit le cheval; la dame glissa sa cravache dans sa ceinture et me cria en tendant les bras :

— Donne-la-moi! Donne-la-moi vite. Hein?.. Vite!...

La petite se réveilla, cligna des yeux, regarda sa mère et lui tendit les bras. Elles s'en allèrent.

Quelques instants après, la femme de chambre aux yeux bigles m'appelait; la petite fille avait des caprices, elle ne voulait pas se coucher avant de m'avoir souhaité bonne nuit.

Très fier, surtout vis-à-vis de la dame, je pénétrai dans le petit salon; l'enfant était assise sur les genoux de sa mère qui la déshabillait avec des gestes adroits.

— Eh bien, le voilà, dit celle-ci, il est là, ce monstre!

— Ce n'est pas un monstre, c'est mon petit garçon!

— Ah! vraiment! C'est bien! Eh bien, nous allons lui faire un cadeau, à ton petit garçon. Veux-tu?

— Oui, oui!

— Très bien, je lui donnerai quelque chose, et toi, tu iras te coucher.

— Adieu, à demain, dit la petite en me tendant la main. Que Dieu te protège jusqu'à demain.

La dame s'exclama avec étonnement :

— Qui t'a appris à dire cela, ta grand'mère?

— Oui...

Quand elle fut sortie, la dame me fit un signe du doigt :

— Que veux-tu que je te donne?

Je répondis qu'elle n'avait pas besoin de me faire un cadeau; mais avait-elle un livre à me prêter?

De ses doigts brûlants et parfumés, elle me souleva le menton et elle me demanda avec un charmant sourire :

— Ah! tu aimes à lire! Qu'as-tu lu?

Quand elle souriait, elle était encore plus belle; tout confus, je lui citai quelques titres.

— Que trouves-tu de joli à tout cela? questionna-t-elle, les mains posées sur la table; ses doigts remuaient un peu.

Un parfum à la fois fort et doux se dégageait de sa personne et se mêlait bizarrement à une odeur de sueur de cheval. Elle me regardait à travers ses longs sourcils d'un air pensif et sérieux; jamais personne ne m'avait regardé de la sorte jusqu'alors.

Une telle quantité de meubles rembourrés encombrait la pièce qu'on y était à l'étroit comme dans un nid d'oiseau; l'épais feuillage des jardinières voilait les fenêtres; dans la pénombre, les carreaux blancs du poêle étincelaient; tout à côté, se trouvait un piano à queue; aux murs, dans des cadres d'or terni, je vis des parchemins sombres, couverts de gros caractères en langue slave ancienne, et sous chacun de ces documents était suspendu à un cordon, un grand cachet noir. Et, comme moi, toutes ces choses regardaient la dame d'un air timide et soumis.

Tant bien que mal, je lui expliquai que ma vie

était pénible, difficile, et que je l'oubliais en lisant.

— Ah! c'est ainsi! dit-elle en se levant. Eh bien, c'est entendu! Je te donnerai des livres, mais je n'en ai pas sous la main... Pourtant, si, tiens, prends celui-là...

Elle prit sur le canapé un volume fripé à couverture jaune.

— Quand tu l'auras fini, je te donnerai la suite. Il y a quatre volumes.

Je m'en allai en emportant les *Mystères de Pétersbourg*, du prince Mestchersky, et je me mis à lire avec beaucoup d'attention; mais dès les premières pages, je constatai que les « mystères » de la capitale russe étaient moins captivants que ceux de Madrid, de Londres ou de Paris. Seule, la fable de la Liberté et du Gourdin me parut amusante.

« Je te suis supérieure, dit la Liberté, parce que j'ai plus de raison. »

Mais le Gourdin lui répondit :

« Non, je te suis supérieur, parce que je suis plus fort que toi... »

Ils discutèrent tant et si bien qu'ils se battirent; le Gourdin roua de coups la Liberté qui, je me le rappelle, en mourut à l'hôpital.

Dans ce livre, il était question d'un nihiliste. Je me souviens aussi que, d'après le prince Mestchersky, un nihiliste est un homme si venimeux que son seul regard tue les poules. Le mot nihiliste me parut outrageant et indécent; je ne compris d'ailleurs rien d'autre; le désespoir s'empara de moi. Évidemment, je ne savais pas comprendre les bons livres. Et j'étais persuadé que ce livre-là devait

être excellent : une aussi grande dame, et si belle n'allait certes pas en lire de médiocres!

— Eh bien, il t'a plu? demanda-t-elle lorsque je lui rendis le volume jaune.

J'eus beaucoup de peine à lui répondre que non, pensant qu'elle se fâcherait.

Mais elle ne fit qu'en rire; passant derrière la portière de sa chambre à coucher, elle en rapporta un petit tome relié de cuir bleu.

— Cela te plaira, j'en suis sûre, mais ne le salis pas!...

C'étaient les poèmes de Pouchkine; je les lus tous d'un coup, saisi de cette extase qu'on éprouve en découvrant un endroit d'une beauté inouïe : on a toujours envie de tout voir à la fois; quand on a longtemps cheminé sur les mottes moussues d'un bois marécageux, et que soudain se déroule devant vous une clairière sèche, toute brillante de soleil et de fleurs, pendant un instant, on la contemple, émerveillé, puis on court de tous côtés, grisé de bonheur, chaque contact du pied avec les herbes fragiles vous inspire une douce joie.

Pouchkine me ravit par la simplicité et l'harmonie de son vers au point que pendant longtemps la prose me parut contraire à la nature; j'étais gêné en la lisant. Le prologue de « Rouslan » me rappelait les plus beaux contes de grand'mère, miraculeusement réunis en un seul; et quelques lignes me frappèrent par leur justesse, nette comme un médaille :

Là-bas, sur des sentiers inconnus
Des traces d'animaux jamais vus.

Je me répétais mentalement les vers splendides et je voyais les sentiers à peine tracés que je connaissais bien, je découvrais les traces mystérieuses, révélées par l'herbe foulée, constellée de gouttes de rosée encore suspendues. Je me rappelais, avec une facilité prodigieuse, les vers à l'harmonie sonore qui donnaient un décor de fête à tout ce qu'ils évoquaient; j'en étais heureux, ma vie en devenait facile et agréable; ces poèmes étaient comme l'annonciation d'une existence nouvelle. Quel bonheur que de savoir lire!

Ce que je comprenais le mieux, ce qui m'était le plus familier, c'étaient les merveilleux contes de Pouchkine; pour les avoir lus à plusieurs reprises, je les connaissais par cœur; quand je me couchais, je me récitais des vers, les yeux fermés, jusqu'au moment où je m'endormais. Souvent, je racontais ces légendes aux ordonnances; ils riaient aux éclats, juraient sans malveillance et Sidorof me caressait la tête en murmurant :

— Hein, c'est beau! Ah! mon Dieu...

L'émotion à laquelle j'étais en proie fut remarquée par mes patrons; la vieille grogna.

— Il ne fait que lire, ce garnement, et voilà trois jours que le samovar n'a été poli... Ah! si je prends le bâton!

Le bâton m'effrayait bien peu. Le bâton? Je me défendais contre le bâton avec des vers :

Aimant le mal, de son âme noire
La vieille sorcière...

La dame grandit encore à mes yeux; voilà les livres admirables qu'elle lisait!

Je lui rapportai le livre et le lui rendis avec tristesse; elle me dit d'un ton assuré :

— Il t'a plu, n'est-ce pas? Tu as entendu parler de Pouchkine?

J'avais déjà lu un article sur le poète dans une revue, mais désireux de l'entendre dire ce qu'elle en savait, je répondis que non.

Elle me raconta brièvement la vie et la mort de Pouchkine; puis elle conclut avec un sourire, suave comme une journée de printemps :

— Tu vois comme il est dangereux d'aimer les femmes!

Elle se mit à m'interroger sur les vers que je préférais. Je répondis je ne sais quoi, en gesticulant, en récitant des poèmes par cœur. Elle m'écoutait, grave et silencieuse; puis elle se leva et se mit à aller et venir dans la pièce, en disant d'un ton pensif :

— On devrait t'envoyer à l'école, petit phénomène! Je vais y réfléchir... Tu es apparenté à tes maîtres?

Quand je répondis par l'affirmative, elle s'exclama :

— Oh! comme si elle me blâmait.

Elle me donna les *Chansons de Béranger*, une très jolie édition à tranche dorée, à reliure de cuir rouge, ornée de gravures. Ces poésies m'affolèrent totalement par leur mélange intime de chagrin douloureux et de gaîté turbulente.

Bien souvent Béranger fit naître en moi une sorte de frénésie, le besoin d'être insolent, le désir de dire aux gens des sottises et des impertinences; en très

peu de temps, je passai maître en cet art. J'appris également ses vers par cœur et je les lisais avec grand plaisir aux ordonnances; mais je dus bientôt renoncer à mes brèves visites dans leurs cuisines, car les vers :

Quel bonnet ne siérait pas
A une jeunesse de dix-sept ans

servirent un jour de thème à une répugnante conversation sur les jeunes filles; j'en fus révolté et si furieux que je frappai le soldat Iermokhine à la tête avec une casserole. Sidorof et les autres ordonnances m'arrachèrent à ses mains brutales, mais depuis lors, je n'osai plus m'aventurer dans les cuisines des officiers.

XIV

On ne me permettait pas d'aller me promener; d'ailleurs, la besogne ne faisait que croître. En plus de mon travail habituel de femme de chambre, de porteur et de commissionnaire, je devais tendre tous les jours du calicot sur de grandes planches et le clouer, y coller des plans, copier des devis de construction établis par le patron, vérifier les mémoires des entrepreneurs; le patron travaillait du matin au soir comme une machine.

A cette époque-là, les bâtiments municipaux de la Foire étaient en voie de devenir la propriété privée des marchands; on transformait à la hâte les galeries et les passages; mon patron se chargeait aussi bien de la réparation des anciennes boutiques que de la construction des neuves.

J'allais porter les pots-de-vin à l'inspecteur de la Foire et à d'autres fonctionnaires compétents, qui

me délivraient les « papiers d'autorisation pour toutes illégalités » comme mon patron appelait ce genre de documents. En échange, j'avais le droit d'attendre mes patrons à la porte, sur le perron, quand ils s'en allaient en visite le soir. Le fait ne se produisait pas souvent; mais ils rentraient après minuit, et, pendant plusieurs heures de suite, je m'asseyais sur le carré, ou bien sur un tas de planches, en face, regardant aux fenêtres de l'appartement de la dame, écoutant avec avidité la musique et les joyeuses conversations.

Les fenêtres sont ouvertes. A travers les rideaux et les fleurs je voyais les élégantes silhouettes des officiers qui allaient et venaient dans les salons; le gros major roulait; la dame paraissait flotter, vêtue d'une manière étonnamment belle et simple.

En me parlant à moi-même, je l'appelais : la Reine Margot.

« La voilà cette vie joyeuse dont il est question dans les livres », pensais-je, en regardant dans l'appartement. Et j'étais toujours un peu attristé : ma jalousie enfantine souffrait de voir des hommes entourer la Reine Margot; ils tournoyaient autour d'elle comme des guêpes autour d'une fleur.

Un officier grand et mélancolique, au front balafré, aux yeux cachés au fond de l'orbite et qui venait moins souvent que les autres, apportait chaque fois son violon, et il en jouait si merveilleusement que les passants s'arrêtaient sur le trottoir, les habitants de la rue se groupaient sur le tas de planches, et mes patrons eux-mêmes, s'ils étaient à la maison,

ouvraient les fenêtres, écoutaient le musicien et applaudissaient.

Parfois l'officier chantait ou récitait des vers d'une voix sourde; il haletait et appliquait la main contre son front. Un jour, comme je jouais sous la fenêtre avec la petite fille, la reine Margot lui demanda de chanter, il refusa malgré toutes les prières et finit par déclarer d'une voix nette :

C'est à la chanson qu'il faut de la beauté,
La beauté n'a pas besoin de chanson.

Ces vers me plurent beaucoup, et sans que je susse pourquoi, l'officier m'inspira de la sympathie.

J'aimais à regarder ma dame quand elle était assise au piano et qu'elle jouait toute seule dans la chambre. La musique m'enivrait; dans mon extase, je ne voyais que la fenêtre, et, plus loin, sous la jaune clarté de la lampe, qu'une harmonieuse silhouette de femme au profil hautain, aux mains blanches voltigeant sur le clavier, légères comme des oiseaux.

Je la regardais, j'écoutais la mélodie mélancolique et je rêvais que si je découvrais un trésor je le lui donnerais tout entier pour qu'elle fût riche! Si j'avais été Skobelef, j'aurais de nouveau déclaré la guerre aux Turcs; récompensé magnifiquement, je me serais empressé de construire sur l'Otkoss, à l'endroit le plus aristocratique de notre ville, un hôtel que je lui aurais offert, afin qu'elle quittât cette rue et cette maison où tout le monde ne parlait d'elle que pour la diffamer et la salir.

Les voisins et toute la valetaille de la cour, et mes patrons en particulier, tous jugeaient la reine Margot

avec la même malveillance et la même indécence que la coupeuse, mais avec plus de précaution, en baissant la voix pour n'être pas entendus.

On avait peur d'elle, peut-être, parce qu'elle était veuve d'un homme très haut placé. Les lettres de noblesse pendues au mur de ses salons avaient été accordées aux ancêtres de son mari par les anciens tzars russes. Peut-être aussi, les gens avaient-ils peur qu'elle ne les cinglât de sa cravache au pommeau orné d'une pierre violette? On racontait qu'elle s'en était déjà servie pour châtier un fonctionnaire important.

Mais les paroles chuchotées ne valaient pas mieux que celles que l'on prononçait tout haut; la dame de mon âme vivait dans une atmosphère d'hostilité, d'une hostilité vile que je ne comprenais pas et qui me tourmentait. Victor racontait qu'étant rentré très tard, une nuit, il avait jeté un coup d'œil par la fenêtre de la chambre à coucher de la reine Margot; il avait vu celle-ci assise en chemise sur le canapé et le major, agenouillé devant elle, lui coupait les ongles des pieds et les essuyait avec une éponge.

La vieille jurait et crachait; la jeune femme piaillait en rougissant :

— Fi, Victor! Tu nous scandalises! Ah! quelles abominables gens que ces belles dames et ces officiers!

Le patron gardait le silence et souriait; je lui étais très reconnaissant de ce qu'il se tût, mais je craignais sans cesse que lui aussi ne prît part à ce concert de calomnies. Tout en glapissant et en

poussant des oh! et des ah! les femmes questionnaient Victor : comment la dame était-elle assise? comment le major se tenait-il? et Victor ajoutait de nouveaux détails :

— Il tirait la langue et il était rouge comme un bœuf...

Je ne vis rien d'extraordinaire à ce que le major taillât les ongles de la dame, mais je ne pus croire qu'il tirait la langue; c'était un affreux mensonge et je dis à Victor :

— Si c'est mal tout ça, pourquoi avez-vous regardé par la fenêtre?...

On m'accabla d'invectives naturellement; mais les injures ne me blessaient pas; je n'avais qu'une envie, descendre à l'étage au-dessous, me mettre à genoux devant la dame comme l'avait fait le major, et la supplier de changer de demeure.

Depuis que je savais qu'il y avait une autre manière de vivre, d'autres gens, des pensées et des sentiments différents, cette maison avec tous ses habitants m'inspirait la plus profonde répulsion.

Quand on parlait mal de la reine Margot, tout mon être se révoltait. Ah! ce n'étaient plus des colères d'enfant! Mon cœur se gonflait de haine contre les calomniateurs; j'éprouvais un violent désir de les insulter, de leur faire du mal. En d'autres moments, je ressentais une douloureuse pitié pour moi-même et pour tous ces gens, mais cette pitié muette était encore plus torturante que la haine.

J'en savais beaucoup plus long qu'eux au sujet de la reine Margot et je craignais qu'ils ne fussent bientôt aussi informés que moi.

Les dimanches, quand les patrons s'en allaient à la grand'messe, à la cathédrale, j'allais chez la dame le matin ; elle m'appelait dans sa chambre à coucher ; je m'asseyais dans un petit fauteuil couvert de soie dorée, la petite fille montait sur mes genoux et je parlais à sa mère des livres que j'avais lus. Elle était couchée dans son large lit, le menton appuyé sur ses petites mains jointes ; son corps était caché sous la couverture couleur d'or, comme tout ce qui était dans la chambre ; ses cheveux noirs, coiffés en natte, tombaient sur son épaule et pendaient parfois du lit jusqu'à terre.

Elle m'écoutait et me regardait de ses yeux caressants ; avec l'ombre d'un sourire, elle disait :

— Ah ! vraiment...

Souvent, je la trouvais devant son miroir ; assise sur un fauteuil bas, elle se coiffait ; les extrémités de ses cheveux arrivaient à ses genoux, sur les bras du fauteuil, et couvraient le dossier jusqu'au plancher ; elle avait des cheveux longs et épais comme grand'mère. Je voyais dans la glace ses seins fermes et brunis ; elle mettait ses bas, son corsage, mais sa nudité pure n'excitait en moi aucun désir honteux ; j'étais simplement heureux et fier d'elle. Elle exhalait une odeur de fleur, odeur qui la protégeait contre les mauvaises pensées.

J'étais bien portant et robuste ; je connaissais parfaitement les mystères des relations entre hommes et femmes ; mais on en parlait devant moi avec une malveillance si impitoyable, avec une telle férocité, d'une façon si malpropre, que je ne pouvais me représenter cette femme dans les bras d'un homme ;

il m'était pénible de penser que quelqu'un avait le droit de la toucher avec audace, avec impudeur, que quelqu'un pouvait être le maître de son corps. J'étais persuadé que l'amour des cuisines et des mansardes était inconnu de la reine Margot; elle connaissait d'autres joies, un autre amour bien supérieur...

Mais un après-midi, à la tombée de la nuit, en pénétrant dans le petit salon, j'entendis derrière la portière de la chambre à coucher le rire sonore de la dame de mon cœur et une voix masculine qui disait :

— Mais attends donc... Mon Dieu... Je ne crois pas.

J'aurais dû me retirer discrètement, je le sentais bien, mais je ne le fis pas.

— Qui est là? demanda-t-elle. Toi, Alexis? Entre...

Dans la chambre, l'air était étouffant, imprégné du parfum des fleurs; il y faisait sombre, les rideaux étant baissés... La reine Margot était couchée dans le lit, la couverture remontée jusqu'au menton, et, à côté d'elle, en chemise, la poitrine découverte, l'officier violoniste était du côté de la paroi; une cicatrice lui barrait les seins : une bande rouge qui allait de l'épaule droite à la place du cœur; elle était si nette que je la distinguai clairement dans la pénombre. Les cheveux de l'officier étaient ébouriffés, et ce fut la première fois que je vis un sourire sur son visage couturé et mélancolique. Il souriait d'une façon bizarre, et ses grands yeux regardaient la reine Margot comme s'il venait seulement d'en découvrir la beauté.

— C'est mon ami, dit la reine Margot; je ne savais pas à qui elle parlait, à lui ou à moi.

— Pourquoi as-tu peur? (Sa voix résonnait comme si elle venait de très loin.) Viens ici...

Je m'approchai de son bras nu et brûlant, elle me prit par le cou et dit :

— Quand tu seras grand, tu seras heureux, toi aussi... Va-t'en!

Je posai le livre sur un rayon, j'en tirai un autre de la rangée et je sortis comme j'étais entré.

Quelque chose se brisait dans mon cœur. Évidemment, je n'avais jamais imaginé que ma reine pût aimer comme toutes les femmes et d'ailleurs, l'officier ne me permettait pas de le supposer. Je revoyais son visage, son sourire : il souriait avec béatitude, tel un enfant étonné; son visage sombre s'était miraculeusement transfiguré. Il l'aimait sans doute; pouvait-on ne pas l'aimer? Et elle aussi pouvait lui faire la généreuse offrande de son amour : il jouait si bien, il disait les vers avec tant d'émotion...

Mais, du fait même que je devais recourir à ces complaisantes excuses, je m'aperçus que tout n'était ni juste ni bien dans la manière de vivre de la reine Margot. Je sentais que j'avais perdu quelque chose et je passai plusieurs journées en proie à une profonde tristesse.

... Un jour, venu chez la dame pour chercher un livre, je lui racontai combien l'existence m'était insupportable, combien il m'était pénible d'entendre les gens la calomnier. Debout devant moi, une main posée sur mon épaule, elle m'écouta d'abord

attention, gravement, mais bientôt elle éclata de rire et me repoussa d'un léger geste :

— Assez!... Je sais tout cela, crois-le bien, je sais tout!

Puis elle me prit par les deux mains et me dit d'un ton caressant :

— Moins tu feras attention à toutes ces horreurs et mieux tu te porteras... D'abord tu devrais tenir tes mains plus propres...

Elle aurait pu se dispenser de cette remarque; si elle avait poli les cuivres, lavé les planchers et lessivé les langes, ses mains, pensai-je, ne seraient pas plus nettes que les miennes.

— Quand on sait vivre, les gens vous envient et sont furieux, et quand on ne sait pas vivre, ils vous méprisent, fit-elle d'une voix pensive.

Elle me souleva, m'attira à elle et me fixa en souriant:

— Tu m'aimes?

— Oui.

— Beaucoup?

— Oui.

— Et comment?

— Je ne sais pas.

— Merci, tu es un brave garçon! J'aime qu'on m'aime...

Elle sourit, elle allait dire quelque chose, mais, poussant un soupir, elle se tut sans me lâcher.

— Viens me voir plus souvent; viens dès que tu as un moment...

Je profitai de l'autorisation et je tirai nombre d'avantages de la fréquentation de la dame. Après le dîner, mes patrons allaient se coucher; je descen-

dais en hâte et, quand elle était à la maison, je restais chez elle une heure, et même davantage.

— Il faut lire des livres russes, il faut connaître notre existence à nous, Russes, me disait-elle et, de ses doigts fins et adroits, elle sortait les épingles de sa vaporeuse coiffure.

Après m'avoir énuméré les noms des plus grands écrivains russes, elle m'interrogeait :

— Tu te les rappelleras?

Elle disait souvent avec un peu de dépit et de tristesse :

— Il faudrait t'envoyer à l'école, te faire étudier et je l'oublie sans cesse.

La visite terminée, je remontais chez mes patrons, un livre nouveau dans les mains et mon cœur me semblait purifié.

J'avais déjà lu la *Chronique familiale* d'Aksakof, le beau poème russe *Dans les forêts*; les étonnants *Mémoires d'un chasseur*, quelques tomes de Grebenko et de Sollogoub et les vers de Venevetinof, d'Odoievsky, de Tioutchéf. Ces livres lavaient mon âme, la débarrassaient de l'écorce formée par les impressions de la réalité amère et indigente; je compris ce qu'étaient les bons livres et je compris aussi combien ils m'étaient indispensables; peu à peu ils me donnèrent une inébranlable assurance : je n'étais plus seul au monde et — je ne périrais pas!

Grand'mère venait; je lui parlais avec enthousiasme de la reine Margot; ma bonne aïeule prenait une prise de tabac et disait, satisfaite et convaincue :

— Tant mieux, tant mieux! Il y en a beaucoup de braves gens; le tout est de les chercher, et on les trouve...

Une fois, elle me proposa :

— Il faut peut-être que j'aille la remercier des bontés qu'elle a pour toi?

— Non, non, n'y va pas!

— Comme tu voudras, je n'irai pas... Mon Dieu, mon Dieu, comme tout s'arrange bien!

La reine Margot n'eut pas le temps de s'occuper de mon instruction; à la Trinité, une histoire désagréable survint, qui faillit m'anéantir.

Peu de temps avant cette fête, mes paupières s'étaient gonflées de telle sorte que mes yeux étaient complètement fermés; mes patrons craignirent que je ne perdisse la vue; j'étais moi-même effrayé. On m'emmena chez le docteur Rodzevitch, une connaissance de la maison; il me fit une incision à l'intérieur des paupières et je dus rester couché pendant quelques jours, les yeux bandés, en proie à un ennui noir et accablant. Le jour de la Trinité, on m'enleva le bandeau, et je me levai, comme si je sortais d'une tombe où l'on m'aurait enterré vif. Rien ne peut être plus horrible que de perdre la vue; c'est une détresse inexprimable, une séparation du monde presque complète.

Descendant le lendemain au hangar pour y chercher du bois, j'y trouvai par terre, à côté de la chatière, une bourse vide, que j'avais vue dix fois entre les mains du soldat Sidorof; je la lui rapportai sur-le-champ.

— Et l'argent, où est-il? demanda-t-il, en fouillant du doigt la bourse. Un rouble et trente copecks. Donne-les-moi!

Un essuie-main roulé en turban sur la tête, tout

jaune et amaigri des libations de la veille, il clignotait d'un air furibond et refusait de croire que j'avais trouvé la bourse vide.

Iermokhine survint, qui l'encouragea en me désignant de la tête :

— C'est lui qui a volé l'argent! Mène-le chez ses patrons. Le soldat ne vole pas le soldat!

Ces mots me donnèrent à penser que le larron, c'était lui, et qu'il avait, pour se débarrasser, jeté la bourse dans notre bûcher; je lui criai, en le regardant bien en face :

— Tu mens, c'est toi le filou!

Je fus définitivement convaincu que mes soupçons étaient fondés, car son visage grimaça aussitôt de colère et d'effroi; il se secoua et se mit à crier d'une voix aiguë :

— Prouve-le!

Comment l'aurais-je pu? Avec des invectives, Iermokhine me tira hors du bûcher, Sidorof nous suivait aussi en maugréant; aux fenêtres parurent divers locataires, entre autres la mère de la reine Margot, qui fumait paisiblement. Je compris que j'étais perdu aux yeux de ma dame, et je devins fou furieux.

Je me le rappelle : les soldats me tenaient par les bras, et mes patrons, debout en face de nous, écoutaient les plaintes en appuyant les accusateurs; la vieille disait avec assurance :

— Bien sûr que c'est lui! Hier au soir, il faisait l'aimable avec la blanchisseuse au portail; il avait donc de l'argent, parce que sans argent on n'obtient rien d'elle...

Parfaitement! criait Iermokhine.

Le plancher croulait sous mes pieds; une colère folle m'envahit : je me mis à injurier la vieille, mais je fus battu cruellement.

Ce qui me chagrinait plus que les coups, c'était l'idée de ce que la reine Margot pouvait maintenant penser de moi. Comment me justifier à ses yeux? Je fus atrocement malheureux en ces heures-là. Si je ne me pendis pas, c'est sans doute que je n'en eus ni le temps ni la possibilité.

Par bonheur, les soldats colportèrent immédiatement l'histoire dans toute la cour, dans toute la rue; le soir, comme j'étais couché au grenier, j'entendis en bas la voix de la blanchisseuse Nathalie :

— Non, pourquoi me tairais-je? Va, mon garçon, marche! Marche, te dis-je! Et j'irai voir ton chef, et il te fera marcher, lui, mais d'un autre pas!

Je pressentis immédiatement que ce vacarme me concernait. La blanchisseuse se tenait à notre perron, sa voix devenait toujours plus retentissante et solennelle.

— Combien m'as-tu montré d'argent hier, hein? D'où te venait-il? dis-le donc!

Haletant de joie, j'entendis Sidorof qui se lamentait :

— Aïe, aïe, aïe, Iermokhine...

— Et le gamin a été accusé et battu à cause de toi, vaurien!

J'avais envie de descendre à la hâte dans la cour, de danser de joie, d'embrasser la blanchisseuse avec reconnaissance, mais au même moment, la patronne cria, probablement par la fenêtre :

— Le gamin a été battu parce qu'il a été insolent, mais qu'il fût un voleur, personne ne l'a pensé, sauf toi, coquine!

— Coquine vous-même, madame, quelle vache vous êtes, permettez-moi de vous le dire!

J'écoutais cette conversation comme une musique; mon cœur était douloureusement brûlé par les ardentes larmes de la mortification et de la reconnaissance; j'étais haletant sous les efforts que je faisais pour les retenir.

Puis, le patron monta lentement l'escalier du grenier; il vint s'asseoir sur une botte de paille à côté de moi et me dit en lissant ses cheveux :

— Alors, Péchkof, mon ami, tu n'as pas de chance?

Sans répondre, je me détournai.

— C'est égal, tu injuries le monde d'une manière épouvantable, continua-t-il.

Je lui déclarai à voix basse :

— Quand je pourrai me lever, je partirai de chez vous...

Il resta assis, sans parler, fumant une cigarette; puis il dit à mi-voix :

— C'est ton affaire! Tu n'es plus un petit enfant; cherche toi-même où tu seras le mieux...

Et il s'en alla. Comme toujours, il m'inspira de la compassion.

Trois jours après, je quittai mes patrons. J'avais une envie irrésistible d'aller dire adieu à la reine Margot, mais je n'en eus pas le courage; j'attendais qu'elle me fît appeler.

En prenant congé de la petite fille, je lui recommandai :

— Dis à ta maman que je la remercie beaucoup de ses bontés, que je la remercie beaucoup... Tu n'oublieras pas?

— Non, non, promit-elle, avec un tendre et gracieux sourire. Adieu, à demain, n'est-ce pas?

Je la revis vingt ans plus tard, mariée à un officier de gendarmerie..

XV

De nouveau, je suis plongeur, et sur un bateau qui s'appelle *Perm*; il est rapide et vaste, blanc comme un cygne. Maintenant je suis le « laveur » ou « le garçon de cuisine »; je reçois sept roubles par mois et ma tâche consiste à aider les cuisiniers.

Le restaurateur, un homme tout rond et bouffi d'orgueil, est chauve comme une bille; les mains croisées derrière le dos, il arpente lourdement le pont pendant des journées entières, pareil à un taureau qui cherche un coin ombragé par les après-midi torrides. Le buffet est tenu par sa femme, une dame portant la cinquantaine, belle mais fripée, et si poudrée qu'une poussière blanche et collante tombe de ses joues sur sa robe de couleur vive.

La cuisine est sous le commandement d'Ivan Ivanovitch, surnommé l'Ourson, un homme petit, replet, au nez de vautour et aux yeux moqueurs.

Il est très coquet, porte des cols amidonnés, se rase tous les jours; il a les joues bleues, des moustaches noires dont la pointe se dresse en l'air: dès qu'il a un instant, il tourmente ses moustaches avec ses doigts rouges et cuits et ne cesse de les regarder dans un petit miroir rond.

L'homme le plus intéressant du bateau, c'est le chauffeur Jakob Schoumof, un gaillard mal équarri, large de poitrine. Son visage au nez camus est plat comme une pelle; ses petits yeux d'ours se dissimulent sous d'épais sourcils, les joues sont couvertes de minuscules boucles de poils qui rappellent la mousse des marais; sur la tête, les cheveux forment une toison épaisse où il a peine à glisser ses doigts tordus.

Il était très adroit au jeu de cartes, où il gagnait toujours; sa voracité étonnait: pareil à un chien affamé, il rôdait sans cesse autour de la cuisine, quémandant des morceaux de viande et des os; le soir, il prenait le thé avec l'Ourson et racontait ses extraordinaires aventures.

Dans son jeune âge, il avait été le deuxième berger de la municipalité de Riazan; un moine qui passait l'avait entraîné dans un couvent, où il resta quatre ans comme novice.

— Et je serais devenu moine, une noire étoile de Dieu, déclamait-il phraseur et loquace, si une femme de Pensa n'était venue en pèlerinage à notre ermitage; elle était amusante, elle me séduisit: elle me disait : « Comme tu es beau, comme tu es fort; moi, je suis une honnête femme, je suis seule et veuve; tu devrais venir chez moi comme portier;

j'ai une petite maison, je fais le commerce des plumes et des duvets d'oiseaux... » Alors, elle m'a pris comme portier, moi, je l'ai prise pour femme et j'ai vécu bien au chaud pendant trois ans...

— Tu mens joliment bien! interrompit l'Ourson Si on te payait tes mensonges, tu serais bientôt riche!

Jakob mâche; sur son visage se meuvent les bouclettes de poils; ses oreilles velues s'agitent; il écoute le cuisinier et reprend du même ton précipité et scandé :

— Elle était plus vieille que moi, j'ai fini par me lasser d'elle et je me suis lié avec sa nièce; la tante l'a su et m'a chassé...

— C'est bien fait pour toi; tu ne méritais pas mieux! répondit vivement l'Ourson.

Le chauffeur continue, un morceau de sucre caché sous la joue :

— J'ai rôdé de droite et de gauche pendant quelque temps et j'ai fait la connaissance d'un vieux colporteur de Vladimir; nous avons parcouru de compagnie la terre entière; nous avons été aux Balkans, chez les Turcs, chez les Roumains, chez les Grecs, chez toutes sortes d'Autrichiens, nous avons vu tous les peuples; chez les uns, nous achetions, chez les autres, nous vendions...

— Et où avez-vous volé? demanda gravement le cuisinier.

— Jamais! Le vieux ne voulait pas. Il me disait : « A l'étranger, il faut être honnête: là, la loi ne vous ménage pas, pour un rien on vous tranche la tête! » J'ai essayé de voler, c'est vrai; seulement ça n'a

pas réussi ; j'ai voulu, une fois, emmener le cheval d'un marchand qui était dans une cour. Je n'ai pas su m'y prendre, on m'a attrapé et, naturellement, on m'a roué de coups et conduit à la police. Le volé, lui, était un véritable voleur de chevaux, voleur très expérimenté, moi, je n'étais qu'un pauvre et maladroit filou. J'avais travaillé chez ce marchand à l'installation d'un poêle dans une salle de bains; mon homme tomba malade; il rêva de moi, et de telle façon qu'il s'effraya; il fit dire à la police: « Relâchez cet individu, il m'est apparu dans un songe et m'a prévenu que si je ne lui pardonnais pas, je ne guérirais pas. C'est un sorcier! » Il me prenait pour un sorcier! Le marchand, gros personnage, fut écouté et l'on me relâcha!

— On n'aurait pas dû le faire, remarqua le cuisinier, mais plutôt, on aurait dû te plonger trois jours durant au fond de l'eau, pour te faire dégorger ta bêtise!

Jakob releva aussitôt le mot :

— Tu as raison, la bêtise, c'est mon fort, j'en ai pour tout un village...

Le cuisinier glisse le doigt entre son cou et son col trop étroit, le tire avec colère, tourne la tête et se lamente :

— Ah! quel ennui! Dire qu'il y a sur la terre des oiseaux comme toi qui bâfrent, boivent et rôdent, et sait-on pourquoi? Dis-le donc, pourquoi es-tu au monde?

Tout en mâchant, le chauffeur répond :

— Je n'en sais rien. Je vis, un point, c'est tout. Les uns sont couchés, les autres marchent; les fonc-

tionnaires sont éternellement assis, mais les uns comme les autres, ont le droit de manger...

Le cuisinier s'exaspère :

— C'est-à-dire que tu es un cochon, et quel cochon!

— Pourquoi m'injuries-tu? s'informe Jakob surpris. Les hommes sont tous rejetons du même arbre. Tes mauvaises paroles ne me rendront pas meilleur...

Cet homme m'avait attiré à lui très vite et fortement; je le considérais avec un étonnement continuel; je l'écoutais, bouche bée. Il avait, me semblait-il, une connaissance de la vie qui lui était particulière. Il tutoyait tout le monde, regardait tous les gens bien en face, d'un air indépendant, et semblait mettre chacun, au même rang que lui-même : le capitaine, le restaurateur, les riches passagers des premières, les matelots, le personnel du buffet et les passagers du pont.

Parfois, appelé par le capitaine ou le mécanicien, il se tenait debout devant eux, ses longs bras de singe croisés derrière le dos; on lui reprochait d'être paresseux ou d'avoir dépouillé au jeu un voyageur; mais il était visible que cette accusation ne le touchait pas et que la menace de le renvoyer au prochain débarcadère le laissait indifférent.

Je n'ai jamais vu cet homme mortifié ou pensif; je ne me rappelle pas qu'il ait eu des moments de silence; les paroles coulaient de sa bouche velue en un ruisseau intarissable, sans arrêt et même, semblait-il, sans qu'il le voulût. Lorsqu'on l'injuriait, ou lorsqu'il écoutait un récit intéressant, ses lèvres se mouvaient comme s'il se répétait ce qu'il enten-

dait ou continuait tout bas ses propres discours. Tous les jours, son quart terminé, il sortait de la cale de la chaufferie, les pieds nus, couvert de sueur, taché de naphte, la chemise trempée, la poitrine découverte, et aussitôt résonnait sur le pont sa voix égale et voilée; les mots tombaient comme des gouttes de pluie :

— Bonjour, la mère! Où vas-tu? A Tchistopol? Je connais ce pays, j'y ai vécu, j'ai travaillé chez un Tatare riche et vieux, appelé Oussan Goubaïdouline. Le bonhomme encore solide, au museau cramoisi, avait trois femmes. La plus jeune de ces drôlesses, une petite Tatare, était bien amusante. J'ai bien péché avec elle.

Il avait été partout; il avait « péché » avec toutes les femmes rencontrées sur sa route; il parlait de tout sans méchanceté, tranquillement, comme si jamais dans sa vie il n'avait subi d'humiliations ou d'outrages. L'instant d'après, sa voix résonnait à la poupe :

— Eh, les braves gens! Qui vient faire une petite partie de cartes? Une manille? Ou un autre jeu? Le jeu, c'est une affaire amusante; on peut gagner de l'argent tout en restant assis; c'est une affaire commerciale...

On le considérait en général comme paresseux, mais il me semblait qu'il accomplissait son pénible labeur devant le foyer, dans une chaleur infernale, étouffante et puante, avec la même conscience que les autres; je ne me rappelle pas l'avoir entendu se plaindre de la fatigue, comme le faisaient les autres chauffeurs.

Une fois, on vola à une vieille femme une bourse pleine d'argent; c'était par une soirée sereine et paisible; tout le monde était tranquille et content. Le capitaine donna cinq roubles à la vieille; les passagers en recueillirent autant entre eux; quand on remit l'argent à la vieille, celle-ci se signa et fit la révérence à tout le monde en disant :

— Bonnes gens, vous me donnez trois roubles et dix copecks de plus que je n'avais.

Quelqu'un s'exclama gaîment :

— Prends tout, la vieille, à quoi bon jaser? Trois roubles, c'est toujours bon à prendre...

Une autre voix assura :

— L'argent, ce n'est pas comme les gens, il n'y en a jamais de trop...

Jakob s'approcha alors de la vieille et lui proposa sérieusement de lui donner les roubles de supplément pour les risquer au jeu.

Le public se mit à rire, pensant que le chauffeur plaisantait, mais il insista auprès de la vieille qui se troublait :

— Donne-les-moi donc! A quoi te servent-ils? Demain, tu seras au tombeau...

On fut révolté, on le chassa en l'injuriant; il me dit avec étonnement et en hochant la tête :

— Les drôles de gens! Pourquoi se mêlent-ils de ce qui ne les regarde pas? Elle l'a dit elle même que c'était de l'argent de trop. Et moi, trois roubles m'auraient fait plaisir...

L'argent semblait le charmer par son aspect extérieur; tout en parlant, il aimait à polir sur son pantalon les pièces d'argent ou de billon, et quand elles

étincelaient, il les admirait en remuant les sourcils, mais il n'était pas âpre au gain.

Un jour, il me proposa de jouer avec lui à « stoukolka », jeu que je ne connaissais pas.

— Tu ne sais pas jouer? s'étonna-t-il. Toi qui sais pourtant lire et écrire! Alors, il faut que tu apprennes! Viens, nous allons jouer au « narschka », du sucre pour enjeu...

Il me gagna une demi-livre de sucre coupé, il enfouissait à mesure les morceaux sous sa joue velue; enfin, trouvant que je savais suffisamment jouer, il me proposa :

— Maintenant, nous allons jouer pour de bon, pour de l'argent. En as-tu?

— Oui, j'ai cinq roubles...

— Moi, j'ai deux roubles et quelque chose.

Bien entendu, je fus vite à sec. Désireux de me refaire, je jouai mon habit qui valait cinq roubles; je perdis; je perdis également mes bottes neuves. Alors Jakob me dit d'un ton mécontent, presque irrité :

— Non, tu ne sais pas jouer; tu es trop ardent; tu engages tout de suite ton habit, tes bottes! Je n'en ai pas besoin. Tiens, reprends-les et reprends ton argent, quatre roubles: j'en garde un pour la leçon. Sommes-nous d'accord?

Je lui fus très reconnaissant.

— Je m'en fiche! dit-il en réponse à mes remerciements. Le jeu, c'est le jeu, un amusement, par conséquent, mais toi, c'est comme si tu allais à la bataille. Et même au combat il ne faut pas se laisser emporter; il faut frapper avec réflexion! A quoi bon

s'échauffer! Tu es jeune, apprends à te conduire. Si tu échoues une fois, cinq fois, sept fois, lâche le jeu! Va-t'en! Quand tu seras calmé, recommence! C'est là toute la science du joueur!

Au coucher du soleil, un passager de deuxième qui était ivre, un gros marchand de Perm, tomba à l'eau. La machine ralentit vivement, le bateau s'arrêta, lâchant sous l'hélice un nuage d'écume, que les rayons empourprés du crépuscule ensanglantèrent; dans ce sang bouillonnant, déjà loin de la poupe, un gros corps noir se débattait; des cris sauvages qui me bouleversaient résonnaient sur le fleuve. Les passagers braillaient aussi, se poussaient, se penchaient au bastingage, s'entassaient à l'arrière. Le camarade du noyé — un homme roux, chauve, ivre pareillement — donnait des coups de poing pour arriver au bord et mugissait :

— Arrière! Je vais l'attraper!...

Deux matelots déjà s'étaient jetés à l'eau et nageaient vers l'homme; à l'arrière, on descendait la chaloupe et parmi les cris de commandement, le glapissement des femmes, la voix sourde de Jakob s'écoulait en un filet uniforme et tranquille :

— Il se noiera, il n'y a rien à faire, il se noiera parce qu'il porte un habit! Quand on a une longue veste, on est sûr de se noyer! Les femmes, par exemple, pourquoi se noient-elles plus vite que les hommes? A cause des jupes. La femme, quand elle tombe à l'eau, va tout de suite au fond, comme un poids de cent kilos... Regardez, il a coulé, je l'ai bien dit...

En effet, le marchand avait disparu; on le cherc

en vain pendant deux heures sans y parvenir. Son camarade, dégrisé, était assis à l'arrière et murmurait d'une voix plaintive :

— Eh bien! nous voilà jolis! Que vais-je faire, hein! Que vais-je dire à sa famille? Il a de la famille...

Les mains croisées derrière le dos, Jakob essaya de le consoler :

— Ne t'en fais pas, marchand! Car personne ne sait où il doit mourir. Des gens mangent des champignons, et vlan, ils s'empoisonnent! des milliers d'autres en mangent aussi, ils s'en trouvent bien! Et je ne parle que de champignons!

Massif et robuste, planté comme une meule devant le marchand, il pérore intarissablement. D'abord le passager l'écouta en pleurant, essuyant ses larmes avec ses larges paumes, mais il se mit bientôt à hurler :

— Pourquoi, diable, viens-tu encore me tourmenter? Braves gens, emmenez-le, sinon je ferai un malheur!...

Et Jakob dit en s'en allant paisiblement :

— Ils sont drôles, les gens! On leur veut du bien et ils vous menacent...

... Nous sommes assis à l'arrière; la nuit est tiède et la lune flotte à notre rencontre; la rive basse et toute en prairies s'étend au loin; on entrevoit sur la côte montagneuse des clartés jaunes et clignotantes, sortes d'étoiles prisonnières de la terre. Autour de nous tout se meut et palpite d'une vie silencieuse, mais réelle.

Jakob me conte toutes sortes de choses.

Ses histoires sont sans retenue, mais jamais répugnantes; on n'y relève ni fanfaronnades ni cruautés, mais de la simplicité et de la mélancolie. La lune au ciel, brille aussi d'une nudité candide, elle m'émeut pareillement et m'attriste, je ne sais pourquoi Je ne me rappelle que les plus beaux épisodes de ma vie, la reine Margot, ces vers inoubliables par leur justesse :

> Seule la chanson a besoin de beauté,
> La beauté n'a pas besoin de chanson.

Je me secoue de cette rêverie comme d'un léger sommeil et questionne de nouveau le chauffeur sur sa vie, sur ce qu'il a vu.

— Que tu es drôle! répond-il. Que veux-tu que je te raconte? J'ai tout vu. Demande-moi : « As-tu vu un couvent? » Oui. « Et des cabarets? » Aussi. J'ai vu la vie des nobles et celle des paysans. J'ai vécu dans l'abondance; j'ai connu la misère...

Lentement, comme s'il franchissait une profonde rivière sur un pont dangereux et vacillant, il évoque ses souvenirs :

— Ainsi une fois, j'étais au violon, pour vol de cheval; j'allais sans doute être envoyé en Sibérie! Et le commissaire était furieux : les poêles tiraient tous mal dans sa maison neuve. Je lui dis : — « Je peux arranger ça, Votre Noblesse! » Il me crie : — « Tais-toi! » et il ajoute : — « Le premier fabricant de la ville n'y a rien pu faire. » Je lui dis : — « Parfois le berger est plus habile que le général! » J'avais de l'aplomb, alors; tout m'était indifférent puisque c'était la Sibérie qui m'attendait! Il me

répond : — « Eh bien, vas-y, et si ça tire encore plus mal, je te mettrai les os en morceaux! » En deux jours, j'avais arrangé les affaires. Il était stupéfait, le commissaire. — « Ah! imbécile, idiot! me dit-il, tu es un parfait poêlier, et tu voles des chevaux! Comment expliquer cela? » Je lui répondis : — « Si j'ai volé, c'est tout bonnement par bêtise, Votre Noblesse. » — « Tu as raison, dit-il, c'est par bêtise, tu me fais pitié. Oui, tu me fais pitié », répéta-t-il. Hein, qu'en penses-tu? Un commissaire de police doit être inexorable par fonction et pourtant, il ne le fut pas avec moi.

— Et qu'est-il survenu?

— Rien. Il m'a plaint. Que te faudrait-il encore?

— Pourquoi te plaindre! Tu es à l'épreuve de tout, comme une pierre...

Jakob rit sans malice :

— Que tu es drôle! Une pierre! Il faut estimer même des pierres; que ferions-nous sans elles? Avec les pierres, on fait les trottoirs et les chaussées, les maisons, les églises. Il faut respecter toutes les choses créées; rien n'est sans raison. Vois le sable, on le croirait stérile, pourtant les roseaux y poussent, et combien d'arbres!

Lorsque le chauffeur parle ainsi, je sens nettement qu'il me dépasse en savoir et en raison.

— Que penses-tu du cuisinier? lui dis-je.

— De l'Ourson? demande Jakob avec indifférence. Que veux-tu que j'en pense? Il n'y a rien à en penser.

C'est exact : Ivan Ivanovitch est si froidement correct, si neutre, que la pensée n'a aucune prise

sur lui. Je ne lui trouve qu'une qualité : c'est d'aimer le chauffeur; il l'injurie constamment, mais il l'invite régulièrement à prendre le thé.

Il lui fit un jour cette sortie :

— Si le servage existait encore et si j'avais été ton maître, je t'aurais fait fouetter sept fois par semaine, fainéant!

Jakob remarque gravement :

— Sept fois, c'est beaucoup!

Tout en rudoyant le chauffeur, l'Ourson le régale sans cesse de toutes sortes de bonnes choses; il lui tend un morceau et brutalement commande :

— Mange!

Jakob mâche sans se presser et dit :

— J'en amasse, des forces, grâce à toi, Ivan Ivanovitch!

— Et à quoi te sert-elle, la force, paresseux?

— A quoi? Mais à vivre longtemps!

— A quoi te sert la vie, démon?

— Les démons aiment aussi la vie... Eh! trouves-tu que ce n'est pas amusant de vivre? C'est très amusant, Ivan Ivanovitch...

— Quel idiot!

— Hein?

— I-di-ot.

— Quel drôle de mot! s'étonne Jakob.

L'Ourson m'adresse la parole :

— Notre sang se dessèche au feu des fourneaux et lui, il rumine tranquillement comme un veau!

— A chacun sa destinée! répondit le chauffeur, en digérant son repas.

Je sais qu'il fait plus chaud et qu'il est plus

pénible de travailler devant le foyer de la machine que devant nos fourneaux; à plusieurs reprises, j'ai essayé, la nuit, d'aider Jakob; il me paraît surprenant qu'il ne veuille pas faire remarquer au cuisinier combien sa besogne est dure. Assurément, cet homme sait quelque chose d'extraordinaire.

Tout le monde l'injuriait : le capitaine, le mécanicien, le pilote, tous ceux qui en avaient la fantaisie. Cependant, on se gardait bien de le renvoyer. Ses camarades le traitaient mieux que les autres gens, tout en le plaisantant sur ses bavardages, sur son adresse aux cartes. Je leur demandais :

— C'est un brave homme, Jakob?

— Jakob? Mais oui! Il n'a pas de malice; on le tourne comme on veut: on lui mettrait des charbons rouges dans sa blouse qu'il ne se fâcherait pas.

Malgré son labeur pénible aux chaudières et son appétit de cheval, le chauffeur dormait très peu; son quart achevé, tout sale et couvert de sueur, il restait toute la nuit à l'arrière, sans aller se changer, conversant ou jouant aux cartes avec les passagers.

Au delà de la poupe, la rivière, couverte d'écume, coule avec rapidité; on entend le bouillonnement du flot, le rivage noir l'accompagne lentement. Sur le pont, les passagers ronflent; entre les bancs, entre les corps ensommeillés, se meut avec lenteur, en se rapprochant de nous, une haute et mince silhouette : une femme vêtue de noir, à cheveux gris, sans chapeau; le chauffeur me pousse du coude et me chuchote :

— Regarde, elle a du chagrin...

Et il me semble que le chagrin d'autrui le divertit.

Il parlait beaucoup; je l'écoutais avec avidité; je me rappelle bien ses histoires, mais aucune n'était gaie. Il parlait plus tranquillement que les livres; un auteur exprime sa colère, sa joie, sa tristesse ou son ironie; lui, le chauffeur, il ne riait pas, ne critiquait pas; rien ne semblait l'émouvoir, il parlait comme un témoin indifférent devant un juge, comme un homme que n'intéresseraient ni les accusés, ni les accusateurs, ni la Justice. Cette impassibilité me déplaisait et j'en éprouvais quelque rancune envers Jakob.

Pendant que la vie brûlait autour de nous comme le feu du foyer sous les chaudières, je regardais sa grosse patte d'ours, armée d'un marteau, frapper légèrement le robinet de la soupape, pour la réglementation du chauffage, et je lui demandai :

— On t'a aussi humilié, offensé?

— Qui est-ce qui voudrait m'offenser? Je suis fort, et si je me défends...

— Je ne parle pas de batteries, mais de ton âme. On ne t'a jamais mortifié?

— On ne peut pas mortifier l'âme : elle est inaccessible aux événements extérieurs. L'âme humaine, rien ne peut l'atteindre.

Les passagers du pont, les matelots et tout le monde parlaient de l'âme aussi lourdement qu'on parlerait de la terre, du travail, des récoltes ou des femmes. Le mot revient sans cesse dans les propos de la foule, il est d'usage comme un sou de cuivre. Je suis choqué de l'entendre prononcer par des gens aux langues acerbes, et mon cœur se serre quand des paysans le souillent par leurs affreux jurons.

Je me rappelle avec quelle prudence grand'mère parlait de l'âme, du mystérieux réceptacle de l'amour, de la beauté, de la joie : je croyais qu'après la mort des gens honnêtes, les anges blancs emportaient leur âme au ciel bleu, au bon Dieu de ma grand'mère, qui les accueillait avec affection :

— Eh bien, ma chère âme, âme pure, tu as bien souffert? Tu es lasse et douloureuse?

Et Il donne aux âmes des ailes de séraphins, six ailes blanches.

Jakob Schoumof, comme grand'mère, parle de l'âme avec précaution, en peu de mots et à contre-cœur. Quand il jure, il n'emploie jamais ce terme; lorsqu'on en discutait devant lui, il gardait le silence et baissait son cou rouge pareil à celui d'un bœuf. Lorsque je lui demandais une définition de l'âme, il répondait :

— Un esprit, le souffle de Dieu...

Désirant plus de précision, je continuais mon interrogatoire; alors, le chauffeur penchait la tête et disait :

— Les popes eux-mêmes savent peu de chose sur cette mystérieuse entité, elle dépasse notre intelligence.

Sans cesse il m'oblige à penser à lui, à essayer de le comprendre ; mais tous mes efforts sont vains.

La femme du restaurateur me traite avec une amabilité suspecte. Le matin, je dois lui apporter de l'eau pour sa toilette, quoique ce soit plutôt la besogne de Loucha, une jeune fille proprette et gaie, femme de chambre des secondes. Quand je suis dans l'étroite cabine, près de la femme du restaurateur

nue jusqu'à la ceinture, quand je vois ce corps fripé et jaune comme de la pâte aigre, je me rappelle le corps lissé et brun de la reine Margot, et un dégoût me gagne. Cette femme ne cesse de bavarder, tantôt plaintive et bourrue, tantôt irritée et sarcastique.

Le sens de ses propos n'arrive pas jusqu'à moi, quoique je le devine de loin : il est lamentable, quémandeur et éhonté. Mais je n'en suis pas révolté; je vis si loin de cette femme et de tout ce qui se passe sur le bateau! Je vis derrière une grosse pierre moussue qui me dissimule tout ce monde, voguant nuit et jour vers on ne sait où.

— Elle est tout à fait amoureuse de toi, notre Gavrilovna!

J'entends comme en rêve ces paroles moqueuses de Loucha. Et elle ajoute :

— Ouvre la bouche, attrape ton bonheur!

Elle n'est pas la seule à me persifler : tout le personnel connaît les faiblesses de la patronne, et le cuisinier me dit en grimaçant :

— Elle a mangé de tout, la bonne femme, et maintenant, il lui faut des primeurs... Ouvre l'œil, Péchkof, prends garde!

Jakob, lui aussi, me conseille paternellement :

— Bien sûr, si tu avais deux ans de plus, hé bien, je ne t'aurais pas conseillé de faire le dégoûté, mais maintenant, à ton âge, il vaut peut-être mieux ne pas céder!... Après tout, agis comme tu l'entendras...

— Laisse donc ces saletés, dis-je.

— Bien sûr...

Mais aussitôt, tout en essayant avec ses doigts

crochus de démêler ses cheveux en broussailles, il sème de nouveau ses petites paroles arrondies :

— Mais il faut aussi la comprendre, elle; elle chemine vers l'hiver, vers la vieillesse... Les chiens aiment à être caressés; d'autant plus les gens! La femme vit de caresses comme le champignon d'humidité...

— Tout le monde se marie; et toi, Jakob, pourquoi ne te maries-tu pas?

— A quoi bon? Des femmes, Dieu merci, je peux en avoir à satiété.

— Tu pries Dieu?

— Tu m'amuses! Bien sûr, je prie Dieu...

— Comment?

— De toute manière.

— Quelles prières dis-tu?

— Je ne sais pas de prières. Je dis tout simplement : « Seigneur Jésus, aie pitié de moi pendant que je suis en vie; donne-moi la paix quand je serai mort... Protège-moi de la maladie... » Et j'ajoute encore deux ou trois autres choses...

— Lesquelles?

— Des demandes de toutes sortes. Quoi que ce soit qu'on Lui dise, Il l'entend!

Il me traitait avec amitié, avec la curiosité qu'on a pour un petit chat déluré, qui sait faire de jolis tours. Parfois, la nuit, je m'asseyais à côté de lui; il sentait le naphte, la fumée et l'oignon (il aimait à manger des oignons crus qu'il dévorait comme des pommes); tout à coup, il disait :

— Allons, Alexis, récite-moi des vers!

Je savais par cœur beaucoup de vers; en outre,

j'avais un gros cahier où je copiais mes poèmes favoris. Je lui lisais *Rouslan*; il écoutait, immobile, aveugle et muet, retenant son souffle rauque; puis il chuchotait :

— Quelle charmante histoire! Il l'a inventée lui-même, ce Pouchkine? Il existe un noble du nom de Moukhine-Pouchkine, je l'ai vu...

— Ce n'est pas le même; celui dont je te parle a été tué il y a longtemps...

— Tué, pourquoi?

Je lui expose le drame avec les mêmes phrases brèves que la reine Margot a jadis employées Jakob écoute, puis il dit tranquillement :

— Il en périt du monde à cause des femmes...

Souvent je lui raconte des histoires lues autrefois; elles se sont toutes embrouillées et enchevêtrées dans ma mémoire en une longue narration de vie splendide et agitée, flambant de passions ardentes, pleines d'exploits insensés, de noblesse, d'éclat, de succès fantastiques, de duels et de morts, d'actions infâmes et de paroles héroïques. Pour moi, Rocambole a pris les traits chevaleresques de La Mole, d'Annibal, de Coconnas; Louis XI, ceux du père Grandet; le cornette Otlétaief se confond avec Henri IV. Cette histoire dont j'avais transformé les personnages selon mon inspiration, où j'avais interverti les événements, constituait pour moi un monde où j'étais libre, comme le Dieu de grand'mère, qui jouait avec les hommes à son gré. Sans m'empêcher de voir la réalité telle qu'elle était, sans atténuer mon désir de comprendre les êtres vivants, ce chaos livresque, pareil à un nuage transparent mais impénétrable, me

protégeait contre une foule de malpropretés contagieuses, contre tous les venins de l'existence.

Les livres me rendirent invulnérable pour bien des choses : sachant comment on peut aimer et souffrir, il ne m'était pas possible de fréquenter les maisons publiques; la débauche vulgaire et mesquine m'inspirait du dégoût et de la pitié, pour ceux qu'elle satisfaisait. Rocambole m'apprit à être stoïque, à ne pas céder à la force des circonstances; les héros de Dumas me donnèrent l'aspiration de me consacrer à une grande et noble cause. Mon héros favori était le joyeux roi Henri IV, et je pensais que Béranger avait vaguement pensé à lui dans sa célèbre chanson : *Le Roi d'Yvetot*, excellent bonhomme qui ne dédaignait pas les faciles plaisirs :

Il n'avait de goût onéreux
Qu'une soif un peu vive,
Mais en rendant son peuple heureux
Il faut bien qu'un roi vive!

Les romans dépeignaient Henri IV, comme un brave homme chérissant son peuple, la France comme le plus beau pays du monde, la terre des loyaux chevaliers, de gens aussi nobles sous le manteau royal que sous le sayon du paysan : Ange Pitou était un preux tout autant que d'Artagnan. Quand Henri IV fut tué, j'ai pleuré et maudit Ravaillac. Ce roi était le héros habituel de mes récits et je crois que Jakob se mit aussi à aimer la France.

— Ce prince, quel brave homme! disait-il parfois.

Son enthousiasme n'était pas bruyant, il ne m'interrompait pas par des questions; il écoutait en silence, les yeux baissés, le visage immobile. Mais si,

pour une raison quelconque, je m'arrêtais, il demandait immédiatement :

— C'est fini?

— Pas encore.

— Alors ne t'arrête pas!

Il murmurait avec un soupir :

— Ces Français, ils vivent tous au frais...

— Comment ça?

— Je m'explique : toi et moi nous nous démenons dans une fournaise, nous travaillons dur, et eux, ils sont au frais. Ils ne font rien et ne songent qu'à boire et à se promener; quelle vie amusante!

— Mais ils travaillent aussi...

— Tes histoires ne le font pas supposer! remarqua judicieusement le chauffeur.

Et soudain, je m'aperçus que l'immense majorité des ouvrages que j'avais lus ne disaient presque jamais de quoi vivaient ces nobles personnages, ni s'ils travaillaient.

— Maintenant, je vais dormir un moment, disait Jakob; il s'allongeait à l'endroit même où il se trouvait assis et bientôt son souffle égal annonçait qu'il était endormi.

A l'automne, lorsque les rives de la Kama devinrent rousses, que les arbres se dorèrent et que les rayons obliques du soleil pâlirent, Jakob quitta le bateau.

XVI

A l'arrière-automne, lorsque le bateau cessa ses courses, j'entrai comme apprenti dans un atelier d'images saintes; le surlendemain déjà, la patronne, une petite vieille, douce et toujours un peu grise, me déclara :

— Les jours sont courts maintenant, et les soirées longues; aussi tu iras au magasin, tu y serviras de garçon de bureau et, le soir, tu apprendras!

Et elle me livra à la domination du commis, un jeune homme aux jambes agiles, au joli visage doucereux. Le matin, dans la froide pénombre de l'aurore, nous traversions ensemble la ville presque tout entière, par la rue Klinka, encore endormie, jusqu'au « marché d'En-bas ». Là, au second étage d'une des galeries de vente, se trouvait le magasin. C'était un ancien entrepôt transformé, sombre, muni d'une porte de fer et d'une petite vitrine ouvrant sur la

terrasse couverte de tôle; il était tout encombré d'icônes de toutes grandeurs, d'armoires, de livres imprimés en ancien slavon d'église et reliés de cuir jaune. A côté de notre boutique il s'en trouvait une autre, où le patron, homme à la barbe noire, faisait le même commerce que nous; il était parent d'un savant, vieux-croyant très âgé[1], célèbre sur les rives du Volga, faisant partie du territoire des Kerjènes; le marchand avait un fils, un gamin de mon âge, alerte et sec, aux yeux furtifs de souris, au visage terreux, comme celui d'un vieillard.

Quand j'ai ouvert le magasin, je dois courir chercher de l'eau bouillante pour le thé, dans une brasserie; après le déjeuner, je balaie, j'essuie la poussière; ensuite, je fais les cent pas sur la terrasse, en veillant attentivement à ce que les acheteurs n'entrent pas à côté.

— Le client, c'est un imbécile! assure le commis. Il achète n'importe où, pourvu que ça lui semble bon marché; il ne connaît rien à la marchandise!

Mon compagnon heurte les unes contre les autres les icônes de bois, il m'instruit, très fier de son savoir :

— Un travail d'atelier, une marchandise inférieure,

1. Vieux-croyants, secte très répandue et longtemps persécutée en Russie et qui observe les anciens rites... La religion chrétienne fut introduite en Russie par les moines grecs. Les livres de culte traduits du grec circulèrent en manuscrits jusqu'a 1563, année de fondation de la première imprimerie russe à Moscou. Les moines russes — pour la plupart ignorants — traduisirent mal les textes grecs. Une foule d'erreurs et d'inexactitudes s'ensuivirent qui furent — peu à peu — consacrees par l'usage. En 1655 le patriarche moscovite Nikone fit retablir le texte exact d'après les livres grecs. Cette « innovation » deplut à plusieurs ecclésiastiques autour desquels se groupèrent de nombreux disciples appelés *les vieux-croyants*. D'où le schisme qui dure encore.

douze centimètres sur quinze, ça nous coûte tant et tant... vingt-quatre centimètres sur trente, ça nous coûte tant... Connais-tu les saints et leurs vertus? Il faut te les rappeler. Boniface, c'est contre l'ivrognerie; sainte Barbe Martyre, contre les maux de dents et la mort subite. Vassili le Bienheureux guérit les fièvres... Et les Vierges, les connais-tu? Regarde : Notre-Dame des Douleurs, de la Trinité, d'Alaba, Notre-Dame de la Consolation, celle des Sept Glaives, celle de Kazan, de Pokrov...

Je me rappelai très vite le prix des icônes d'après leurs dimensions et leur travail, j'appris les différences entre les nombreuses images de la Vierge; il me fut beaucoup plus difficile de me remémorer les vertus des saints.

Parfois, appuyé à la porte de la boutique, j'étais absorbé par mes pensées; tout à coup le commis se mettait à me poser des questions :

— Les couches difficiles, qui les soulage?

Si je me trompais, il me demandait d'un ton méprisant :

— Et ta tête, à quoi te sert-elle?

Il m'était encore plus difficile d'attirer les clients; les icônes enluminées d'une manière grotesque ne me plaisaient pas et il m'était désagréable de les vendre. D'après les récits de grand'mère, je me représentais la Vierge jeune, belle et bonne; telle, Elle était également sur les gravures des revues, alors que les icônes La montraient vieille, sévère, avec un long nez tordu et des mains de bois.

Les jours de marché, le mercredi et le vendredi, le commerce marchait bien; des paysans et des

vieilles femmes apparaissaient sur la terrasse, parfois des familles entières, des gens taciturnes et méfiants qui habitaient les forêts des bords du Volga et fidèles aux anciens rites. Parfois, je voyais un homme pesant, vêtu de peau de mouton et de gros drap foulé à la maison, s'aventurer avec précaution sur la terrasse, comme s'il eût craint qu'elle ne s'effondrât; j'étais gêné et honteux vis-à-vis de lui. Avec de grands efforts, je lui barrais le passage, je tournais autour de ses lourdes bottes et je bourdonnais comme un moucheron :

— Que désirez-vous, monsieur? Des psautiers faciles à lire et bien établis; les livres d'Efrème Sirine, les livres d'heures, les Cyrilliennes, les Lois! Jetez un coup d'œil, s'il vous plaît! Nous avons toutes les icônes que vous pouvez désirer, à tous les prix, dans toutes les dimensions, le plus beau travail! Nous peignons sur commande tous les saints et toutes les Vierges! Vous voulez peut-être commander une icône personnelle, une icône de famille? C'est ici le meilleur atelier de la Russie! le plus grand commerce de la ville!

Impénétrable et impassible, le client garde longtemps le silence; il me regarde comme un chien et tout d'un coup, il m'écarte du geste, entre chez le voisin, et notre commis grommelle en se frottant ses grandes oreilles :

— Tu l'as laissé échapper... Quel piètre commerçant tu fais!

Dans la boutique voisine résonne une voix douce et mélodieuse, des phrases ensorcelantes s'enguirlandent :

— Nous ne vendons pas des peaux de mouton, brave homme, ni des bottes, mais la parole de Dieu qui vaut mieux qu'or et argent, qui n'a pas de prix...

— Diable! chuchote le commis, envieux et charmé. Il sait lui barbouiller les yeux, au paysan! Fais comme lui! Apprends!

J'apprenais consciencieusement à peindre. Mais je ne faisais aucun progrès dans l'art d'attirer le client ni dans celui du commerce. Ces paysans renfrognés, avares de paroles, ces vieilles, pareilles à des souris, toujours méfiantes et apeurées, tous me faisaient pitié; j'avais envie de dire tout bas aux clients le prix réel des icônes, sans prendre aucun bénéfice. Tous, ils me semblaient pauvres, misérables, et je trouvais bizarre que ces gens pussent payer trois roubles cinquante pour un livre de Psaumes, livre qu'ils affectionnaient tout particulièrement.

Ils m'étonnaient par leur connaissance des livres et de la valeur réelle de la peinture des icônes. Ils me plaisaient; je sentais en chacun d'eux quelque chose de mystérieux, comme en Jakob.

Parfois, une silhouette massive, vêtue d'une pelisse jetée par-dessus un veston fourré, pénétrait dans la boutique; le personnage enlevait sa casquette de fourrure, se signait avec deux doigts en se tournant vers l'angle où scintillait la lampe éternelle; puis il s'efforçait de ne pas poser le regard sur les icônes non consacrées, et, jetant un coup d'œil autour de lui, disait :

— Donne-moi donc un livre de Psaumes!

Rejetant les manches de sa pelisse, il examine longuement la page de garde et ses lèvres terreuses et gercées murmurent :

— En as-tu de plus anciens!

— Les anciens, ils coûtent mille roubles, vous le saviez peut-être?

— Nous le savons!

Il se mouille le doigt, feuillette les pages, y laisse une empreinte noire, Le commis le regarde de côté d'un air furieux et dit :

— L'Écriture Sainte a toujours la même antiquité; le Seigneur Dieu n'a rien changé à Ses paroles...

— Nous le savons, nous le savons! Si le Seigneur n'a rien changé, Nikone ne s'en est pas privé[1].

Le client ferme le livre et s'en va.

Parfois, ces gens discutaient avec le commis et je m'apercevais fort bien qu'ils connaissaient mieux que lui les Écritures.

— Ces païens de marécage! grommelait-il.

Le paysan avait beau ne pas être satisfait du livre, il le considérait avec respect et n'y touchait qu'avec précaution, comme si le volume eût pu prendre des ailes et s'envoler de ses mains. J'appréciais cette réserve, parce que, pour moi aussi, le livre était un miracle : il renfermait l'âme de celui qui l'avait écrit, et cette âme, quand j'ouvrais le saint livre, conversait mystérieusement avec moi.

Très souvent, les vieux et les vieilles apportaient pour les vendre des livres en caractères anciens et

1. Nikone. Voir la notice, page 249.

antérieurs à Nikone, ou de belles copies de ces livres, faites par les sœurs cloîtrées de l'Irghize et du Kerjentz, ou encore des icônes de style ancien, les croix et des reliquaires de cuivre avec ornements de fonte étrangère, des carafes d'argent données par les princes de Moscou à leurs protégés. Tout ceci, on nous le proposait avec des airs mystérieux, avec circonspection, en cachette.

Notre commis et notre voisin étaient également à l'affût des vendeurs de ce genre et essayaient de se les enlever mutuellement; ils achetaient ces antiquités pour quelques roubles et ils les revendaient à la Foire, aux riches vieux-croyants, des centaines de roubles.

Le commis me prévenait :

— Surveille-les, ces démons, ces sorciers, guette les de tous tes yeux! Ils apportent le bonheur avec eux!

Quand survenait un vendeur de ce genre, le commis m'envoyait chercher un vieil érudit, Piotre Vassilytch, expert en livres, en icônes d'ancien style et en toutes espèces de vieilleries.

Il était très grand, il avait la barbe longue, comme Vassili le Bienheureux, des yeux intelligents éclairaient son visage sympathique. Appuyé sur un long bâton, il boitait un peu en marchant, car il était amputé du métatarse à un pied; été comme hiver, il portait un long vêtement, léger et mince, une casquette de velours de forme étrange ressemblant à une casserole. Vif, le torse droit, il courbait les épaules et tendait le cou en pénétrant dans la boutique; il soupirait, se signait fréquem-

ment avec deux doigts et murmurait sans cesse des prières et des psaumes. Cette faiblesse, cet air vénérable inspiraient du coup confiance au vendeur.

— Qu'y a-t-il qui ne va pas? demandait le vieillard.

— Cet homme apporte une icône à vendre; il prétend qu'elle est de Stroganof[1].

— Hein?

— De Stroganof.

— Ah! J'entends mal, le Seigneur a protégé mes oreilles de l'abomination des paroles Nikoniennes...

Il regarde attentivement l'icône et prononce son jugement :

— Au premier coup d'œil, l'image a l'air d'être de style Stroganof ou même d'Oustioujsky ou de Souzdal, mais quand on l'examine de près, on voit que c'est une imitation.

Quand il disait « imitation » cela signifiait que l'icône était rare et précieuse. Toute une série d'expressions convenues indiquaient combien l'on pouvait donner de l'icône ou du livre; je savais que les mots « désespoir et désolation » signifiaient dix roubles, « Nikone le tigre » — vingt-cinq; j'étais indigné en voyant comment l'on trompait le vendeur; hélas! c'est le commerce! mais le jeu habile de l'expert m'amusait.

— Les vieux maîtres, comme Pimen Ouchakof — quoique ce fût un hérétique — peignaient toute l'icône eux-mêmes, le fond et les visages, et la vernissaient ensuite, mais, de nos jours, les vils petits

1. Stroganof — icônes célèbres en Russie.

êtres humains n'en sont plus capables. Autrefois, la peinture des icônes était une œuvre sacrée, aujourd'hui, c'est un art seulement, oui, bonnes gens, seulement un art...

Enfin, il posait avec précaution l'icône sur un rayon et, remettant sa casquette, il concluait :

— Un péché.

Ce qui voulait dire :

— Achète.

Noyé dans le flot des paroles qui lui plaisaient, stupéfait par la science du vieillard, l'acheteur demandait avec déférence :

— Et alors, l'icône, qu'en pensez-vous?

— L'icône, elle est de la main de Nikone.

— Ce n'est pas possible! Nos grands-pères, nos arrière-grands-pères la vénéraient déjà!

— Nikone a vécu avant ton arrière-grand-père!

Le vieillard promenait l'icône sous le nez du vendeur et lui enseignait d'une voix devenue sévère :

— Remarque son aspect frivole; est-ce une image sacrée, hein? C'est un tableau de mécréant, une amusette de Nikone! Il n'y a pas d'âme dans cette chose. Je dis, mon ami, toute la vérité! Que suis-je? Un vieillard, traqué pour ses croyances; je comparaîtrai devant Dieu demain peut-être, me supposes-tu assez fou pour charger mon âme de mensonges?

Il sortait de la boutique, tremblotant de faiblesse, offensé de ce que l'on doutât de sa probité. Le commis payait l'icône quelques roubles, le vendeur s'en allait en saluant très bas Piotre Vassilytch; on m'envoyait à la brasserie chercher de l'eau bouillante pour le thé; quand je revenais, je trouvais

mon expert tout ragaillardi et joyeux; il examinait avec amour le nouvel achat et il en détaillait les beautés au commis :

— Regarde : elle est grave et peinte avec délicatesse, dans la crainte de Dieu; elle n'a rien d'humain...

— Qui en est l'auteur? demande le commis, rayonnant et sautillant.

— Tu n'as pas encore besoin de le savoir.

— Et combien en donneront les amateurs?

— Je n'en sais rien. Donne, je veux la montrer à quelqu'un...

— Oh! Piotre Vassilytch!

— Et si je la vends, il y aura cinquante roubles pour toi, le surplus fera ma petite part.

— Oh!

— Ne proteste pas, ce serait inutile!

Ils prennent le thé, ils discutent leurs prix d'une manière éhontée et se regardent avec des yeux de fripons. Le commis est entièrement au pouvoir de l'expert, je le vois; quand ce dernier sera parti, le commis me dira :

— Sois sur tes gardes, ne va pas raconter cet achat à la patronne!

Une fois l'affaire conclue, le commis demande :

— Qu'y a-t-il de neuf en ville, Piotre Vassilytch?

Lissant sa barbe avec sa main jaune, entr'ouvrant ses lèvres onctueuses, le vieillard raconte la vie des riches marchands, leurs affaires, leurs maladies, leurs débauches, leurs noces, leurs adultères. Pareil à une bonne cuisinière faisant des crêpes, il sert ces racontars bien à point, chauds et légers, et il les

arrose de son rire persifleur. Le visage rond du commis se fronce d'envie et de ravissement, ses yeux se voilent d'une vapeur rêveuse, il soupire et dit d'un ton désolé :

— Ils vivent bien, ces gens! Et moi, je végète!

— Chacun a sa destinée, résonne la basse de l'expert. Les anges forgent une destinée avec un marteau d'argent; le diable en taille une autre à coups de hache...

Ce vieillard robuste et nerveux connaît tout; il sait tous les secrets des marchands, des fonctionnaires, des prêtres et des bourgeois. Rien n'échappe à son œil d'oiseau de proie; il y a en lui du loup et du renard ; je voudrais le mettre en colère, mais je ne peux y réussir, il me regarde comme de loin, à travers un brouillard. Il est inaccessible à la colère ou il sait la refouler au fond de lui-même. En revanche, il lui arrive souvent de me provoquer; il s'approche tout près de moi et me pose des questions captieuses ou saugrenues :

— Écoute-moi bien et réfléchis à ce que tu vas répondre : mille personnes toutes nues sont devant toi, cinq cents hommes, cinq cents femmes; parmi elles se trouvent Adam et Ève; à quel signe les reconnaîtras-tu?

J'avoue mon embarras.

— Petit nigaud, ils ont été créés adultes, par conséquent, ils n'ont pas, ils ne peuvent avoir de nombril!

Le vieillard sait une quantité de ces problèmes mi-sérieux, mi-comiques; il est capable de me taquiner indéfiniment avec leurs solutions.

Dans les premiers temps, j'avais raconté au

commis l'intrigue de quelques ouvrages que j'avais lus; on s'en servait maintenant contre moi; le commis en parlait à Piotre Vassilytch, mais en dénaturant le sens, à dessein, en y ajoutant des malpropretés. Le vieillard l'y aidait en posant adroitement des questions obscènes; leurs langues malicieuses couvraient d'immondices Eugénie Grandet, Lioudmila, Henri IV.

Je comprenais qu'ils le faisaient par désœuvrement plutôt que par méchanceté, mais je n'en souffrais pas moins. Après avoir pétri de la boue, ils y fouillaient comme des porcs; ils grognaient de plaisir en salissant, en ridiculisant des sentiments qui les dépassaient parce qu'ils étaient nobles et purs.

Tous les habitants du quartier du commerce, marchands et commis, vivaient d'une vie inférieure, pleine d'amusements stupides et enfantins, mais toujours malveillants. Quand un paysan étranger à la ville demandait le plus court chemin pour tel ou tel faubourg, on lui indiquait invariablement une fausse direction; ce procédé était une habitude tellement invétérée qu'elle ne divertissait même plus les plaisantins. On attrapait deux souris, on les attachait ensemble par la queue, on les posait à terre et l'on s'amusait à leurs efforts désespérés pour fuir de côtés différents ou se mordre l'une l'autre. Parfois, on les enduisait de pétrole et on les faisait griller. On attachait un seau de fer-blanc à la queue d'un chien; l'animal, en proie à une terreur folle, s'enfuyait avec fracas et les spectateurs riaient aux éclats.

Il y avait une foule de divertissements du même genre; il semblait que les gens, surtout les campa-

gnards, n'existaient que pour servir de jouets au Quartier du Commerce. On y sentait constamment le désir de se moquer d'autrui, de placer son prochain dans une situation ridicule ou pénible. Chose étrange, les livres que j'avais lus semblaient ignorer cette tendance abominable et pourtant si générale.

⁂

L'atelier de peinture d'icônes occupait deux pièces dans une grande maison à soubassement de pierre; une pièce, à trois fenêtres, donnait sur la cour et le jardin; l'autre ouvrait sur le jardin et sur la rue. Les fenêtres étaient petites et carrées; leurs vitres ternies par le temps laissent à peine passer dans l'atelier la pâle clarté diffuse des jours d'hiver.

L'une et l'autre chambre étaient encombrées de tables, et à chaque table travaillait, le dos courbé, un peintre, parfois deux. Au plafond, suspendus par des cordelettes, des globes de verre remplis d'eau concentrent la lumière de la lampe et la renvoient sur la planchette carrée des icônes en un rayon froid et blanc.

Dans l'atelier, il fait chaud; on étouffe; une vingtaine de « barbouilleurs de bons Dieux » y travaillent; originaires de Palekhe, de Kholoui, de Mstèry, ils sont vêtus de blouses de cotonnade, de pantalons de coutil; ils ont les pieds nus ou bandés de toile. Au-dessus de leurs têtes s'étend une nappe de fumée bleue, celle du mauvais tabac; on sent une odeur d'huile cuite, de vernis et d'œufs pourris.

Lentement, comme du goudron, coule une mélancolique chanson :

Ah! que les gens sont devenus mauvais!
Devant tout le monde, un gamin séduit une fillette...

On chante encore d'autres chansons, également tristes, mais celle-ci revient le plus souvent. La mélopée traînante ne m'empêche pas de penser ni de passer le fin pinceau d'hermine sur le dessin de l'icône, de peindre les plis des vêtements, d'ajouter aux visages osseux des saints les fines rides de la souffrance. Sous nos fenêtres, le marteau du fondeur Gogolef résonne; c'est un vieil ivrogne au nez rubicond. Le rythme paresseux de la chanson est constamment coupé par le bruit sec du marteau; on dirait un ver qui scie un arbre.

La peinture d'icônes ne passionne personne. On ne sait quel personnage malfaisant s'est évertué à fragmenter le travail en une longue série d'opérations dépourvues de beauté, incapables d'inspirer de l'amour ou de l'intérêt pour la besogne. Pamphile, le menuisier, — individu méchant, cynique, et qui louche, — nous apporte les planches de cyprès et de tilleul qu'il a rabotées et collées; planches de toutes dimensions; Davidof, un tuberculeux, prépare les fonds; son camarade Sorokine y ajoute de la couleur; Miliachine trace au crayon le dessin qu'il copie d'après un modèle; le vieux Gogolef fait les dorures et les bosselures; les « paysagistes » exécutent les paysages et les vêtements; enfin, l'icône, sans visage et sans mains, est dressée contre le mur, en attendant les « figuriers ».

Ces grandes icônes destinées aux portes d'autels et aux iconostases, produisent une impression mortuaire; elles sont inachevées, mais l'on croirait que les parties restées blanches sont le fait de quelque miracle qui aurait effacé les têtes, les mains et les pieds.

Quand le « corps » a été peint par le « figurier », on remet l'icône à un ouvrier qui donne aux dessins la « brunissure »; un autre spécialiste écrit les légendes; et Larionytch, le chef de l'atelier, applique lui-même la laque.

C'est un homme paisible, au visage terne, à la barbiche soyeuse et grisâtre; ses yeux ont une profondeur et une mélancolie particulières. Son sourire est bon, mais on ne lui sourit pas, on en serait comme gêné. Il ressemble à l'image de Siméon le Stylite, par la maigreur et la sécheresse de son corps, par l'expression de son regard.

Quelques jours après mon entrée à l'atelier, le peintre des gonfalons, Kapendioukhine, un splendide Cosaque du Don, fort comme un ours, arriva en état complet d'ivresse; les dents serrées, ses yeux doux et féminins à demi fermés, il se mit, sans mot dire, à frapper du poing tous les ouvriers. De taille moyenne, bien proportionné, il se démenait dans la pièce comme un chat dans une cave pleine de souris; éperdus, les ouvriers se réfugiaient dans les coins et, de là, ils criaient les uns aux autres :

— Tombe-lui dessus!

Le figurier Sitanof réussit à calmer l'énergumène furieux en lui assénant sur la tête un coup violent avec un tabouret. Le Cosaque tomba, aussitôt on

l'étendit sur le dos et on le lia avec des essuie-mains; il se mit à les ronger et à les déchirer avec ses dents. Alors, la colère s'empara de Sitanof; il sauta sur la table et, les coudes serrés au corps, il s'apprêta à foncer sur le Cosaque; musculeux et grand, il l'aurait infailliblement assommé, mais au même moment, survint Larionytch, en pardessus et en casquette; il menaça du doigt Sitanof et dit aux ouvriers, d'un ton calme et net :

— Emportez-le dans le corridor, qu'il y cuve son vin!

Les peintres traînèrent l'ivrogne hors de la pièce, remirent chaises et tables en place et reprirent leur besogne, en échangeant de brèves remarques sur la force de leur camarade, prédisant qu'un jour ou l'autre, il serait tué dans une rixe.

— Ce sera difficile de le tuer! dit Sitanof d'une voix très paisible, comme on parle d'une chose que l'on connaît bien.

Je regardais Larionytch avec perplexité, en me demandant pourquoi ces gens violents et robustes lui obéissaient si facilement.

Il montrait à tous comment il fallait travailler; les meilleurs ouvriers eux-mêmes écoutaient volontiers ses conseils; il s'intéressait à Kapendioukhine plus qu'aux autres :

— Tu te dis artiste, Kapendioukhine, tu dois donc travailler avec art, à l'italienne. La peinture à l'huile exige l'harmonie des couleurs vives, et toi, tu as employé ici trop de blanc, et les yeux de la Madone sont froids, sans expression, ils sont mal placés, l'un se dirige vers le haut du nez, l'autre remonte

vers la tempe; le visage manque d'ensemble et n'a plus rien de religieux. Tu ne penses pas assez à ton travail, Kapendioukhine...

Le Cosaque écoute, fait une légère grimace, puis, souriant sans vergogne de ses yeux de femme, il dit d'une voix agréable, un peu enrouée par l'alcool :

— Eh, Larionytch, mon père, ce métier n'est guère dans mes goûts, je suis né musicien et on veut faire de moi un moine!

— Avec du zèle, on arrive à tout!

— Non, non, pas moi! Ah! si j'étais cocher, si l'on me donnait une troïka!

Eh, ï-a-a, j'attelle à ma troïka!...
Mes trois chevaux de couleur brun foncé,
Et nous galopons par la nuit glaciale
Tout droit, tout droit chez ma bien-aimée!

Avec un sourire résigné, Larionytch ajuste ses lunettes sur son nez long et triste, et s'en va, tandis que dix voix reprennent à l'unisson la chanson, se fondent en une vague harmonieuse, et, comme si elles soulevaient tout l'atelier, elles le balancent en un rythme régulier :

Par habitude, les chevaux savent
Où demeure la dame...

Pavel Odintzof, l'apprenti qui est en train de séparer les jaunes et les blancs d'œufs, s'arrête, une coquille dans chaque main, et donne la basse d'une voix merveilleuse.

Enivrés par les sons, les ouvriers semblent n'être qu'une seule personne, n'avoir qu'une âme, n'éprouver qu'un même sentiment, et de coin, ils regardent le

Cosaque. Quand il chantait, l'atelier le considérait comme son souverain; tous se penchaient vers lui, suivant ses amples gestes; il agitait les bras comme s'il se préparait à prendre son vol. Je suis persuadé que s'il avait soudain cessé de chanter et crié : « Brisons tout! » les ouvriers, même les plus sérieux, auraient saccagé l'atelier.

Il chantait rarement, mais la puissance de ses chants dominait tout; si accablés que fussent les gens, ses mélodies les transportaient et les enflammaient; ils se redressaient et devenaient comme une force tumultueuse dans l'ardente fusion des sentiments.

Ces chants faisaient naître en moi une brûlante admiration, mêlée d'envie, pour le chanteur, pour sa haute autorité sur les autres; quelque chose d'émouvant et d'angoissant pénétrait dans mon cœur, l'élargissait jusqu'à la souffrance; j'avais envie de pleurer et de crier à ceux qui chantaient :

— Je vous aime!

Tuberculeux, jaune, ébouriffé, Davidof ouvrait aussi la bouche et il ressemblait étrangement à un petit choucas au sortir de l'œuf.

Les chansons joyeuses et entraînantes ne se chantaient que lorsque le Cosaque les entonnait; autrement, on chantonnait des mélopées traînantes et lugubres sur « Le peuple éhonté », « Dans le bois », ou sur la mort d'Alexandre Ier : « Quand notre Alexandre a été voir son armée ».

Parfois, sur la proposition de Jikharef, le meilleur figurier de notre atelier, on essayait de chanter de la musique d'église, mais on y parvenait rarement.

Agé d'environ quarante-cinq ans, maigre, chauve, la tête à demi couverte d'une couronne de cheveux noirs et bouclés comme ceux des tziganes, Jikharef avait de longs cils noirs. Une épaisse barbe taillée en pointe embellissait son visage fin et bistré, qui n'avait rien de russe; mais des moustaches au poil rude nuisaient un peu à l'ensemble. Ses yeux bleus étaient inégaux; le gauche sensiblement plus grand que l'autre.

— Pavel! criait-il d'une voix de ténor à mon camarade, commence donc : « Gloire à Dieu! » Écoutez les autres!

Jikharef était le meilleur ouvrier. Il savait peindre en style byzantin, en style « à la mode » et à la manière « artistique », néo-italienne. Quand Larionytch prenait des commandes pour des iconostases, il le consultait, car Jikharef était excellent connaisseur en originaux; toutes les coûteuses copies des icônes miraculeuses, celles de Théodorof, de Kazan, de Smolensk et les autres lui étaient confiées. Mais, tout en fouillant parmi les modèles, il grommelait à haute voix :

— Ils nous lient les mains, ces modèles, ils tuent l'originalité.

Malgré sa situation importante dans l'atelier, il était moins emporté que les autres; il traitait amicalement les apprentis, Pavel et moi; il voulait nous enseigner le métier, ce dont personne ne se préoccupait.

Un jour, je me le rappelle, il acheva une copie de la Vierge de Théodorof; Jikharef posa l'image sur la table et dit d'une voix émue :

— Madone, te voici achevée! Tu es comme une coupe, une coupe sans fond où vont couler maintenant les larmes amères du genre humain...

Et, jetant sur ses épaules le premier pardessus venu, il s'en alla... au cabaret.

XVII

Mes devoirs à l'atelier n'étaient pas compliqués : le matin, alors que tous dormaient encore, je devais préparer le samovar des ouvriers; pendant qu'ils prenaient le thé à la cuisine, je balayais l'atelier avec mon camarade Pavel, je séparais les blancs d'œufs des jaunes, puis j'allais au magasin. Le soir, on me faisait broyer les couleurs et « regarder comment on travaillait ». Au début, je fus intéressé, mais je compris bien vite que les artisans occupés à cette besogne fragmentée ne l'aimaient pas, et souffraient d'un douloureux ennui.

Mes soirées étaient libres, et je racontais à mes collègues ma vie sur le bateau; je leur racontais aussi les histoires lues, et, sans m'en apercevoir, je pris dans l'atelier une sorte de place spéciale, celle de conteur et de lecteur.

En peu de temps, je me convainquis que ces gens

en savaient tous moins que moi : ils n'avaient pas vu autant de choses ; presque tous avaient été placés, dès leur enfance, dans l'étroite cage du métier et ils y étaient restés enfermés depuis lors. De tout l'atelier, Jikharef seul avait été à Moscou ; il en parlait d'un ton docte et sévère :

— Moscou ne croit pas aux larmes, il faut y faire bien attention !

Parfois, il me semblait que mes camarades voulaient se moquer de moi ; ils affirmaient que l'Angleterre se trouvait au delà de l'Océan et que Bonaparte appartenait à une famille noble de Kalouga. Quand je leur racontais ce que j'avais vu de mes yeux, ils n'avaient pas entièrement foi en moi, mais ils aimaient tous les légendes terrifiantes, les histoires embrouillées ; les plus âgés des ouvriers mêmes préféraient l'invention à la vérité. Je voyais fort bien que plus les événements étaient incroyables, plus il y avait de fantaisie dans le récit, plus on écoutait avec attention En général, la réalité ne les touchait pas ; ils contemplaient l'avenir en rêvant, pour ne pas voir la laideur et la pauvreté du présent.

Dans la malle de Davidof, nous découvrîmes les *Nouvelles de Golitzinsky*, *Ivan Vyjiguine* de Boulgarine, un tome du *Baron Brambeus* ; je lus à haute voix ces volumes fripés, ce qui plut à tout le monde ; Larionytch déclara :

— La lecture empêche les querelles et le bruit ; c'est une bonne chose !

Je me mis à la recherche de livres, j'en trouvai et, presque tous les soirs, je lisais. Ce furent de belles

soirées dans l'atelier, le silence régnait comme pendant la nuit; au-dessus des tables rayonnaient les globes de lampes, étoiles blanches et glaciales; leurs rayons éclairaient les têtes chauves ou chevelues penchées sur les tables; je voyais des visages paisibles et pensifs; parfois s'élevait une exclamation d'approbation pour l'auteur ou pour le héros. Attentifs et doux, les ouvriers ne ressemblaient plus à eux-mêmes; je les aimais beaucoup en ces heures-là et eux aussi me traitaient bien; je me sentais à ma place.

— Ici, depuis que tu lis, c'est comme au printemps quand on enlève les doubles fenêtres et qu'on laisse pour la première fois pénétrer l'air pur, dit une fois Sitanof.

Il nous était difficile de nous procurer des livres; nous n'eûmes pas l'idée de nous inscrire à une bibliothèque; néanmoins, à force de ruses, j'en obtenais; j'en mendiais partout comme des aumônes. Une fois, un capitaine de pompiers me donna le premier tome de *Lermontof*; je sentis alors la force de la poésie, sa puissante influence sur les gens.

Dès les premières lignes du « Démon », je me le rappelle, Sitanof jeta un coup d'œil sur le volume, puis sur moi; il posa son pinceau sur la table, mit ses longues mains sur ses genoux et se mit à se balancer en souriant. Sa chaise grinça sous lui.

— Doucement, les copains! dit Larionytch; il abandonna aussi sa besogne et s'approcha de la ble de Sitanof, près de laquelle je lisais. Transorté par le poème, j'étais à la fois ravi et oppressé, ma voix se brisait, je voyais mal les lignes, des

larmes s'amassaient dans mes yeux. Ce qui m'émouvait encore plus, c'était un mouvement sourd et précautionneux dans l'atelier : les gens se tournaient lentement vers moi ; on eût dit qu'un aimant les attirait. Quand j'eus achevé la première partie, les ouvriers étaient presque tous groupés autour de la table, les uns appuyés sur les autres, s'étreignant, souriants ou graves.

— Continue, continue! dit Jikharef, en baissant ma tête sur le livre.

La lecture terminée, il s'empara du livre, en examina le titre, le prit sous son bras et déclara :

— Ça, il faut le lire encore une fois, demain. Je vais le cacher.

Après avoir enfermé *Lermontof* dans le tiroir de sa table, il se remit au travail. L'atelier était silencieux ; chacun reprit sans bruit sa place.

Après le repas, lorsque les ouvriers furent couchés, Jikharef reprit le livre et me demanda :

— Eh bien, relis-moi encore cela! lentement, sans te presser.

Quelques-uns se levèrent, doucement, s'approchèrent de la table et s'y assirent, à demi nus, les jambes croisées sous eux.

Et de nouveau, quand j'eus fini de lire, Jikharef déclara, en tambourinant sur la table :

— Ça, c'est une existence! Ah! le Démon, le Démon... hein, mon ami, n'est-ce pas?

Sitanof se pencha par-dessus mon épaule, il lut quelques vers et se mit à rire en disant :

— Je vais les copier dans mon cahier...

Jikharef se leva et porta le livre vers sa table,

mais soudain il s'arrêta et se mit à parler d'un ton frémissant et révolté :

— Nous vivons comme des petits chiens aveugles, nous ne savons rien de rien, nous ne sommes bons ni pour Dieu ni pour le diable! Sommes-nous des serviteurs de Dieu? Job l'était et le Seigneur a parlé avec lui! Et avec Moïse aussi! Il lui a même donné son nom. Eux, c'étaient des hommes de Dieu! Mais nous, à qui sommes-nous?

Il enferma le livre et se mit à s'habiller en demandant à Sitanof :

— Viens-tu au cabaret?

— Je vais chez mon amie, répondit l'autre à mi-voix.

Lorsqu'ils furent sortis, je me couchai près de la porte sur le plancher, à côté de Pavel Odintzof. Longtemps, il remua et renifla et soudain il se mit à sangloter tout bas.

— Qu'as-tu?

— Je plains tous ces gens à en mourir, me répondit-il, voilà trois ans passés que je vis avec eux, je les connais tous....

Moi aussi, je les plaignais; nous restâmes ainsi la moitié de la nuit à causer de ces artisans, trouvant en chacun des qualités, des traits de bonté, et en tous quelque chose qui attendrissait encore notre compassion juvénile.

Je vivais en fort bons termes avec Pavel Odintzof: il devint un excellent artisan; mais il ne fit pas long feu; vers la trentaine, il se mit à boire avec excès; je le rencontrai à Moscou au marché Khitrof, parmi d'autres vagabonds; et j'ai entendu dire récemment

qu'il était mort du typhus. Je frissonne en pensant au nombre de braves gens qui ont péri inutilement sous mes yeux! Les gens s'usent et meurent, c'est naturel, mais nulle part ils ne s'épuisent avec la même rapidité terrifiante, ni aussi stupidement que chez nous, en Russie.

A cette époque, c'était un gamin à la tête ronde, mon aîné de deux ans; alerte, intelligent et honnête; il était bien doué : il dessinait très artistement les oiseaux, les chats et les chiens, et il avait une étonnante facilité pour faire la caricature des ouvriers, qu'il représentait toujours avec des ailes.

Ceux-ci ne se fâchaient pas lorsque Pavel exhibait ses œuvres; cependant la caricature de Gogolef produisit mauvaise impression et on conseilla sévèrement à l'artiste :

— Tu ferais mieux de la déchirer; si le vieux la voit, il te démolira!

Malpropre et d'une chair malsaine, le vieillard perpétuellement ivre était d'une bigoterie obsédante et d'une méchanceté inlassable. Il rapportait toutes les histoires de l'atelier au commis, que la patronne allait marier à sa propre nièce; aussi celui-ci se sentait déjà maître de la maison et des ouvriers. L'atelier le haïssait, mais le craignait et, en conséquence craignait Gogolef.

Pavel harcelait de toute manière et sans cesse le fondeur, comme s'il se fût assigné la tâche de ne pas le laisser une minute en repos. Je lui prêtais naturellement mon concours : l'atelier se divertissait de nos exploits, presque toujours brutaux et impitoyables, mais on nous prévenait :

— Vous le payerez, les gosses! « Le Cafard » vous attrapera!

« Le Cafard » était le surnom très approprié que l'atelier avait donné au commis.

Ces avertissements ne nous effrayaient pas; nous barbouillions de couleur le visage du fondeur endormi; un jour qu'il ronflait, complètement ivre, nous lui dorâmes le nez et, pendant trois jours, il ne put enlever la dorure des rigoles de son nez spongieux. Mais chaque fois que nous avions réussi à mettre le vieillard en colère, je ne me sentais pas rassuré. En dépit de son âge, Gogolef était assez fort pour nous rouer de coups assez souvent, en nous prenant à l'improviste; après chaque exploit il allait se plaindre à la patronne.

Invariablement bonne et gaie, car elle était toujours un peu grise, la patronne s'efforçait de nous faire peur; de ses mains bouffies, elle frappait sur la table et criait :

— Vous faites de nouveau des sottises, vauriens! Il est vieux, il faut le respecter! Qui lui a versé du photogène dans son verre, en place de vin?

— C'est nous...

La patronne était suffoquée de surprise :

— Ah! Seigneur! et ils l'avouent encore! Ah! les maudits... Il faut respecter les vieillards!

Elle nous mettait à la porte et, le soir, elle se plaignait au commis; celui-ci me réprimandait avec sévérité :

— Comment cela se fait-il? Tu lis des livres, et même les Saintes Écritures, et tu te conduis aussi mal! Attention, mon garçon!

La patronne vivait solitaire, elle était touchante et lamentable; parfois, après avoir bu des liqueurs sucrées, elle s'asseyait à la fenêtre et chantait :

Personne ne me plaint,
Et je ne plains personne.
Personne ne connaît mon chagrin,
A qui dirai-je ma douleur?...

Et, éclatant en sanglots, elle geignait d'une voix tremblante et caduque :

— Ou-ou-ou...

... Les ouvriers ronflent, mugissent dans leur sommeil; quelqu'un délire, profère des paroles entrecoupées; dans la soupente, Davidof tousse son restant de vie. Çà et là, côte à côte, reposaient enchaînés par le sommeil et l'ivresse, les « serviteurs de Dieu » Kapendioukhine, Sorokine, Perchine; dressées aux murs, des icônes sans visage, sans mains ni pieds, nous regardent. On respire une étouffante odeur d'œufs pourris, d'huile cuite, de boue aigrie dans les fentes du plancher.

— Ah! mon Dieu, comme j'ai pitié d'eux! chuchote Pavel.

Cette compassion envers les gens me tourmente, moi aussi, de plus en plus. Comme je l'ai déjà dit, les ouvriers nous semblaient tous de braves gens et la vie cependant leur était dure. Aux jours de tempête, en hiver, alors que tout sur la terre, maisons et arbres, tremblait, hurlait et pleurait, que les cloches lugubres annonçaient le grand carême, l'ennui faisait irruption dans l'atelier. Pour lui

échapper, pour s'étourdir, ces pauvres gens allaient au cabaret, ou chez les femmes.

En ces soirées malheureuses, les livres demeuraient sans action. Alors Pavel et moi, nous essayions de distraire les ouvriers par nos propres moyens : maquillés avec de la suie et des couleurs, coiffés d'étoupe, nous jouions des comédies de notre composition ; nous luttions avec héroïsme contre l'ennui, en forçant les autres à rire. Je me rappelai la légende du soldat qui a sauvé la vie de Pierre le Grand et je la transformai en récit dialogué; nous grimpions sur la soupente de Davidof et là, nous nous démenions, en coupant gaîment la tête à des Suédois imaginaires; notre public riait.

La légende du démon chinois Tzingi-Soutong plaisait tout particulièrement. Pavel représentait le malheureux diable, qui veut faire le bien, moi je représentais tout le reste : les personnages des deux sexes, des objets, l'Esprit du bien et même la pierre sur laquelle se reposait le dieu chinois, plongé dans le désespoir, après chacun de ses essais infructueux de tenter une bonne action.

Les assistants riaient et j'étais étonné de la facilité avec laquelle on pouvait provoquer leur hilarité; cette facilité me choquait désagréablement.

— Ah! les pantins! nous criait-on. Ah! les guignols!

Mais, de plus en plus, j'étais obsédé par la pensée que la tristesse était plus proche que la joie dans l'âme de ces gens.

La gaîté, chez nous, n'est ni spontanée, ni naturelle, il faut la faire naître, l'entretenir, l'exciter,

c'est une pauvre flamme toujours prête à s'éteindre.

Et trop souvent la gaîté russe se transforme d'une manière inattendue et insaisissable en un drame féroce. L'homme danse comme un captif briserait ses liens, et soudain, libérant en lui le fauve le plus cruel, il se précipite en brute sur les autres et il mord, déchire et anéantit...

Cette gaîté factice, provoquée par des chocs extérieurs, m'irritait; excité jusqu'à m'oublier moi-même, je commençais à réciter et à jouer des fantaisies imaginées séance tenante, tant j'aurais voulu faire naître en mes auditeurs une joie durable et de bon aloi.

J'arrivais à un certain résultat, on me faisait des éloges; on était surpris de mes exploits, mais l'ennui que je croyais avoir vaincu s'épaississait de nouveau, lentement, s'affermissait et accablait l'auditoire.

Larionytch me disait affectueusement :

— Ah! que tu es amusant, que le Seigneur te protège!

— Il sait divertir le monde, expliquait Jikharef. Tu devrais te tourner vers le cirque ou le théâtre, Alexis; tu ferais un excellent paillasse!

⁂

On discutait beaucoup et volontiers à l'atelier; on condamnait, on blâmait, on se repentait, on se livrait à des querelles acharnées à propos de bagatelles et on s'infligeait les uns aux autres les pires mortifications.

Quand on revenait du bain, on se couchait dans les lits poussiéreux et malpropres; d'ailleurs la saleté, les mauvaises odeurs ne révoltaient personne. Il y avait une quantité de vils détails qui compliquaient la vie : les modifier eût été facile, mais nul n'y songeait.

Souvent on disait :

— Personne n'a pitié des hommes, ni Dieu, ni les gens eux-mêmes!...

Quand Pavel et moi, nous lavâmes Davidof, moribond, rongé par la crasse et les insectes, on se moqua de nous; les ouvriers, par dérision, enlevèrent leur chemise, en nous proposant d'y faire la chasse; on nous qualifia de garçons baigneurs; on nous traita comme si nous avions fait quelque chose de honteux et de très ridicule.

Depuis Noël jusqu'au grand carême, Davidof resta couché; il avait des quintes de toux et lançait du haut de sa soupente sur le sol des crachats de sang qui tombaient à côté du cuveau aux eaux sales; la nuit, délirant, il réveillait ses camarades.

Presque tous les jours, on disait :

— Il faudra l'emmener à l'hôpital!

Mais il se trouva d'abord que Davidof avait un passeport périmé, ensuite, il se sentit mieux, et finalement on décida :

— Ça n'a pas d'importance; il mourra bientôt!

C'était un pince-sans-rire et il essayait, lui aussi, de dissiper, par de petites plaisanteries, l'ennui accablant et irrité de l'atelier; il penchait vers nous sa tête décharnée et terreuse et, d'une voix sifflante, il clamait.

— Peuple, écoute la voix de celui qui est élevé sur la soupente...

Et il récitait des futilités mélancoliques :

Je vis sur la soupente,
Je me réveille de bonne heure,
Et dans le rêve comme dans la veille
Les blattes me dévorent!...

— Il ne broie pas de noir! remarquait l'auditoire.

Parfois, Pavel et moi, nous nous hissions auprès de lui; il plaisantait avec effort :

— Que vous offrir, mes chers hôtes? Une petite araignée bien fraîche?

Il s'éteignait lentement, ce qui l'horripilait; il murmurait avec un dépit sincère :

— Je n'arrive pas à mourir, c'est un malheur!

Son indifférence devant la mort effrayait Pavel; la nuit, il me réveillait et chuchotait :

— Alexis, je crois qu'il est mort. Ne bougeons pas... Ah! que j'ai peur des morts!...

Il ajoutait :

— Ainsi, il a vécu... Pourquoi? Il n'a pas même vingt ans et il meurt déjà!...

Par une nuit de lune, il me réveilla et me dit, les yeux écarquillés par l'épouvante :

— Écoute!

Sur la soupente, Davidof râlait; il disait très vite et très nettement :

— Donne-moi ça ici, donne-moi ça ici...

Puis il se mit à hoqueter.

— Il meurt, je te le jure! disait Pavel bouleversé.

Pendant toute la journée, j'avais charrié sur mon

dos la neige de la cour qu'il fallait porter au dehors; j'avais sommeil, j'étais fatigué, mais Pavel me supplia :

— Ne dors pas, je t'en prie, au nom du Christ, ne dors pas!

Et soudain, se redressant sur ses genoux, il se mit à hurler :

— Levez-vous, Davidof est mort!

Quelques-uns se réveillèrent, quelques silhouettes abandonnèrent leur couche, des questions anxieuses s'entre-croisèrent.

Kapendioukhine grimpa sur la soupente et dit avec étonnement :

— En effet, il semble bien mort... pourtant, il est tiède...

Le silence se fit. Jikharef se signa et dit en se roulant dans sa couverture :

— Eh bien, que la terre lui soit légère et les cieux accueillants!

Quelqu'un proposa :

— Il faudrait le placer dans une autre pièce...

Kapendioukhine descendit de la soupente et regarda par la fenêtre.

— Laissons-le là jusqu'au matin; il ne gênait personne, même de son vivant...

Pavel, cachant sa tête sous l'oreiller, se mit à sangloter.

XVIII

Dans les champs, la neige fondait, comme fondaient au ciel les nuages d'hiver, qui s'épanchaient sur la terre en pluie et en neige; le soleil accomplissait sa course journalière, l'air devenait tiède; il semblait que la gaîté printanière était déjà revenue, qu'elle se cachait pour plaisanter dans les campagnes et qu'elle allait bientôt déborder sur la ville. Dans les rues s'étalait la boue rousse, au bord des trottoirs couraient des ruisseaux et les moineaux sautillaient gaîment entre les flaques d'eau de la place de la Prison. Et chez les gens, on remarque aussi un air affairé. Du matin au soir, presque sans arrêt, bourdonnent au-dessus du tintamarre printanier, les cloches du grand carême, elles donnent au cœur de petits chocs; il y a dans cette sonnerie, comme dans les propos des vieillards, quelque chose de douloureux; il semble

que les cloches parlent de tout avec un désespoir déchirant :

— C'est fini, fini, fini...

Au jour de ma fête, l'atelier me fit cadeau d'une petite icône artistement peinte, représentant Alexis, le serviteur de Dieu, et Jikharef prononça d'un ton solennel un long discours qui est resté gravé dans ma mémoire :

— Qu'es-tu? dit-il en jouant avec les doigts et en haussant les sourcils. Rien de plus qu'un gamin, un orphelin, tu as treize ans, et moi qui ai presque quatre fois ton âge, je t'approuve et je te complimente parce que tu regardes les choses en face et non pas de côté. Cela est bien! Continue toujours comme tu as commencé!...

Il parla des serviteurs et des hommes de Dieu, mais la différence entre les uns et les autres resta obscure pour moi; sans doute elle n'était pas nette pour lui non plus. Il discourait d'une manière monotone, l'atelier le persiflait, j'étais debout, l'icône entre les mains, très touché et très embarrassé; je ne savais ce que je devais faire. Enfin, Kapendioukhine s'écria avec impatience :

— Mais finis donc cette oraison funèbre; il en a déjà les oreilles toutes bleues...

Puis, me frappant sur l'épaule, il m'adressa aussi quelques éloges :

— Ce qu'il y a de bien en toi, c'est que tu sais t'arranger avec tout le monde. Même quand tu le mérites, on a de la peine à te gronder et encore plus à te battre!

Tous me regardaient avec des yeux bienveillants,

on raillait gentiment ma confusion; encore un peu et j'aurais sans doute éclaté en sanglots, bouleversé par la joie inattendue de me sentir un être utile pour tous ces gens. Ce même matin, à la boutique, le commis avait dit à Piotre Vassilytch en me désignant d'un hochement de tête :

— Un gamin désagréable et qui n'est bon à rien!

Comme d'habitude, j'étais allé au magasin dès le matin, mais, l'après-midi, le commis me dit :

— Rentre à la maison, enlève la neige qui est sur le toit du hangar et remplis-en la cave glacière.

Il ignorait que c'était le jour de ma fête; j'en étais sûr. Je croyais que personne ne s'en doutait. Lorsque la cérémonie des félicitations eut pris fin, je changeai de vêtements et je grimpai sur le toit; je jetai dans la cour la neige compacte et lourde, très abondante cet hiver-là. Mais dans mon émotion, j'oubliai d'ouvrir la trappe de la cave et je la couvris de neige. Quand je sautai sur le sol et que je m'aperçus de mon étourderie, je me mis aussitôt en devoir de dégager la trappe; mais la neige était durcie, la pelle de bois n'en prenait que de petites quantités; je n'avais pas de pelle en fer; et je cassai mon outil au moment précis où le commis apparaissait au portail; le proverbe russe se vérifiait : « Le malheur marche sur les traces du bonheur. »

— Ah! c'est comme ça! dit le commis avec ironie en s'approchant de moi. Le bel ouvrier que tu fais, que le diable t'emporte! Si je te prends par ta tête insensée...

Il me menaça du manche de la pelle, je reculai et lui dis avec colère :

— Je ne me suis pas engagé chez vous comme portier...

Il me lança le bâton dans les jambes; je pris une poignée de neige et la lui jetai en plein visage; il s'enfuit en crachant; j'abandonnai ma besogne et rentrai à l'atelier. Au bout de quelques minutes, la fiancée du commis descendit en courant; c'était une jeune fille pétulante, au visage couvert de boutons.

— Alexis, monte!

— Non, je ne veux pas! répondis-je.

Étonné, Larionytch me demanda à mi-voix :

— Pourquoi ne veux-tu pas?

Je lui racontai l'affaire; il fronça le sourcil d'un air pensif, monta chez les patrons, après avoir chuchoté :

— Ah! que tu es insolent, mon petit!

L'atelier se mit à murmurer, en accablant d'injures le commis; Kapendioukhine déclara :

— On va te faire filer!

Je n'en avais pas peur. Depuis longtemps, mes relations avec le commis étaient devenues insupportables; il me haïssait et me le témoignait avec obstination et une méchanceté croissante; je ne pouvais le souffrir; mais j'aurais voulu savoir pourquoi il me traitait d'une façon aussi stupide.

Il semait sur le plancher du magasin des pièces de monnaie; quand je balayais, je les trouvais et je les mettais sur le comptoir, dans une sébile où il y avait des copecks destinés aux mendiants. Quand je devinai ce que signifiaient ces trouvailles, je dis au commis :

— Vous perdez votre temps en jetant de l'argent par terre pour que je le prenne!

Il s'emporta et s'écria avec impudence :

— Je te défends de me donner des leçons, je sais ce que je fais!

Mais aussitôt il se reprit :

— Que veux-tu dire par là? Moi, jeter de l'argent pour te tenter?... Les pièces tombent d'elles-mêmes.

Il m'interdit de lire.

— Ce n'est pas ton rôle! Ou bien voudrais-tu devenir un savant, petit fainéant, parasite!

A la maison, j'avais aussi un adversaire : la fiancée du commis qui aimait les jeux et la plaisanterie à l'excès; tous les jeunes ouvriers de l'atelier folâtraient avec elle, on l'attendait dans le corridor, on l'étreignait. Elle ne s'en fâchait pas, elle se contentait de piailler comme un petit chien. Du matin au soir, elle mâchait quelque chose; ses poches étaient toujours pleines de pastilles, de bonbons. Ses mâchoires remuaient sans cesse; son visage inexpressif, aux petits yeux gris et inquiets, était déplaisant à voir. Elle nous proposait, à Pavel et à moi, des devinettes qui cachaient toujours une obscénité grossière, elle nous enseignait des phrases qui, prononcées très vite, prenaient un sens ordurier.

Une fois, un des plus vieux artisans lui dit :

— Tout de même, tu es une dévergondée!

Elle répondit gaillardement par des paroles d'une chanson grivoise :

Quand une jeune fille a de la pudeur,
Elle ne sert à rien comme femme.

C'était la première fois que je voyais une jeune fille de ce genre; elle me répugnait et me terrifiait par ses avances brutales; quand elle vit que ces procédés ne me plaisaient pas, elle n'en devint que plus importune.

Nous l'aidions, un jour, à la cave, Pavel et moi, ébouillanter les tonneaux destinés au kvas et aux concombres salés, elle nous proposa :

— Voulez-vous que je vous apprenne comment on s'embrasse?

— Je le sais mieux que toi, répondit Pavel en riant, tandis que je lui conseillai sans douceur d'aller embrasser son fiancé.

Elle se mit en colère.

— Ah! quel rustre! Une demoiselle est gracieuse avec lui, et monsieur tourne le nez! Voyez-vous ce faiseur d'embarras!

Et elle ajouta, en me menaçant du doigt :

— Attends! Tu me le paieras!

Pavel lui dit aussi, pour me soutenir :

— Il te secouerait, ton fiancé, s'il savait comme tu te conduis...

Son visage couvert de boutons prit une expression méprisante.

— Je ne le crains pas! Avec ma dot, je peux trouver mieux que lui. Les filles ne peuvent s'amuser que jusqu'au mariage.

Et elle se mit à s'amuser avec Pavel; dès lors, j'eus en elle une dénonciatrice infatigable.

La vie me devenait de plus en plus difficile au magasin; j'avais lu tous les livres religieux; les discussions et les conversations des experts ne m'intéres-

saient plus : ils parlaient invariablement sur les mêmes sujets. Seul, Piotre Vassilytch continuait à m'attirer par sa connaissance des côtés obscurs de la vie humaine, par son art de discourir d'une manière captivante et ardente. Parfois, je me disais qu'ainsi avait dû cheminer sur la terre, solitaire et vindicatif, le prophète Elisée...

J'étais sûr qu'on allait me renvoyer et je résolus de partir aussitôt que grand'mère serait revenue en ville; elle avait passé tout l'hiver à Balakno, où quelqu'un l'avait invitée pour enseigner l'art de la dentelle à des jeunes filles. Grand-père vivait de nouveau à Kounavine; je n'allais pas le voir, pas plus qu'il ne venait me faire visite quand il était en ville. Un jour, nous nous heurtâmes dans la rue; il était vêtu d'une lourde pelisse et marchait avec gravité et lenteur, comme un prêtre; je lui dis bonjour; il me regarda en se protégeant les yeux avec la main et murmura d'une voix pensive :

— Ah! c'est toi... tu barbouilles des bons Dieux maintenant... oui, oui... Eh bien, adieu, adieu...

Il m'écarta du chemin et continua sa promenade du même pas solennel.

Je voyais rarement grand'mère; elle travaillait sans répit, pour nourrir grand-père dont l'esprit s'affaiblissait; elle s'occupait des enfants de mes oncles. Le fils de Mikhaïl, Sacha, lui donnait beaucoup de soucis. C'était un beau jeune homme rêveur et épris des livres; il travaillait dans les teintureries, et changeait fréquemment de patron; dans les intervalles, il vivait aux crochets de grand'mère et attendait paisiblement qu'elle lui trouvât une nou-

velle place. Grand'mère devait également pourvoir aux besoins de la sœur de Sacha, qui avait fait un mariage malheureux : son mari, un ivrogne, la battait et la chassait de chez lui.

Quand je revoyais grand'mère, je jouissais d'une façon toujours plus consciente de son âme: mais je sentais déjà que cette âme merveilleuse était aveuglée par les contes, qu'elle n'était capable ni de voir, ni de comprendre les cruelles réalités. Mes inquiétudes, mes émois lui restaient étrangers.

— Il faut supporter les choses, Alexis! Soyons patients!

C'était tout ce qu'elle pouvait me dire en réponse à mes propos sur les horreurs de la vie, sur les souffrances des gens, sur mes désespérances, sur tout ce qui me révoltait, sur tout ce qui m'accablait.

J'étais peu enclin à la patience, et si je manifestais parfois cette vertu propre à l'animal, à l'arbre, à la pierre, c'était pour m'éprouver moi-même, pour connaître la limite de mes forces, le degré de ma résistance à demeurer sur la terre. Parfois, les adolescents, par un stupide enfantillage, jaloux de la force des adultes, soulèvent des poids trop lourds pour leurs muscles et leurs os; ils fanfaronnent, comme les hercules qui se signent avec des haltères de trente kilos.

C'est ce que je fis aussi, au sens propre et au sens figuré, au moral et au physique, et si je ne suis pas mort sous l'effort, si je ne me suis pas mutilé pour la vie, je le dois à je ne sais quel hasard. Car rien n'abat un être humain autant que la soumission à des forces supérieures.

Et pourtant, si je m'effondre brisé, je dirai à ma dernière heure, et non sans fierté, que pendant quarante ans, de braves gens ont tout fait pour défigurer mon âme, mais que leur travail opiniâtre n'a pas eu grand succès.

De plus en plus souvent, j'étais envahi par un impérieux désir de faire des gamineries, d'amuser les gens, de les exciter à rire. J'y réussissais fort bien; je savais le parler des marchands de la foire de Nijni, je les imitais; je savais imiter aussi les paysans et les paysannes, vendeurs ou acquéreurs d'icônes, et le commis qui les trompait, et les experts discutaillant.

L'atelier riait aux éclats ; souvent les artisans abandonnaient la besogne pour mieux voir mes représentations, mais chaque fois, Larionytch me faisait remarquer qu'il vaudrait mieux jouer la comédie après le souper, pour ne pas troubler le travail.

La « représentation » terminée, j'éprouvais un véritable soulagement, je m'étais débarrassé d'un fardeau qui m'accablait; pendant une demi-heure, une heure, ma tête était agréablement vide; mais progressivement, je sentais comme des petits clous qui me martyrisaient le cerveau, et je me disais :

« Est-ce possible que la vie soit ainsi? Suis-je destiné à passer mes jours comme ces pauvres gens, satisfaits de l'existence, n'imaginant rien de mieux? »

— Tu deviens coléreux, Alexis, me dit un jour Jikharef en me considéran avec attention.

Sitanof me demandait souvent :

— Qu'as-tu?

Je ne savais que répondre.

La vie effaçait brutalement de mon âme les bons et naturels instincts, elle les remplaçait, avec cynisme, par de vagues inepties. Obstiné et furieux, je m'opposais à ses efforts. Je voguais sur le même fleuve que les autres, mais, pour moi, l'eau était plus froide et elle ne me supportait pas aussi facilement; parfois, il me semblait que je m'enfonçais lentement dans un remous.

On me traitait de mieux en mieux; on ne me grondait pas comme Pavel, on ne me tournait pas en dérision, on me témoignait plutôt des attentions. J'en étais satisfait, mais je souffrais de voir tant de gens s'enivrer, de voir combien ils étaient répugnants dans leur ivresse, de voir enfin leur attitude envers les femmes; et pourtant je comprenais que l'alcool et la femme étaient les seules distractions à leur portée.

Mais alors, et grand'mère? Et la reine Margot?

Je me rappelai la reine avec un sentiment proche de la terreur. Dans mon souvenir, elle passait irréelle et lointaine, comme une figure de rêve.

Je me mis à penser beaucoup trop aux femmes et déjà je m'étais posé cette question : pourquoi ne pas aller le dimanche là où tous allaient? Ce n'était pas un désir physique; j'étais sain et difficile; mais parfois, j'éprouvais une envie furieuse d'étreindre un être affectueux et compréhensif, de lui raconter longuement, sans rien dissimuler, comme à une mère, tous les tourments de mon âme.

J'enviais Pavel quand, la nuit, il me parlait de son roman avec une femme de chambre de la maison d'en face.

— Quelle drôle d'affaire, mon vieux : il y a un mois, je lui lançais des boules de neige, elle ne me plaisait pas, et maintenant, quand je suis assis sur le banc à côté d'elle, lorsque je me serre contre elle, personne au monde ne m'est plus cher...

— De quoi parlez-vous?

— De tout, évidemment. Elle me parle d'elle, et moi, je lui parle de moi. Et puis, on s'embrasse... Seulement, elle est honnête... Si tu savais combien elle est charmante!... Vrai, tu fumes comme un vieux soldat!

Je fumais beaucoup; en m'enivrant, le tabac émoussait mes pensées inquiètes. Par bonheur, l'alcool ne me causait que de la répulsion par son odeur et sa saveur; Pavel buvait volontiers et, quand il était ivre, il geignait :

— Je veux aller à la maison! A la maison... Laissez-moi aller à la maison!...

Il était orphelin, son père et sa mère étaient morts depuis longtemps; il n'avait ni frères ni sœurs; dès l'âge de huit ans, il vivait chez des étrangers.

Dans cet état de malaise, aggravé par les appels du printemps, je résolus de m'engager de nouveau sur un bateau, de descendre jusqu'à Astrakhan et, de là, m'enfuir en Perse.

Je ne me souviens pas pourquoi j'avais spécialement choisi la Perse; peut-être parce que les marchands persans de la Foire à Nijni me plaisaient : ils étaient assis, immobiles comme des idoles de pierre, exposant au soleil leur barbe teinte, fumant en paix leur narghilé; ils avaient de grands yeux noirs qui savaient tout.

Très probablement je me serais enfui n'importe où, mais, la semaine de Pâques, alors qu'une partie des ouvriers étaient partis chez eux à la campagne et que les autres rôdaient dans les cabarets, je rencontrai, en me promenant par une journée ensoleillée, au delà de l'Oka, mon ancien patron, le neveu de grand'mère.

Vêtu d'un léger pardessus gris, les mains dans les poches de son pantalon, une cigarette aux lèvres, le chapeau sur la nuque, il me sourit d'un air amical. Il avait l'aspect engageant d'un homme libre et joyeux; nous étions tout seuls sur la grande route champêtre.

— Ah! Alexis! Le Christ est ressuscité! Joyeuses Pâques!...

Les félicitations échangées, il me demanda comment j'allais; je lui avouai en toute franchise que l'atelier, la ville et tout, en général, m'ennuyaient et que j'avais résolu de partir pour la Perse.

— Laisse ça! dit-il très sérieusement. La Perse, allons donc! Je sais ce que c'est, mon ami; à ton âge, moi aussi j'avais envie d'aller à tous les diables!...

Cette manière désinvolte de jongler avec les diables me plut; il y avait en lui quelque chose de printanier, de séduisant; des pieds à la tête, il avait un air faraud.

— Tu fumes? me demanda-t-il, en me tendant un étui d'argent garni de grosses cigarettes.

Cette offre acheva de me vaincre.

— Écoute, Alexis, reviens chez moi! proposa-t-il. Cette année-ci, j'ai pour quarante mille roubles de

travaux à la Foire, comprends-tu? Je t'installerai à la Foire; tu me serviras de surveillant; tu recevras les matériaux, tu veilleras à ce que tout soit sur place en temps voulu, tu auras l'œil sur les tâcherons pour qu'ils ne me volent pas; sommes-nous d'accord? Tu auras cinq roubles par mois et cinq kopecks pour ton dîner! Ma mère et ma femme n'ont rien à te dire; tu t'en vas le matin, tu rentres le soir. Ne leur raconte pas que nous nous sommes vus; viens tout bonnement dimanche, et ça s'arrangera...

Nous nous quittâmes bons amis; il me serra la main et même il me fit encore signe de loin en agitant amicalement son chapeau.

Quand j'annonçai à l'atelier que je m'en allais, il y eut tout d'abord une explosion de regrets très flatteurs pour moi; Pavel surtout était touché.

— Voyons, réfléchis, me dit-il d'un ton de blâme; comment pourras-tu vivre avec toutes sortes de rustres après avoir vécu avec nous?... Des charpentiers, des peintres... Oublies-tu le proverbe : « Un curé ne se fait pas bedeau. »

Jikharef grommela :

— Le poisson cherche les endroits les plus profonds et les jeunes gens où ça va le plus mal...

Les adieux que me firent les artisans furent tristes.

— Bien sûr, il faut essayer ceci et cela, déclara Jikharef, tout blêmi par les excès de la veille; il faut s'accrocher à quelque chose, n'importe à quoi.

— Et pour toute la vie, ajouta Larionytch à sa voix.

Mais je sentais qu'ils parlaient avec effort et

comme par devoir; le lien qui m'attachait à eux semblait brusquement rompu.

Rien n'était changé, les icônes inachevées étaient appuyées aux murs et comme on ne travaillait plus à la lumière depuis longtemps, les globes de verre avaient été collés au plafond; une couche grise de poussière et de suie les recouvrait. Ce tableau est si fortement gravé dans ma mémoire qu'en fermant les yeux, je revois encore aujourd'hui le sous-sol, les tables, les godets à couleur sur les tablettes des fenêtres, les gerbes de pinceaux avec leurs supports, les icônes, le seau aux lavures dans le coin, sous le lave-mains de cuivre qui ressemblait à un casque de pompier, et le pied nu de Gogolef qui pendait de la soupente, bleu comme celui d'un noyé.

J'aurais voulu m'en aller bien vite, mais en Russie on aime à prolonger les instants mélancoliques; quand ils se quittent, les gens semblent célébrer un service funèbre.

Comme je montais pour dire adieu à la patronne, je me heurtai dans le corridor à sa nièce; elle me demanda :

— Tu t'en vas, à ce qu'il paraît...

— Oui!

— Si tu n'étais parti de plein gré, on t'aurait chassé, m'annonça-t-elle.

La patronne, un peu éméchée, me dit :

— Adieu, que le Ciel t'accompagne! Tu es un vilain garçon, un insolent! Pour moi, je ne t'ai rien vu faire de mal, mais ils disent tous que tu es un vilain garçon!

Et soudain, elle se mit à pleurer et déclara entre ses larmes :

— S'il était vivant, mon défunt, mon cher mari, ma chère âme, il t'aurait savonné les oreilles, il t'aurait allongé une gifle... Mais il ne t'aurait pas renvoyé... Aujourd'hui, tout va autrement; dès que ça cloche un peu, on vous chasse! Où iras-tu, pauvre petit, où trouveras-tu un asile?...

XIX

Je suis de nouveau chez mon ancien patron. L'appartement où vivait la reine Margot est occupé maintenant par une nombreuse famille : cinq jeunes filles, toutes plus jolies les unes que les autres, et deux lycéens ; ils me donnent des livres. Je dévore Tourguénief et je suis ravi : en lui tout est compréhensible, simple, d'une transparence automnale, ses héros sont nobles, et tout ce qu'il décrit avec tant d'indulgence est grand et bon.

Je lis le *Bours* de Pomialovsky[1] et je suis étonné ; comme cela ressemble à notre existence à l'atelier ! je la connais si bien la désespérance de l'ennui qui se transforme en frénésie sauvage.

J'aimais à lire les livres russes ; j'y sentais toujours quelque chose de mélancolique et de fami-

1. Écrivain russe bien connu.

lier comme si les sonneries du grand carême se fussent cachées et figées entre leurs pages; j'ouvrais à peine le volume qu'elles se mettaient aussitôt à tinter doucement.

Les Ames mortes de Gogol ne me séduisirent pas, pas plus que les *Mémoires de la Maison des morts* de Dostoïevsky; *les Ames mortes*, *la Maison des Morts*, *la Mort*, *Trois morts*, l'uniformité des titres arrêtait involontairement mon attention et me causait une vague antipathie pour ces livres. Le *Signe des Temps*, *Pas à pas*, *Que faire?* la *Chronique du village de Smouryné* me déplurent comme tous les ouvrages de ce genre.

En revanche, Dickens et Walter Scott m'enchantèrent; je lus ces auteurs avec le plus grand plaisir, reprenant deux ou trois fois de suite le même ouvrage. Les livres de Walter Scott me faisaient penser à une messe pompeuse dans une riche église; c'est un peu long et traînant, mais toujours solennel. Dickens est resté pour moi l'écrivain devant lequel je m'incline; il a atteint au suprême degré l'art difficile de faire aimer les gens.

Le soir, toute une bande de jeunes gens se rassemblait sur le perron de la maison : les frères K..., leurs sœurs, des adolescentes; Semachko, un lycéen au nez en pied de marmite; parfois venait mademoiselle Ptizyne, la fille d'un fonctionnaire important. On parlait de littérature, de poésie : ce thème m'était familier, j'avais lu plus qu'eux tous. Mais en général, ils me racontaient des incidents du lycée, se plaignaient de leurs professeurs; en les écoutant, je me sentais plus libre qu'eux; j'étais surpris de leur

patience, mais pourtant je les enviais, car ils étudiaient...

Mes camarades étaient plus âgés que moi; cependant je me faisais l'effet d'être plus vieux, plus mûri et expérimenté; j'en éprouvais quelque embarras; j'aurais voulu me sentir plus rapproché d'eux. Je rentrais tard le soir, couvert de poussière et de boue, tout à mes impressions si différentes des leurs, en vérité, assez banales. Les garçons parlaient beaucoup des jeunes filles, ils s'amourachaient tantôt de l'une, tantôt de l'autre, et essayaient de composer des vers; souvent, on avait recours à moi; je m'exerçais volontiers à la versification, trouvant les rimes sans difficulté; mais, je ne sais pourquoi, mes poésies prenaient toujours une tournure humoristique et mademoiselle Ptizyne, à qui elles étaient généralement dédiées, y était invariablement comparée à des légumes, à un oignon.

Semachko grondait :

— Ça, des vers? Jamais! Ce sont des clous de souliers...

Désireux de ne me laisser dépasser en rien, je m'amourachai aussi de mademoiselle Ptizyne. Je ne me rappelle pas comment je manifestai ce sentiment, mais la fin de l'idylle fut lamentable. Sur l'eau stagnante et verte de l'étang Zviézdine flottait une planche et je proposai à la jeune fille de la promener sur cette embarcation improvisée. Elle acquiesça, j'amenai la planche à la rive, j'y montai; elle me supportait fort bien. Mais quand la jolie enfant, en fraîche toilette tout ornée de rubans et de dentelles, se plaça avec grâce à l'autre extrémité et que je

repoussai fièrement l'esquif du rivage avec un bâton, la maudite planche céda sous notre poids, et la jeune fille fit un plongeon. Héroïquement, je la suivis et la ramenai bientôt au bord. L'effroi et la bourbe verte avaient anéanti la beauté de ma dame.

Me menaçant de son poing mouillé, elle me criait :

— Tu as fait exprès de me noyer!

Elle ne voulut pas croire à la sincérité de mes intentions et me traita dès lors avec hostilité.

Ma rentrée chez mes patrons ne fut pas plaisante. La vieille était toujours mal disposée envers moi; la jeune dame me considérait avec méfiance. Victor, qui était devenu encore plus rougeaud, grâce à ses taches de rousseur, bougonnait tout le monde.

Le patron avait une telle quantité de projets à dessiner qu'il ne parvenait pas à les exécuter même avec son frère; il demanda à mon beau-père de venir les aider.

Un jour, je revins de la Foire de bonne heure, vers cinq heures, et en pénétrant dans la salle à manger, j'aperçus, installé à la table à côté du patron, l'homme que j'avais totalement oublié : mon beau-père[1]. Il me tendit la main.

— Bonsoir!

Je restai muet de surprise; le passé s'enflamma soudain en moi comme un incendie et me brûla le cœur.

— Il a eu peur! s'exclama le patron.

Le beau-père me souriait; dans son visage décharné, ses yeux sombres s'étaient agrandis; il était comme

1. Voir *Ma Vie d'enfant*.

écrasé et fripé. Je glissai ma main dans ses doigts minces et fiévreux.

— Alors, nous nous rencontrons de nouveau, dit-il en toussotant.

Je sortis, privé de force comme si on m'avait battu.

Entre nous s'établirent des rapports mal définis et prudents; il me disait vous et me parlait comme à un égal.

— Quand vous irez à l'épicerie, achetez-moi, s'il vous plaît, un quart de tabac Laferme, du papier à cigarettes Victorson et une livre de saucisson...

L'argent qu'il me donnait était toujours désagréablement réchauffé par sa main brûlante. A n'en pas douter, il était tuberculeux et n'avait plus longtemps à vivre. Il le savait et disait d'un ton paisible, en effilant sa petite barbe noire et pointue :

— J'ai une maladie presque incurable. D'ailleurs, si l'on consomme beaucoup de viande, on peut se guérir. Peut-être guérirai-je...

Il avalait des quantités incroyables de nourriture; il mangeait et fumait, n'abandonnant la cigarette que pendant les repas. Tous les jours, je lui achetais de la charcuterie, du jambon, des sardines; mais la sœur de grand'mère assurait avec une malveillance dont j'ignorais la cause :

— On ne peut pas nourrir la mort avec des hors-d'œuvre, on ne peut pas la tromper, la mort, oh non!

Les patrons traitaient mon beau-père avec une sollicitude outrageante; on lui conseillait sans cesse tel ou tel remède, mais on se moquait de lui dès qu'il était absent :

— Ce grand seigneur! Il faut enlever les miettes

qui traînent sur la table, il prétend qu'elles attirent les mouches, disait aigrement la jeune femme.

Et la belle-mère continuait :

— Oh oui, un grand seigneur! Son veston est tout élimé, il est tout luisant, et il ne cesse de le brosser! Quel maniaque!

Et le patron ajoutait comme pour les consoler :

— Patientez, les poules, il mourra bientôt!

Cette attitude stupide et hostile des bourgeois envers le noble me rapprocha involontairement de mon beau-père.

Étouffant dans cet entourage, il ressemblait à un poisson placé par le hasard dans un poulailler; comparaison stupide, comme l'était toute cette vie...

Je me mis à découvrir en lui des traits de caractère pareils à ceux de « Bonne Affaire », l'homme que je n'oublierai jamais[1]; je parais celui-ci et la reine Margot de tout ce que les livres me donnaient de meilleur; c'est à eux que je consacrais ce que j'avais de plus pur en moi, toutes les fantaisies engendrées par la lecture. Comme « Bonne Affaire », mon beau-père était un homme étrange qu'on n'aimait pas. Il traitait tout le monde dans la maison de la même manière; jamais il ne parlait le premier; il répondait aux questions avec une politesse et une concision particulières. J'aimais beaucoup à l'entendre quand il donnait des conseils au patron : courbé en deux sur la table, tapotant d'un ongle sec le papier épais, il expliquait avec calme :

1. Voir *Ma Vie d'enfant.*

— Ici, il est indispensable de relier les poutrelles par une clef de voûte. Ainsi la force de pression sera répartie sur les murs, autrement les poutrelles céderaient.

— C'est vrai, que le diable l'emporte, murmurait le patron.

Et sa femme lui disait quand Maximof était sorti :

— Je suis étonnée de ce que tu te laisses faire la leçon de la sorte!

Ce qui agaçait tout particulièrement la jeune femme, c'était de voir mon beau-père se brosser les dents après le souper, et se rincer la bouche en faisant saillir sa pomme d'Adam.

Parfois, il venait me rejoindre au corridor; je dormais sous l'escalier du grenier et je lisais assis sur une marche en face de la fenêtre.

— Que lisez-vous? demandait-il.

Je montrais le livre.

Il jetait un coup d'œil sur le titre :

— Je crois l'avoir lu. Voulez-vous fumer?

Nous fumions, en regardant par la fenêtre dans la cour malpropre; il reprenait :

— C'est bien dommage que vous ne puissiez étudier; vous avez, je crois, des capacités...

— Mais j'apprends, je lis...

— C'est insuffisant, il faut une école, une méthode...

J'avais envie de lui dire :

— Vous, monsieur, vous avez eu école et méthode et... quel est le résultat?

Mais, comme s'il eût soupçonné mes pensées, il ajoutait :

— Quand on a du caractère, l'école vous développe beaucoup. Seuls les gens très instruits peuvent avancer dans la vie...

Une fois, il me conseilla :

— Vous feriez mieux de vous en aller d'ici; je ne vois aucun sens et aucun profit pour vous à ce que vous y restiez...

— Les ouvriers me plaisent...

— Ah... Et par quoi?

— Ils sont intéressants.

— Peut-être...

Un autre jour, il dit :

— Quel fumier, en réalité, que nos patrons, quel fumier!

Je me rappelai où et comment ma mère avait prononcé ce mot et je m'écartai involontairement de lui. Il me demanda en souriant :

— Vous ne le croyez pas?

— Si.

— Oui... Je le vois...

— Pourtant, le patron me plaît...

— Lui, c'est peut-être un brave homme... mais il est bizarre...

J'aurais voulu parler littérature avec lui, mais il n'aimait pas les livres; à plusieurs reprises, il me donna ce conseil :

— Ne vous enflammez pas; les livres dénaturent tout dans un sens ou dans un autre. La plupart des gens qui écrivent sont des hommes comme notre patron... des médiocrités...

Parfois, il restait longtemps assis à côté de moi, sans prononcer un mot, se contentant de toussoter

et de fumer sans arrêt. Ses beaux yeux brûlaient avec une flamme inquiétante. Je le regardais à la dérobée et j'oubliais que cet homme qui mourait si honnêtement, si simplement, sans se plaindre, avait été jadis très cher à ma mère et qu'il l'avait offensée. Je savais qu'il vivait avec une couturière et je pensais à cette femme avec une pitié mêlée de surprise. Comment n'était-elle pas dégoûtée d'étreindre ce corps décharné, d'embrasser cette bouche d'où sortait une odeur de pourriture? Comme « Bonne Affaire », le beau-père énonçait parfois à l'improviste des propos sans lien, qu'il tirait de son propre fonds.

— J'aime les chiens courants; ils sont bêtes, mais beaux. Les belles femmes sont souvent stupides...

Non sans fierté, je pensais :

« Si tu connaissais la reine Margot! »

— Tous les gens qui habitent longtemps au même endroit finissent par avoir le même visage, dit-il une fois.

Je notai cette observation dans mon cahier.

J'attendais ces sentences comme des aumônes; j'aimais à entendre ces associations de mots si remarquables dans une maison où l'on parlait une langue incolore, ossifiée dans des formes désuètes et monotones.

Le beau-père ne fit jamais allusion à ma mère; je crois même qu'il ne prononça jamais son nom. Je lui en fus reconnaissant; j'éprouvai pour lui, de ce fait, un sentiment proche du respect.

Une fois, je le questionnai sur Dieu; je ne me rappelle pas au juste en quels termes; il me jeta un coup d'œil et dit très paisiblement :

— Je ne sais pas, je ne crois pas en Dieu.

Je me souvins de Sitanof et je me mis à parler de lui ; le beau-père, après m'avoir écouté avec attention, répondit du même ton tranquille :

— Il discute, et ceux qui discutent croient tout de même en quelque chose... Moi, je ne crois pas, tout simplement!

— Mais est-ce possible?

— Pourquoi non? Vous le voyez bien, je ne crois pas!

Je voyais surtout une chose : il se mourait. Je ne le plaignais pas, mais je ressentis pour la première fois un intérêt naturel et aigu pour ce moribond de demain, pour le mystère de la mort.

Un être est assis à côté de moi, il me frôle le genou, il respire, il pense; il parle de tout, comme quelqu'un qui a le pouvoir de juger et de décider; je trouve en lui un appui qui m'est nécessaire, quelque chose de bon et de protecteur. C'est un être d'une complexité inconcevable, le réceptacle d'un tourbillon continuel de pensées; quelle que soit mon attitude envers lui, il est une partie de moi-même, il vit en moi, je pense à lui et son âme se mêle à mon âme. Demain, il disparaîtra tout entier, tout entier, avec tout ce que renferme sa tête et son cœur, avec tout ce que je crois pouvoir lire dans ses beaux yeux. Quand il disparaîtra, un des liens vivants qui me rattachent au monde se brisera; il ne restera que le souvenir, un souvenir précis que rien ne pourra altérer ou effacer. Quant au corps mortel, il va se transformer et disparaître!...

Mais plus haut que les pensées, il y a la Cause des Causes, la Cause première, inaccessible en son

essence, qui nous tourmente et nous pousse à crier désespérément : Pourquoi?

— Je crois que je vais bientôt m'aliter, dit le beau-père, un jour où la pluie tombait. Quelle stupide faiblesse!

» Et je n'ai envie de rien...

Le lendemain soir, après le thé, il enleva avec un soin particulier les miettes de pain qui restaient sur la table et sur ses genoux, il paraissait écarter de lui quelque chose d'invisible; la vieille patronne le regarda en dessous et chuchota à sa bru :

— Regarde, il se nettoie, il lisse ses plumes!

Le surlendemain, il ne vint pas travailler; la sœur de grand'mère me remit une grande enveloppe blanche, en ajoutant :

— Tiens, on l'a apportée hier, vers midi, mais j'ai oublié de te la donner. C'était une mignonne petite femme; quant à dire s'il y a parenté entre vous, je n'en sais vraiment rien!

L'enveloppe contenait une feuille de papier au timbre de l'hôpital et portant ces mots écrits en grosses lettres :

« Si vous avez un moment de liberté, venez me voir. Je suis à l'hôpital Martynof. E. M. »

Le lendemain matin, j'étais à l'hôpital, assis sur le lit du beau-père; il était plus long que le matelas, et ses pieds, en chaussettes grises tirebouchonnées, émergeaient entre les barres du lit. Ses beaux yeux erraient vaguement vers les murs jaunes; ils s'arrêtèrent sur mon visage et sur les petites mains de la jeune fille assise à son chevet. Elle avait mis ses mains sur l'oreiller, et contre les doigts, Maximof,

la bouche ouverte, se frottait la joue. La jeune fille, bien rondelette, était vêtue d'une robe noire très simple; des larmes roulaient lentement sur son visage ovale; ses yeux bleus mouillés ne se détachaient pas de la figure émaciée du beau-père, de son grand nez devenu plus aigu, de sa bouche noire.

— Il faudrait un prêtre, chuchota-t-elle, et il n'en veut pas, il ne comprend rien...

Et, enlevant ses mains de dessus l'oreiller, elle les serra contre sa poitrine comme si elle priait.

Pendant un instant, le beau-père revint à lui, regarda au plafond, prit un air grave et sembla se rappeler quelque chose, puis il tendit vers moi sa main décharnée :

— Vous? Merci. Voilà, vous voyez... Je me sens... tout drôle...

Fatigué par l'effort, il ferma les yeux; je caressai ses longs doigts glacés, aux ongles bleus; la jeune fille demanda à mi-voix :

— Je vous en prie, permettez qu'un prêtre...

Il murmura quelques mots inintelligibles et se tut.

Puis, sa bouche s'ouvrit plus grande et soudain il poussa un cri rauque; il s'agita sur sa couche, rejetant la couverture, cherchant autour de lui; la jeune fille se mit aussi à crier et cacha sa figure dans l'oreiller froissé.

Le beau-père trépassa et son visage s'embellit aussitôt.

Je sortis de l'hôpital en soutenant la jeune fille. Elle chancelait comme une malade et pleurait. Elle tenait un mouchoir pelotonné en boule qu'elle appliquait sur ses yeux; elle l'enroulait toujours plus

fort et le regardait comme si c'eût été son plus précieux, son dernier trésor.

Soudain elle s'arrêta, se serra contre moi et dit d'un air désolé :

— Il n'a même pas vécu jusqu'à l'hiver... ah! mon Dieu, mon Dieu!...

Elle me tendit une main mouillée par les larmes.

— Au revoir. Il vous aimait beaucoup. On l'enterre demain.

— Puis-je vous accompagner jusque chez vous?

Elle jeta un coup d'œil autour d'elle.

— Non, merci! Il fait encore jour.

Du coin d'une ruelle, je la regardai s'éloigner : elle marchait lentement comme quelqu'un qui n'est pas pressé et que personne n'attend.

C'était au mois d'août, les feuilles des arbres commençaient déjà à tomber...

Je n'eus pas le temps d'accompagner le beau-père au cimetière et je ne revis jamais la jeune fille...

XX

Tous les matins, à six heures, je m'en allais au travail, à la Foire. Des gens intéressants m'y attendaient : le charpentier Ossip, travailleur habile et prompt à la réplique; avec ses cheveux gris il ressemblait à saint Nicolas; Efimouchka le couvreur bossu; le maçon Piotre, un homme songeur et pieux qui rappelait aussi un saint; le plâtrier Grigory Chichline, un beau garçon aux yeux bleus, à la barbe dorée, tout rayonnant de bonté.

Je connaissais ces gens depuis ma rentrée chez le dessinateur; le dimanche, ils arrivaient, dignes, graves, avec des paroles aimables qui m'étaient nouvelles. Tous ces robustes gaillards me semblaient alors facilement déchiffrables et foncièrement bons. Chacun d'eux était intéressant à sa manière; tous se distinguaient avantageusement des bourgeois fripons, méchants et alcooliques du faubourg de Kounavine.

Le plâtrier Chichline me plaisait plus encore que ses compagnons; je demandai même à faire partie de son équipe, mais il me répondit par un refus; il déclara en grattant d'un doigt blanchi son sourcil doré :

— C'est trop tôt pour toi; notre besogne est pénible; attends encore un an ou deux...

Puis, hochant sa belle tête, il demanda :

— Tu n'es pas heureux? Eh bien, ça ne fait rien, domine-toi, prends patience, alors tu supporteras ton sort!

Je ne sais pas ce que ce conseil m'a rapporté de bon, mais je me le rappelle avec gratitude.

Tous ces tâcherons venaient chez mon patron chaque dimanche matin; ils se plaçaient sur les bancs tout autour de la table de la cuisine et, dans l'attente, ils tenaient des discours intéressants. Le patron les recevait avec une gaîté bruyante et serrait leurs robustes mains; on s'asseyait au vestibule. Les factures et les liasses de billets apparaissaient; les hommes étalaient sur la table leurs notes et leurs calepins usés; on établissait les comptes de la semaine.

Tout en plaisantant et en babillant, le patron essayait de les duper, et eux s'efforçaient de le frauder; parfois, ils se querellaient avec colère, mais la plupart du temps, ils riaient amicalement.

— Eh, brave homme, tu es né coquin! disaient les hommes au patron.

Il répondait avec un petit rire embarrassé :

— Et vous autres, les lapins, vous êtes fripouilles aussi!

— Mais ça ne se peut pas autrement, patron! avouait Efimouchka.

Et Piotre ajoutait avec gravité :

— On vit de ce qu'on vole, et ce qu'on gagne, c'est pour Dieu et pour le tzar...

— J'ai moi aussi envie de vivre, répondait le patron en riant.

Ils l'approuvaient...

Grigory Chichline, appliquant des deux mains sa belle barbe sur sa poitrine, proposait d'une voix chantante :

— Camarades, faisons les affaires proprement, sans tromperie. Quand on vit honnêtement, on est si bien, si heureux, n'est-ce pas? Nous sommes tous frères, hein?

Ses yeux bleus se fonçaient, s'attendrissaient et devenaient humides; en ces instants-là, il était d'une beauté, d'une bonté extraordinaires; sa demande semblait troubler tout le monde et chacun détournait la tête avec embarras.

Après quelques réflexions philosophiques, on recommençait à essayer de se filouter les uns les autres; les comptes arrêtés, les hommes lassés et suants s'en allaient au café prendre du thé, et invitaient le patron à les y accompagner.

A la Foire, je devais veiller à ce que ces tâcherons ne dérobassent ni les clous, ni les briques, ni les planches; en plus de sa besogne chez mon patron, chacun d'eux entreprenait différents travaux et s'efforçait d'enlever sous mon nez quelque chose qui pût servir.

Ils m'avaient accueilli en ami et Chichline avait déclaré :

— Tu te rappelles, tu m'as demandé de te prendre dans mon équipe. Et maintenant regarde où tu as grimpé; tu vas être mon chef, hein?

— Eh bien, eh bien, veille et surveille, et que Dieu te conserve! plaisanta Ossip.

Piotre murmura avec mécontentement :

— On envoie un jeune blanc-bec pour diriger de vieux rats...

Mes fonctions m'embarrassaient cruellement; j'avais honte vis-à-vis de ces gens; il me semblait que seuls, ils savaient quelque chose de très beau, de très mystérieux, et moi, je devais les considérer comme des voleurs et des trompeurs. Les premières journées me furent pénibles; Ossip s'en aperçut bientôt; il me dit en tête à tête :

— Écoute, mon garçon, ne fais pas de zèle, ça ne sert à rien, comprends-tu?

Évidemment, je ne compris pas, mais je sentis que le vieillard voyait la stupidité de ma situation et très vite, nous nous liâmes d'amitié.

Dans un coin, à l'écart, il me confiait :

— Le plus grand voleur parmi nous, si tu veux le savoir, c'est le maçon Piotre; il est rapace et sa famille est nombreuse. Ne le quitte pas de l'œil, tout lui est bon; il ne dédaigne rien : une livre de clous, une douzaine de briques, un sac de chaux, tu peux tout lui offrir. Et cependant, c'est un brave homme, un dévot, il a été à l'école, il a des principes, mais il aime à chaparder. Efimouchka, lui, ne vit que pour les femmes; il est paisible et il ne te nuira jamais. Ce n'est pas une bête; les bossus sont tous intelligents. Grigory Chichline est timbré; le bien

d'autrui ne le tente point, il donnerait plutôt du sien. Il ne travaille pas mal du tout et chacun peut le duper; lui, il ne pourrait duper personne! Il vit sans réflexion.

— Il est bon?

Ossip me regarda comme de loin et me dit des paroles mémorables.

— Oui, il est bon. Être bon, c'est ce qu'il y a de plus facile pour les paresseux; la bonté, mon garçon, ça ne demande pas d'esprit...

— Et alors, toi?

Ossip sourit et répondit :

— Moi, je suis comme la jeune fille du conte : « Quand je serai grand'mère, je parlerai de moi. » Attends jusqu'alors. Qu ta propre raison seule découvre ce que je suis; cherche-moi!

Il me semblait que Piotre le maçon était l'homme le plus honnête et le plus loyal. Il parlait de tout en termes brefs et convaincants; sa pensée se portait de préférence sur Dieu, l enfer et la mort.

— Ah! frères et camarades, on a beau se démener, on peut espérer ce qu'on veut, mais personne n'échappera au linceul et à la tombe!

Il avait constamment des maux de ventre; il arrivait parfois qu'il ne pouvait rien manger; même un minuscule morceau de pain lui causait des souffrances atroces et d'abominables nausées.

Efimouchka le bossu me semblait aussi honnête et bon mais toujours ridicule, parfois benêt, souvent même insensé. Il ne cessait de s'éprendre de toutes sortes de femmes et il parlait de toutes dans les mêmes termes :

— Je te le dis franchement : ce n'est pas une femme, mais une fleur dans de la crème, ma parole!

Quand les alertes filles de Kounavine venaient laver les planchers dans les boutiques, Efimouchka descendait du toit, se plantait dans un coin et ronronnait, la bouche fendue jusqu'aux oreilles, les yeux mi-clos.

— Eh! quelle solide gaillarde le Seigneur m'a amenée! Quelle joie est descendue jusqu'à moi? Ah! quelle belle fleur dans de la crème! Comment vais-je remercier le ciel pour un cadeau pareil? Une beauté comme ça me fait vivre et m'incendie!

D'abord les femmes riaient de lui et se criaient l'une à l'autre :

— Regardez donc le bossu qui brûle et se fond! Qu'il est drôle!

Les lazzi ne touchaient point le couvreur; son visage aux pommettes saillantes prenait un air endormi; il parlait comme s'il eût rêvé; ses paroles douces coulaient en un torrent capiteux et les femmes s'en grisaient visiblement. A la fin, l'une des plus âgées disait avec étonnement à ses camarades :

— Écoutez donc comme il roucoule, cet homme, un jeune ne ferait pas mieux!

— Il chante comme un oiseau...

— Ou comme un mendiant à la porte de l'église...

Mais Efimouchka ne ressemblait pas à un pauvre; il se tenait ferme comme une souche noueuse; sa voix se faisait toujours plus persuasive et ses paroles plus séductrices; les femmes l'écoutaient en silence. En effet, il semblait se fondre en un discours caressant qui donnait le vertige.

Et l'histoire finissait ainsi : au moment du souper ou après le travail, il hochait sa tête anguleuse et pesante et disait à ses camarades :

— Eh bien, quelle bonne petite femme douce et agréable ; c'est la première fois de ma vie que j'en touche une pareille.

En racontant ses bonnes fortunes, Efimouchka ne se vantait point, il ne se moquait pas de sa victime, comme les autres le faisaient toujours ; il était heureux, reconnaissant et attendri ; ses yeux gris s'écarquillaient de surprise.

Ossip hochait la tête et s'exclamait :

— Ah ! l'incorrigible coureur ! Quel âge as-tu ?

— J'ai quarante-quatre ans ! Mais ce n'est rien. Aujourd'hui, j'ai rajeuni de cinq ans, je me suis baigné dans de l'eau vive, comme dans une rivière ; je suis tout guéri ; j'ai le cœur tranquille ! Non, quelles femmes il y a par le monde, hein ?

Le maçon répliquait sévèrement :

— Quand tu arriveras à la cinquantaine, tu verras, elles te seront amères et salées, tes vilaines habitudes !

— Tu n'as pas de vergogne, Efimouchka, soupirait Grigory Chichline.

Et il me semblait que le beau garçon enviait les succès du bossu.

Chichline était marié, mais sa femme était restée à la campagne et il se mit aussi à regarder les laveuses de planchers. Elles étaient toutes d'abord facile, chacune d'elles « faisait des heures en plus ». Dans ce faubourg miséreux, ce genre de besogne supplémentaire était considéré comme un travail

semblable aux autres. Mais le beau paysan ne touchait pas aux femmes; il les regardait de loin avec un regard particulier comme s'il les plaignait ou se plaignait lui-même. Et quand elles commençaient, les premières, à coqueter avec lui, à l'enjôler, il s'en allait avec un petit rire embarrassé.

— Voyons, nigaud! le réprimandait Efimouchka. Peut-on perdre des occasions pareilles!

— Je suis marié! lui rappelait Grigory.

— Mais est-ce que ta femme le saura?

— La femme le sait toujours quand on a été infidèle, il n'y a pas moyen de la tromper, elle!

— Comment le saura-t-elle?

— Ça, je n'en sais rien, mais elle doit le savoir si elle vit honnêtement elle-même. Et si je vis honnêtement et qu'elle pèche, je le saurai...

— Comment? crie Efimouchka; mais Grigory répète tranquillement :

— Je l'ignore, mais je le saurai.

Le couvreur exaspéré fait un geste vague :

— Il ignore par quel moyen, mais il le saura. Voilà, arrangez-vous! Bûche!

***

Le patron me donnait cinq copecks par jour pour ma nourriture; c'était insuffisant et j'avais toujours un peu faim. Les ouvriers s'en aperçurent et m'invitèrent à déjeuner et à souper avec eux; parfois, les entrepreneurs m'invitaient à venir prendre le

thé au café. J'acceptais volontiers, j'aimais à me trouver en leur compagnie, à écouter leurs propos indolents, leurs étranges histoires; ma compétence en livres sacrés leur plaisait beaucoup.

— Tu as avalé des livres jusqu'à la gorge, tu t'en es rempli la panse, disait Ossip en me regardant attentivement avec ses yeux de bleuet.

Il était difficile d'en saisir l'expression; il semblait toujours que ses prunelles fondaient et se dissolvaient.

— Garde ça bien soigneusement, ça te servira; quand tu seras grand, va-t'en au couvent, pour consoler les gens par tes sermons... ou bien fais-toi missionnaire... pour discuter avec les hérétiques. Ou bien fais-toi hérétique toi-même, c'est aussi un métier qui nourrit bien son homme. Quand on a de l'intelligence, l'hérésie elle-même vous nourrit...

Grigory rit avec embarras et Piotre marmotte dans sa barbe :

— Et les sorciers, ils ne vivent pas mal non plus; toutes ces sortes d'infidèles vivent bien...

Mais Ossip réplique aussitôt :

— Les sorciers ne sont pas savants, la science ne va pas aux sorciers...

Et il me raconte cette histoire :

— Écoute, mon garçon : il y avait dans notre village un journalier appelé Touchka; il était bête et misérable; il vivait comme la plume au vent, tantôt ici, tantôt là; il n'était ni fainéant ni travailleur. Un jour, ne sachant que faire, il partit en pèlerinage; pendant deux ans, il vagabonda; tout à

coup, il reparut sous un nouvel accoutrement : les cheveux très longs, un petit bonnet sur la tête, vêtu d'une courte soutane en peau de diable; il nous regarda tous du haut de sa grandeur et nous répéta sans s'arrêter : « Repentez-vous, maudits! » Et qui n'a quelque chose à confesser, surtout les femmes? Alors, tout a été pour lui comme sur des roulettes : Touchka put, à satiété, manger et boire; quant aux femmes, il n'eut pas lieu de se plaindre d'elles!...

Le maçon l'interrompt avec colère :

— Mais l'essentiel est-il de manger et de boire?

— Qu'est-ce alors?

— L'essentiel, ce sont les paroles!... aussi la conscience...

— Oh! je ne m'en suis pas autrement occupé; j'en ai moi-même de trop des paroles... et de la conscience...

Le beau visage de Chichline prend un air austère; il peigne sa barbe avec ses doigts dont les ongles sont rayés de plâtre sec, et il chuchote mystérieux :

— Dieu est omnipotent dans toute créature; la conscience et tout l'être intérieur nous ont été donnés par Dieu...

— Et les péchés?

— Les péchés viennent de la chair, de Satan. Les péchés, c'est en dehors, comme la rougeole, rien de plus. Celui qui pèche le plus est celui qui pense le plus au péché; si on ne parle pas du péché, on ne pèche pas... La pensée du péché vient du diable, c'est le Souverain de la chair qui l'inspire...

Ces conversations me maintenaient dans un état de tension perpétuelle et me causaient une vague inquiétude. J'avais déjà lu bien des choses sur le moujick et j'avais vu combien le vrai paysan ressemblait peu à celui des livres. Dans les livres, il est toujours malheureux; bon ou mauvais, il est très pauvre de mots et de pensées, il parle à peine de Dieu et des sectes de l'Église; il se préoccupe surtout de ses supérieurs, de la terre, de la justice et des cruautés de la vie. Il parle peu des femmes; s'il le fait, c'est avec affection et sans grossièreté. Pour le paysan vivant, la femme est une distraction, mais une distraction dangereuse; avec la femme, il faut toujours ruser, sinon elle a le dessus et elle embrouille toute l'existence. Le moujick des livres est invariablement ou bon ou mauvais, sans mélange, sans nuances; dans la vie, les paysans ne sont ni mauvais ni bons. Même quand l'homme réel semble avoir vidé son sac, on sent toujours qu'il reste en lui quelque chose de bien intime, de bien personnel, et peut-être est-ce justement l'essentiel qu'il tait et cache au fond de son âme.

Maintenant Ossip parle :

— On dit que les maîtres sont des étrangers pour le paysan. Ce n'est pas vrai. Nous sommes de même essence que les maîtres, seulement, nous sommes tout en bas. Le noble, il apprend dans les livres, et moi à coups de bâton; son derrière est plus blanc que le mien, voilà toute la différence. Non, mes enfants, c'est le moment que le monde vive d'une autre manière; il faut abandonner, lâcher toutes ces fariboles. Il faut que chacun se demande : « Qui

suis-je? Un être humain. Et l'autre, qui est-il? Un être humain aussi. » Alors quoi? Dieu exigerait-il de lui ou de moi un impôt différent? Non, nous sommes tous égaux devant Dieu... Il faut que nous soyons égaux dans la vie.

XXI

En hiver, il n'y avait presque pas de travail à la Foire; en revanche, à la maison, j'étais chargé comme auparavant d'une foule de petites besognes : elles absorbaient la journée tout entière, mais je disposais de mes soirées. De nouveau, je lisais à haute voix aux patrons, des romans qui ne me plaisaient pas, publiés dans divers journaux; mes nuits étaient consacrées à la lecture de bons livres et à des essais de versification.

Un dimanche, pendant que les femmes étaient aux vêpres, le patron, un peu souffrant, resta à la maison et me dit :

— Victor raconte que tu composes des vers, Péchkof, est-ce vrai? Lis-m'en quelques-uns.

Je n'osai refuser; je lus quelques pièces; visiblement, elles ne plurent pas au patron; cependant, il m'encouragea :

— Continue, continue! Peut-être deviendras-tu un Pouchkine. As-tu lu Pouchkine?

Peut-on enterrer un lutin?
Peut-on marier une sorcière?

» A son époque, on croyait encore aux lutins; lui, bien sûr, n'y croyait pas, il plaisantait, tout simplement. Oui, oui, mon ami, fit-il d'un ton pensif, tu aurais dû étudier, mais c'est trop tard... Le diable sait comment tu t'en tireras... Cache bien ton cahier; si les femmes s'en mêlent, tu n'auras plus la paix... Elles aiment ça, les femmes, ça les prend au cœur...

Depuis quelque temps, le patron était devenu pensif et moins bruyant; sans cesse, il jetait autour de lui des regards craintifs et les coups de sonnette l'effrayaient. Parfois, il s'irritait pour des futilités, invectivait contre tout le monde, s'enfuyait de la maison et rentrait très tard, complètement ivre... On sentait que quelque chose avait troublé sa vie et déchiré son cœur, mais il gardait son secret.

Le dimanche, depuis le dîner jusqu'à neuf heures, j'allais me promener; le soir, je m'arrêtais dans un café de la rue Iamskaia. Le patron, gros homme toujours en sueur, aimait passionnément le chant; les chantres de presque toutes les églises le savaient et se rassemblaient chez lui; il leur offrait de l'eau-de-vie, du thé, de la bière en récompense de leurs chœurs. Les chantres, presque tous des ivrognes fort peu intéressants, donnaient du gosier sans entrain, sans goût, uniquement pour payer leur écot. Comme les dévots ivrognes estimaient que le café

n'était pas un local convenable pour écouter les hymnes religieux, le patron les invitait parfois à passer dans sa chambre; je n'entendais alors les mélodies qu'à travers la porte. Fréquemment des amateurs, artisans ou paysans s'unissaient aux professionnels; le patron allait lui-même en ville à la recherche des choristes, s'informant des belles voix, aux jours de marché, parmi les campagnards arrivés des environs, et il les conviait chez lui.

Le chanteur du jour s'asseyait près du buffet, devant le fût d'eau-de-vie, sa tête se dessinait sur le fond du tonnelet comme dans un cadre.

Le meilleur chanteur, celui dont le répertoire me plaisait le plus, était le sellier Kléchof, un petit homme maigre, fripé, qui avait une mine de papier mâché et des mèches de cheveux roux; son nez volumineux et tordu brillait comme celui d'un mort; ses yeux minuscules et endormis étaient immobiles.

Parfois, il les fermait, et sa nuque heurtait le fond du tonnelet; la poitrine bombée, d'une voix de ténor, il commençait avec un débit précipité :

Eh, depuis que le brouillard est tombé sur
Les champs dénudés et qu'il a voilé
Les chemins lointains...

Il se redressait, s'appuyait au buffet, rejetait la tête en arrière, et continuait avec expression, les yeux fixés au plafond :

Eh, où irai-je, où irai-je,
Où trouverai-je le large chemin?...

La voix manquait de puissance, mais elle était claire infatigable: elle dominait le brouhaha confus

du café comme une cloche d'argent; les paroles mélancoliques, les appels et les gémissements agissaient fortement sur tous ces hommes; les ivrognes eux-mêmes devenaient graves, ils contemplaient fixement la table, et mon cœur se brisait sous l'influence de cette musique.

Un silence d'église emplit le cabaret, et le chanteur m'apparaît comme un bon prêtre. Il ne prêche pas, mais il prie de toute son âme, pour le genre humain; il pense honnêtement, à haute voix, à toutes les misères de la pauvre vie humaine. De toutes parts, les hommes barbus le regardent; des yeux ingénus clignotent dans des physionomies de brutes; parfois quelqu'un soupire, et ce soupir souligne bien la force victorieuse du chant. En ces moments-là, il me semblait toujours que ces gens avaient vécu d'une vie fatale, factice, et qu'ils connaissaient maintenant la véritable vie.

Dans un coin, je voyais la grosse Lysoukha, une marchande cynique, qui se livrait à la débauche; elle écoutait, la tête rentrée dans ses énormes épaules et ses yeux de bête se remplissaient de larmes.

Non loin d'elle, le baryton Mitropolsky, un gaillard chevelu à l'air sombre, s'était effondré sur la table; des yeux immenses brillaient sur son visage d'ivrogne; il regardait son verre d'eau-de-vie, le prenait, le portait à ses lèvres et le posait de nouveau, sans bruit, avec précaution; il ne pouvait plus boire.

Et tout le monde dans le cabaret paraissait recueilli comme si l'on eût prêté l'oreille à quelque chose de lointain et de très cher.

Lorsque Kléchof, la pièce achevée, se rasseyait

modestement, le cabaretier lui servait un verre d'eau-de-vie et disait avec un sourire de satisfaction :

— C'est très bien. Quoique tu chantes moins que tu ne déclames, tu es un artiste. Personne ne pourrait le nier...

Sans se presser, Kléchof vidait son verre, toussotait avec précaution et murmurait :

— Chacun peut chanter, s'il a de la voix, mais personne ne sait aussi bien que moi interpréter le sentiment d'une romance.

— N'exagère rien, ne te vante pas ainsi!

— Celui qui n'a pas de quoi se vanter ne se vante pas! réplique le chanteur, toujours sur le même ton, mais avec plus d'obstination.

— Tu es fier et exalté, Kléchof! s'exclame le cabaretier un peu dépité.

— Je ne m'exalte pas plus haut que mon âme!

Dans le coin, Mitropolsky maussade mugissait :

— Qu'est-ce que vous comprenez au chant de ce vilain ange, pourriture et moisissure que vous êtes!

Il était toujours en désaccord avec tout le monde; il discutait avec chacun, accusait les gens à tort et à travers, et presque tous les dimanches, les chantres l'en punissaient en le rouant de coups.

Le cabaretier aimait les chants de Kléchof, mais il ne pouvait supporter l'homme lui-même. Il médisait de lui à toute occasion, et cherchait visiblement à l'humilier, à le tourner en ridicule; les habitués du lieu et Kléchof lui-même s'en apercevaient bien.

— Il est bon chanteur, mais trop susceptible; il faut lui former le caractère, disait le patron.

Et ses hôtes de l'approuver :

— C'est vrai, il est orgueilleux!

— Il est fier de sa voix; il oublie qu'elle lui vient de Dieu seul, et enfin, elle n'est pas phénoménale...

Le public complaisant répétait :

— C'est vrai, il a plus de talent que d'organe.

Une fois, alors que le chanteur, fatigué, s'en était allé, le cabaretier suggéra à Lysoukha :

— C'est toi, Lysoukha, qui devrais t'amuser un peu avec lui, le faire marcher... Ça ne te dérangerait pas beaucoup!

— Si j'étais plus jeune, dit la femme en souriant.

Bouillant et criard, le patron répondit :

— Les jeunes ne savent rien! Tu devrais t'y mettre! J'aimerais à le voir tourner autour de toi! Il faudrait lui faire du chagrin; alors, il chanterait encore mieux, hein! Occupe-toi de lui, Lysoukha, je t'en serai reconnaissant!

Mais elle refusa. Grande et corpulente, les yeux baissés, elle jouait avec les franges de son fichu et répétait d'une voix monotone et paresseuse :

— Non, pour ça, il faut de la jeunesse. Si j'étais plus jeune, hé! ça ne m'aurait pas gênée.

Presque toujours, le cabaretier essayait d'enivrer Kléchof, mais celui-ci, après avoir exécuté deux ou trois morceaux et bu un verre pour chaque chanson, s'enveloppait soigneusement le cou avec une écharpe tricotée, enfonçait sa casquette sur ses oreilles et s'en allait.

Souvent, le cabaretier dénichait d'autres amateurs pour les opposer au sellier; quand celui-ci avait chanté, le patron lui faisait de grands compliments et ajoutait tout excité :

— Ah! à propos, il y a encore une autre belle voix ici, aujourd'hui. Nous l'entendrons tout à l'heure.

Parfois, le nouveau venu possédait en effet un organe agréable, mais je ne me rappelle pas qu'aucun des concurrents de Kléchof ait jamais chanté avec autant de simplicité et de sentiment que ce petit artiste sans apparence.

— Oui, oui... murmurait le cabaretier, avec quelque regret, oui, en effet, ce n'est pas mal! L'essentiel, c'est d'avoir de la voix; quant à l'âme...

Le public riait :

— Non, personne ne peut vaincre le sellier, on le voit!

Et Kléchof, examinant l'assistance sous ses sourcils roux et touffus, déclarait d'un ton calme et poli :

— Vous perdez votre temps. Vous ne trouverez jamais de chanteur qui me dépasse, parce que mon talent me vient de Dieu...

— Tout nous vient de Dieu...

— Vous vous ruinerez en invitations, mais vous n'en trouverez pas...

Le cabaretier s'empourprait et murmurait :

— On verra bien, on verra bien...

Et Kléchof insistait :

— De plus, je vous ferai remarquer que le chant n'est pas un combat de coqs.

— Mais je le sais bien! Pourquoi me harcèles-tu?

— Je ne vous harcèle pas, je vous explique seulement que si le chant n'est qu'une distraction, il vient du Malin...

— Finis donc! Chante plutôt!...

— Je ne m'y refuse jamais, même quand je dors, acquiesçait Kléchof.

Il toussotait et recommençait à chanter.

Alors, toutes les petitesses, toute la mesquinerie des mots et des intentions, toute la vulgarité de ce cabaret, disparaissaient comme par un miracle; le souffle d'une vie autre, rêveuse, pure, pleine d'amour et de mélancolie venait rafraîchir l'assistance.

J'enviais cet homme, je lui enviais intensément son talent, sa puissance sur les autres : il usait si merveilleusement de ce pouvoir!

J'aurais voulu faire plus ample connaissance avec lui, converser sur toutes sortes de choses, mais je n'osais l'aborder; ses yeux blancs avaient une expression étrange, comme s'il ne voyait personne devant lui. Et il avait en lui quelque chose qui me déplaisait et m'empêchait de l'aimer; j'aurais pourtant voulu l'aimer même quand il ne chantait pas. Il m'était surtout pénible de le voir enfoncer sa casquette sur ses oreilles, comme un vieillard, et envelopper son cou d'une écharpe rouge dont il disait :

— C'est ma petite qui me l'a tricotée, une jeune fille...

Quand il ne chantait pas, il prenait un air bouffi et important, il frottait son nez et ne répondait aux interpellations qu'à contre-cœur, par monosyllabes. Une fois, je m'assis à côté de lui et lui demandai je ne sais quoi; il répliqua sans même me regarder :

— Va-t'en, garnement!

Le baryton Mitropolsky m'était infiniment plus sympathique; quand il venait au cabaret, il traver-

sait la salle du pas d'un homme qui porterait un lourd fardeau ; il poussait une chaise avec son pied et s'asseyait, les coudes sur la table, sa grosse tête ébouriffée appuyée sur les mains. Après avoir avalé deux ou trois verres, il graillonnait avec fracas ; tout le monde se tournait vers lui et il regardait les assistants d'un air provocant, une toison de cheveux en broussaille retombant en désordre sur son visage boursouflé et bistré.

— Que regardez-vous? Que voyez-vous? demandait-il soudain.

Et ses paroles résonnaient comme des détonations.

Parfois, on lui répondait :

— On voit le diable!

Certains jours il buvait sans mot dire et repartait sans avoir ouvert la bouche, en traînant lourdement les pieds. Je l'entendis maintes fois sermonner les gens, à la manière d'un prophète :

— Je suis l'incorruptible serviteur de mon Dieu et je vous condamne comme Isaïe. Malheur à la ville d'Ariel, car les fripons, les fornicateurs y ont élu domicile dans la fange de leurs désirs immondes. Malheur aux routes maritimes ou terrestres, car elles transportent en tous lieux de vils humains, c'est-à-dire vous, les ivrognes, les gloutons, le rebut de ce monde; vous ne comptez pas, maudits, et la terre elle-même vous rejettera de son sein.

Sa voix faisait trembler les vitres, ce qui amusait beaucoup le public qui approuvait :

— Il s'entend à en dégoiser, ce diable barbu!

Avec lui, il était facile de lier connaissance ; il suffisait de lui offrir une consommation. Il demandait

un flacon d'eau-de-vie et une portion de foie de bœuf au paprika, son mets favori, un mets qui brûlait la bouche et les entrailles. Quand je lui demandai de me dire quels livres il fallait lire, il me répondit coup sur coup par une autre question :

— Pourquoi lis-tu ?

Mais, radouci par mon embarras, il ajouta d'un ton moins forcené :

— As-tu lu *l'Ecclésiaste* ?

— Oui.

— Eh bien, relis-le. Et rien d'autre. Il contient toute la sagesse du monde ; seuls les ânes bâtés ne le comprennent pas, c'est-à-dire que presque personne ne le comprend... Qu'est-ce que tu es ? Chantre ?

— Non.

— Pourquoi pas ? Il faut chanter. C'est l'occupation la plus stupide.

Son attitude envers Kléchof était tout à fait bizarre : il écoutait chanter le sellier avec un plaisir évident, parfois même avec un sourire amical ; mais il ne cherchait pas à faire sa connaissance et parlait de lui avec une brutalité méprisante :

— C'est un animal ! Il sait souffler, il comprend ce qu'il chante, et pourtant c'est un âne, le fond de sa nature est d'un âne.

J'aurais voulu causer avec lui quand il était à jeun, mais à jeun, il ne faisait que mugir en regardant le monde avec des yeux vagues et angoissés. On racontait que cet homme, perpétuellement ivre, avait fait ses études à l'académie de Kazan et qu'il aurait pu devenir archevêque.

Mes brèves relations avec Mitropolsky se terminèrent d'une façon bizarre :

Un matin de printemps, je le rencontrai dans la campagne, près du camp; il marchait comme un chameau, en hochant la tête, solitaire, boursouflé.

— Tu te promènes? fit-il d'une voix rauque. Allons de compagnie, je me promène aussi. Je suis malade, mon copain...

Nous faisons quelques pas en silence, et tout à coup, dans le fond d'une dépression, où l'on avait jadis installé une tente, nous découvrons un homme assis et penché sur le côté, l'épaule appuyée au talus; son pardessus était remonté d'un côté plus haut que les oreilles, comme s'il avait voulu l'enlever sans y réussir.

— Un ivrogne, dit le chantre en s'arrêtant.

Mais auprès de l'homme dont le pardessus cachait la figure, j'aperçus, dans l'herbe nouvelle, un gros revolver, puis une casquette et une bouteille d'eau-de-vie à peine entamée.

Nous restâmes quelque temps silencieux; Mitropolsky, écartant largement les jambes, déclara :

— Il s'est suicidé!

J'avais compris aussitôt que l'homme n'était pas ivre, qu'il était mort, mais la rencontre était si imprévue que je ne pouvais y croire. Je me le rappelle, je ne sentis ni peur ni pitié en regardant ce grand crâne lisse et l'oreille bleue qui apparaissaient sous le vêtement. Je ne pouvais pas croire qu'un homme pût se tuer par une si caressante journée de printemps.

Du revers de la main, le chantre frotta vigoureu-

sement ses joues hirsutes, comme s'il avait froid, et il dit de sa voix rauque :

— Un vieux. Sa femme a pris la fuite, ou bien il a perdu de l'argent qui ne lui appartenait pas...

Il m'envoya en ville pour chercher la police et il s'assit au bord du trou, les jambes ballantes, en se pelotonnant frileusement dans son pardessus élimé. Après avoir informé du suicide un agent de police rencontré sur la route, je revins à la hâte; mais pendant ce temps-là, le chantre avait achevé l'eau-de-vie du mort et il m'accueillit en brandissant la bouteille vide.

— Voilà ce qui l'a perdu! mugissait-il.

Et, lançant avec fureur le flacon sur le sol, il le brisa en mille miettes.

L'agent de police qui me suivait jeta un coup d'œil dans le creux, enleva sa casquette et se signa d'un geste indécis; puis il demanda au chantre :

— Qui es-tu?

— Ça ne te regarde pas...

L'agent réfléchit un instant et reprit plus poliment :

— Qu'est-ce que cela veut dire? Il y a là un mort, et vous, vous êtes ivre!

— Depuis vingt ans je suis ivre! déclara fièrement le chantre en se frappant la poitrine.

J'étais persuadé qu'on allait l'arrêter pour avoir bu l'eau-de-vie. Des gens accoururent de la ville; le commissaire arriva en voiture, descendit dans la fosse et, soulevant le pardessus du suicidé, il regarda son visage.

— Qui est-ce qui l'a vu le premier?

— Moi, dit Mitropolsky.

Le commissaire de police lui jeta un coup d'œil et fit d'un ton menaçant :

— Aha! Toi?

Des curieux s'assemblèrent, une quinzaine de personnes; excité, haletant, on regardait dans la cavité, on s'écrasait tout autour du mort, quelqu'un s'exclama :

— C'est un fonctionnaire de notre rue, je le connais.

Chancelant, Mitropolsky se tenait, la casquette à la main, devant le commissaire de police et discutait avec lui, en prononçant des mots rauques et indistincts; puis le commissaire le poussa à la poitrine et le chantre vacilla et tomba à terre; alors l'agent de police sortit tranquillement de sa poche un bout de ficelle, il lia les mains que le chantre avait croisées derrière le dos en un geste coutumier et docile. Le commissaire, d'un ton irrité, cria aux assistants :

— Allez-vous-en, fripouilles!...

Un autre agent de police, un petit vieux aux yeux rouges et larmoyants, à la bouche béante de fatigue, accourut aussi et saisit le bout de la cordelette; il conduisit lentement vers la ville le chantre ligoté.

Je m'en allai aussi, bouleversé.

Peu après, j'appris que le prophète avait été expulsé du pays.

Ce fut ensuite Kléchof qui disparut; il fit un bon mariage et alla s'établir en province, où il ouvrit un atelier de sellerie.

... J'avais parlé au patron des chants du sellier avec un tel enthousiasme qu'il m'avait dit un jour :

— Il faudra aller l'entendre une fois...

Et le voilà assis, en face de moi, à une petite table, les yeux écarquillés d'étonnement.

En route, il n'avait cessé de me plaisanter et il avait continué au cabaret, se moquant de moi, du public et des mauvaises odeurs. Lorsque le sellier se mit à chanter, mon patron eut un sourire ironique et se versa de la bière; mais il s'arrêta, laissant le verre à moitié vide et il dit :

— Oh! oh! Diable!

Sa main tremblait, il posa doucement la bouteille et écouta avec attention.

— Oui, oui, en effet, soupira-t-il, lorsque Kléchof se tut, il sait chanter... que le diable l'emporte! Il m'a donné chaud...

Le sellier se remit à chanter, la tête rejetée en arrière, les yeux au plafond :

Sur la route d'un riche village,
Une jeune fille passe par les champs...

— Il chante bien, murmura le patron, en hochant la tête et en souriant.

Et Kléchof module comme un rossignol :

Et la belle lui répond :
Je suis orpheline, je n'ai personne.

— Que c'est beau, chuchote le patron, et ses yeux rougis clignotent. Que c'est beau! Diable!

Je le regarde et je suis content; les paroles désolées de la chanson dominent le tapage du cabaret,

deviennent toujours plus ardentes, plus belles, plus sentimentales :

On vit en ermites dans notre village,
On ne m'invite pas aux veillées.
Hélas! je suis pauvre et mal habillée.
Je ne suis donc pas digne d'un beau gas!
Un veuf m'a demandée pour servante
Plutôt que pour femme. Je ne veux pas
Me soumettre à ce sort!

Sans vergogne, mon patron éclate en sanglots; la tête de côté, il renifle de son nez crochu et les larmes lui tombent sur les genoux.

Après la troisième chanson, il me dit tout ému et sans force :

— Je ne peux plus rester ici, j'étouffe, ça sent mauvais. Allons... Rentrons!

Mais dans la rue, il me proposa :

— Si nous allions à l'hôtel, Péchkof, nous mangerons un morceau, nous boirons... Je n'ai pas envie de rentrer...

Sans marchander, il prit un traîneau; pendant tout le trajet, il garda le silence; mais, au restaurant, quand il fut installé à une table dans un coin, il commença aussitôt à mi-voix, d'un ton angoissé et indigné, en jetant des coups d'œil dans la salle :

— Il m'a démoli, cet abruti... il m'a donné des idées noires... Voyons, toi qui lis, toi qui réfléchis, explique-moi ce que sont ces diableries! On vit, on vit, on a vécu quarante ans, on a une femme, on a des enfants, mais personne avec qui parler. Quelquefois, on voudrait ouvrir son cœur, on aimerait à causer de tout, mais on ne sait avec qui. Quand je

parle à ma femme, elle ne me comprend pas... Et puis, qu'est-elle? Elle a ses enfants, son ménage, ses occupations! Elle est étrangère à mon âme. La femme est une amie jusqu'au premier enfant... d'habitude... Mais la mienne, tu le sais bien toi-même... elle n'est ni chair ni poisson... c'est de la viande inanimée... Que le diable nous emporte tous! Je m'ennuie, mon garçon...

Il avala convulsivement un verre de bière amère et glacée; puis il se tut un moment, ramena en arrière ses longs cheveux et reprit :

— En général, mon ami, les gens sont des canailles. Ainsi, tu parles avec les ouvriers de ceci, de cela... je comprends bien, il y a beaucoup de choses injustes, révoltantes... c'est vrai, mon garçon! Ce sont tous des voleurs! Et tu penses que tes paroles ont de l'effet? Pas le moins du monde. Non. Piotre, Ossip, tous sont des fripons. Ils me rapportent tout ce que tu dis, tout ce que tu fais, tes propos sur moi-même... Qu'en dis-tu? Ossip me rapporte tout...

Je gardai le silence, stupéfait.

Le patron buvait de la bière, verre après verre, sans se griser; il parlait toujours plus vite, avec une animation croissante :

— Le proverbe dit : « La parole est d'argent et le silence est d'or. » Ah! je m'ennuie, mon garçon, je m'ennuie! C'est vrai, ce qu'il a chanté : « On vit en ermites dans notre village. » L'humanité est orpheline...

Après avoir jeté un regard autour de lui, il baissa la voix et continua :

— Je m'étais trouvé... une amie de cœur... j'avais fait la connaissance d'une femme, d'une veuve; son mari, condamné à la Sibérie pour de la fausse monnaie, était en prison. La femme n'avait pas le sou... Une entremetteuse me l'a présentée. Je l'ai bien étudiée... Ah! qu'elle était exquise, et jeune et jolie... Je l'ai vue une fois, deux fois, et je lui ai dit : « Comment cela se fait-il, ton mari est un malfaiteur, toi, tu te conduis mal, et tu veux le suivre en Sibérie!... » En effet, elle voulait l'accompagner dans son exil. Elle me répond : « Qu'importe ce qu'il est, je l'aime; pour moi il est parfait! C'est peut-être pour moi qu'il est en prison! Et si je pèche avec toi, c'est pour lui, il a besoin d'argent; il est délicat et habitué à bien vivre. Si j'étais seule, ajouta-t-elle, je vivrais honnêtement. Vous, vous êtes un brave homme, et vous me plaisez beaucoup, mais n'insistez pas sur ces tristes choses! » Je lui ai donné tout ce que j'avais dans ma bourse, dix-huit roubles et de la petite monnaie. « Excusez-moi, lui dis-je, je ne peux plus rester avec vous, je ne peux plus! » Et je suis parti... Voilà toute l'histoire!

Il se tut. Subitement grisé, accablé, effondré, il murmura :

— J'ai été six fois avec elle... Rien ne s'est passé de ce que tu pourrais croire. Je suis monté peut-être six fois encore jusqu'à son appartement... sans oser entrer... Je ne pouvais pas... Et maintenant, elle est partie...

Il posa les mains sur la table; tout en remuant les doigts, il chuchota :

— Pourvu que je ne la revoie jamais... que Dieu

m'en préserve... Sinon, j'enverrai tout au diable! Rentrons... rentrons à la maison...

Nous nous mîmes en route; il chancelait et grommelait :

— Oui, c'est comme ça, mon ami...

Ses confidences ne m'étonnaient pas; depuis longtemps, je sentais qu'il lui était arrivé quelque chose d'inaccoutumé.

Mais je demeurai très surpris de ses révélations sur la vie et surtout des bavardages d'Ossip.

XXII

Je vécus pendant trois ans comme « surveillant » dans la ville morte, au milieu des bâtiments déserts; sous mes yeux, en automne, les ouvriers démolissaient les informes boutiques de pierre et ils les reconstruisaient toutes pareilles au printemps.

Le patron veillait avec soin à ce que mon salaire de cinq roubles par mois fût bien gagné. Quand on refaisait le plancher d'une boutique, je devais enlever la terre sur toute la surface et sur une profondeur d'un mètre; les vagabonds prenaient un rouble pour cette besogne; moi, je ne recevais rien; mais, pris par ce labeur, je n'avais pas le temps de surveiller les charpentiers qui dévissaient poignées et serrures et volaient toutes sortes de petites choses.

Les ouvriers et les entrepreneurs s'efforçaient les uns et les autres de me tromper de toutes manières et de dérober ce qu'ils pouvaient, avec un sans-

gêne manifeste, comme s'ils obéissaient à une ennuyeuse nécessité; ils ne se fâchaient pas quand je les prenais sur le fait; ils étaient simplement étonnés et disaient :

— Tu t'en donnes du mal pour cinq roubles! Plus que bien d'autres pour vingt! C'est même amusant à voir!

Je prouvais au patron qu'en gagnant un rouble par mon travail, il en perdait dix d'une autre manière, mais il me répliquait avec un clignement :

— C'est bon, fais l'innocent!

Il me soupçonnait d'être le complice des larcins, ce qui m'inspirait du dédain pour lui mais ne me mortifiait nullement. Telle était la coutume : tout le monde volait et mon patron tout le premier.

Lorsqu'il allait, la Foire terminée, inspecter les boutiques qu'il était chargé de réparer, et qu'il voyait des objets oubliés, un samovar, de la vaisselle, un tapis, des ciseaux, parfois une caisse ou une pièce de marchandises, il disait avec un sourire :

— Fais une liste des objets et porte-les à l'entrepôt!

Et de l'entrepôt, il emportait les choses chez lui, en me faisant modifier plusieurs fois l'inventaire...

Je n'éprouvais aucun désir de posséder quoi que ce fût; les livres eux-mêmes m'embarrassaient. Je n'avais rien, sauf un petit volume de Béranger et les poésies de Heine; j'aurais voulu acquérir *Pouchkine*, mais le seul bouquiniste de la ville, un méchant petit vieux, en voulait beaucoup trop d'argent. Les meubles, les tapis, les miroirs, rien de ce qui

encombrait l'appartement du patron ne me plaisait. Les formes massives et lourdes, les odeurs de vernis et de couleur, tout m'irritait. D'ailleurs, les pièces occupées par mes patrons me semblaient hideuses et me rappelaient des malles bourrées de bibelots et superflues. Et j'étais dégoûté de voir qu'on emportait de l'entrepôt des objets appartenant à autrui, pour augmenter encore le nombre des meubles sans destination. Chez la reine Margot, on était à l'étroit aussi, mais au moins, c'était beau!

En général, la vie me semblait décousue et stupide; il y avait en elle trop d'évidente bêtise. Ainsi, nous réparions des boutiques; au printemps, la crue les inondait, disjoignant les planchers et faussant les portes. Quand l'eau se retirerait, les poutres se mettraient à pourrir. D'année en année, depuis dix ans, l'eau submergeait la Foire et endommageait bâtisses et chaussées; ces inondations annuelles causaient d'immenses pertes aux gens et cependant on savait leur retour inévitable.

Chaque printemps, le brise-glace coupait en deux des dizaines de petites embarcations. On poussait des exclamations et l'on construisait de nouveaux bateaux, que le brise-glace anéantissait à nouveau. Quel stupide piétinement sur place!

J'en parle à Ossip, qui s'étonne et rit :

— Ah! petit farfouilleur, à quoi t'accroches-tu? Et qu'est-ce que ça peut te faire, tout ça? Est-ce que ça te regarde, hein?

Mais il ajoutait aussitôt d'un ton plus sérieux, sans pourtant que s'éteigne dans ses yeux bleus, jeunes et clairs, une petite flamme d'ironie :

— Tu as vu juste. Tu n'en tires aucun avantage, mais cela pourra te servir, plus tard, de bien raisonner. Tiens, il me revient en mémoire une histoire du même genre, écoute ceci : Des gens disent en se lamentant : « Nous avons peu de terre », et au printemps, le Volga attaque les rives, emporte la terre et la garde au fond de son lit; « Le Volga s'ensable », crient d'autres mécontents! Les torrents d'été et les pluies d'été creusent des ravins : c'est encore de la terre qui se perd dans l'eau!

Ossip parlait sans méchanceté et sans pitié non plus, comme s'il était un peu fier de sa supériorité de jugement. Quoique ses réflexions concordent avec les miennes, il m'est désagréable de les entendre.

— Autre exemple encore... les incendies...

Aucun été ne se passait, je l'ai constaté, sans que le feu n'éclatât dans les forêts riveraines du Volga; chaque année, en juillet, le ciel se voilait d'une fumée jaune sale; le soleil écarlate perdait ses rayons et ressemblait à un œil malade regardant la terre.

— Les forêts, ça n'a pas d'importance, elles appartiennent aux nobles ou à l'État; le paysan n'en possède pas. Si les villes brûlent, ce n'est pas très grave non plus; les riches les habitent, et je ne saurais les plaindre. Mais les villages, les hameaux! Combien flambent dans un été!...

Il rit sans bruit.

— On a des biens, on ne sait pas s'en servir. D'après toi et moi, il ressort que ce n'est pas pour lui ni pour la terre que l'homme travaille, il travaille pour l'eau et pour le feu...

— Et tu en ris?

— Pourquoi pas? On n'éteint pas un incendie avec des larmes, et les larmes ne grossissent pas une crue!

Avec plus de curiosité que de colère, je lui demande :

— Veuille m'expliquer pourquoi tu révèles au patron ce que je pense!

Il me reprend sur un ton bienveillant :

— Mais... pour qu'il sache tes pensées, malheureux, il faut qu'il les connaisse; qui serait capable de t'instruire sinon lui? Ce n'est pas la méchanceté qui me pousse, c'est ton intérêt bien entendu... Tu n'es pas une bête, mais le diable se démène dans ta caboche. Si tu voles, je ne dirai rien, si tu vas chez les filles, je me tairai, et aussi si tu bois! Mais tes idées insolentes, je les rapporterai toujours au patron, sois-en sûr...

— Je ne te confierai plus rien!

Il se tut et enleva le goudron qu'il avait sur le poignet; puis, en me regardant d'un air affectueux, il reprit :

— Non, mon petit, tu me parleras encore! Avec qui parlerais-tu si ce n'est avec moi? Avec personne!

Toutes sortes de pensées s'amassaient dans mon esprit en nuages épais; l'existence me pesait, douloureuse, mais comment vivre autrement, où aller? Je n'avais personne à qui je pusse parler, sauf Ossip. Malgré tout, je continuai à converser avec lui.

Il écoutait mes bavardages fiévreux avec un intérêt visible, il me questionnait, pour mieux être renseigné, et il répliquait paisiblement :

— Je te le conseille en toute sincérité : va-t'en au couvent, restes-y jusqu'à ta majorité; tu feras de beaux sermons aux pèlerins; ton cœur inquiet s'apaisera et tu deviendras riche! Je te le conseille sincèrement! Tu ne vaux rien du tout pour les affaires de ce monde, je le vois bien!...

Je n'avais nulle envie d'aller au couvent, mais je sentais que je m'étais égaré et que je tournais dans le cercle magique de l'incompréhensible. J'étais au désespoir. Pour moi la vie ressemblait à une forêt d'automne; la saison des champignons était passée, je ne savais que faire dans la forêt où je n'avais rien de nouveau à découvrir.

Je ne buvais pas d'alcool, je ne courais pas les filles; ces deux moyens d'enivrer l'âme étaient remplacés pour moi par les livres, et plus je lisais et plus il me devenait pénible de mener une existence inutile et vide, comme celle de la plupart des gens.

Je venais d'avoir quinze ans et demi, mais parfois, je me sentais homme mûr. Au moral, je m'étais gonflé et alourdi sous l'influence de tout ce que j'avais vu ou lu, et de toutes mes réflexions. En regardant en moi, je trouvais le réceptacle de mes impressions pareil à un sombre réduit où sont entassées en désordre toutes sortes de choses. Je n'avais ni la force ni la science nécessaire pour m'y reconnaître.

Et, malgré leur abondance, mes bagages n'étaient pas bien assis, ils vacillaient et me faisaient chanceler, comme l'eau ébranle un bassin posé de travers sur une table.

J'avais une antipathie dédaigneuse pour les

malheurs, les maladies, les lamentations; quand je voyais des choses cruelles, du sang, des rixes, et même quand j'entendais des outrages, des injures, j'en éprouvais un dégoût organique qui se transformait très vite en une sorte de rage froide et je me battais moi-même comme un fauve; après quoi, j'en étais malade de honte.

Parfois, j'avais un désir si fou de tuer le persécuteur, je me jetais si aveuglément dans la mêlée que maintenant encore, quand je pense à ces accès de désespoir causés par l'impuissance, j'en éprouve de la stupeur et de l'angoisse.

En moi, il y avait deux êtres : l'un, connaissant trop l'infamie et la fange, en était devenu un peu craintif; écrasé par ce qu'il savait de la cruauté quotidienne, il prenait envers la vie et les gens une attitude de méfiance, de suspicion, mêlée à une pitié inefficace pour les autres et pour soi-même. Cet être-là rêvait d'une existence paisible et solitaire, avec des livres et sans compagnie humaine; il rêvait d'un monastère, d'une guérite de garde-voie, d'une hutte forestière, de la Perse, d'un poste de gardien aux barrières de la ville. Il rêvait de s'écarter de la foule, de s'éloigner du monde...

L'autre, baptisé du saint esprit des livres honnêtes et profonds, constatait la force victorieuse de la cruauté quotidienne, sentait avec quelle facilité elle pouvait lui arracher la tête, lui broyer le cœur avec ses armes fangeuses, et il se défendait, les dents serrées, les poings fermés, prêt à toutes les querelles et à toutes les luttes. Celui-ci aimait et souffrait et, comme il convenait aux vaillants héros des romans

français, il sortait l'épée du fourreau au troisième signal et se mettait en position.

J'avais à cette époque un ennemi acharné, le portier d'une des maisons publiques établies dans la rue Pokrovska. J'avais fait sa connaissance un matin, en allant à la Foire; devant le portail de sa maison, il descendait d'un fiacre une fille ivre-morte; il l'avait saisie par les pieds et la traînait sans ménagement; les jupes de la fille s'étaient retroussées, ses bas tombaient en tire-bouchon et l'homme lui crachait sur le corps, avec des rires et des exclamations. Aveuglée, fripée, la bouche ouverte, les bras mous et comme déboîtés, la femme glissait du véhicule par soubresauts; son dos, sa nuque et son visage bleui se heurtaient au siège de la voiture puis au marchepied. Enfin, elle tomba sur la chaussée en se frappant la tête sur une pierre.

Le cocher, fouettant son cheval, s'en alla, et le portier s'attela aux pieds de la femme; marchant à reculons, il se mit à la traîner sur le trottoir comme une morte. Affolé de colère, je courus et, par bonheur, je jetai à terre ou je laissai tomber un niveau d'eau[1], ce qui nous sauva, le portier et moi, d'un gros désagrément. Tombant sur lui en plein élan, je le renversai, je bondis sur le perron et tirai désespérément le bouton de la sonnette; je ne sais quelles gens hirsutes apparurent; je ne parvins pas à leur expliquer ce qui s'était passé; je ramassai mon instrument et je m'en allai.

Au carrefour, le cocher me rejoignit; me regar-

1. Instrument d'arpentage.

dant du haut de son siège, il me dit avec approbation :

— Tu l'as bien descendu!

Je lui demandai, non sans indignation, pourquoi il n'était pas intervenu, en voyant la brutalité de ce portier. Dédaigneux et paisible, il me répondit :

— Je m'en fiche! Des messieurs m'ont payé quand ils l'ont mise dans ma voiture; qu'est-ce que ça me fait, qu'on se batte ou non!

— Et si on l'avait tuée?

— C'était possible, des créatures comme ça, on peut les tuer vite!

Depuis ce jour, je voyais le portier presque quotidiennement. Je suivais mon chemin et il balayait le trottoir ou restait assis sur le perron comme s'il me guettait. J'approchais, il se levait, retroussait ses manches et me prévenait de ses intentions :

— Je vais tout de suite te mettre en pièces!

Il avait dépassé la quarantaine; petit, les jambes torses, le ventre proéminent comme celui d'une femme enceinte, il me regardait d'un air rayonnant et j'étais à la fois étonné et terrifié de voir que ses yeux étaient pleins de bonté et de gaîté. Il ne savait pas se battre; en outre, ses bras étaient moins longs que les miens; après deux ou trois prises, il lâchait, s'appuyait du dos à la grille et disait avec surprise :

— Eh bien, attends, crapaud!

Rassasié de ces combats, je lui dis une fois :

— Écoute, imbécile, laisse-moi tranquille, s'il te plaît!

— Et pourquoi résistes-tu? demanda-t-il d'un ton gros de reproches.

Je lui demandai à mon tour pourquoi il avait ainsi maltraité la fille.

— Qu'est-ce que ça peut te faire? Tu en as pitié?

— Oui, bien sûr.

Il se tut un instant, essuya ses lèvres et reprit :

— Et les chats, tu en as pitié aussi?

— Certainement, des chats aussi...

Alors, il me dit :

— Tu es un imbécile et une fripouille. Attends un peu, je te le montrerai bien...

Je ne pouvais éviter cette rue; c'était le chemin le plus court. Mais je me levai de meilleure heure pour ne pas rencontrer cet homme; néanmoins, je le revis quelques jours plus tard; assis sur le perron, il caressait un chat cendré couché sur ses genoux; lorsque je fus à trois pas de lui, il se leva brusquement, prit le chat par les pattes et le frappa de toute sa force sur la borne; du sang aspergea mes vêtements; ensuite le portier lança la bête morte à mes pieds et, se réfugiant sous le guichet de la porte cochère, il me dit :

— Hein!

Je me précipitai sur lui. Comme deux chiens, nous roulâmes dans la cour; après le combat, je m'assis sur les herbes du carrefour; dans un indicible désespoir, je me mordais les lèvres pour ne pas hurler. Quand j'évoque cet épisode, je frémis de dégoût et je me demande comment je ne suis pas devenu fou et n'ai tué personne...

. . . . . .

Pourquoi raconter ces abominations? Mais pour que vous les connaissiez! Vous aimez les scènes de

terreur bien imaginées, bien dépeintes, les horreurs de fantaisie vous secouent agréablement. Mais moi, je sais des choses vraies qui sont réellement terribles, je connais les horreurs de tous les jours, et j'ai l'indéniable droit de vous faire frissonner en vous les racontant, si toutefois vous vous rappelez encore comment vous vivez et de quoi vous vivez.

Nous vivons tous d'une vie malpropre et infâme, voilà la vérité!

J'aime beaucoup les êtres humains et je voudrais ne chagriner personne, mais on ne peut dissimuler les affreuses réalités sous les mots bariolés et menteurs. Ah! la vie! la vie! elle dissout tout ce qu'il y a de bon et d'humain dans nos cœurs et dans nos cerveaux!

XXIII

... Ce qui m'affolait surtout, c'était la manière dont on traitait les femmes. Bourré de romans, je considérais la femme comme ce qu'il y a de mieux et de plus important dans la vie. Mon opinion était confirmée par grand'mère, par ses histoires sur la Sainte Vierge et la bienheureuse Vassilissa, par la malheureuse blanchisseuse Natalia, par ces centaines, ces milliers de regards, de sourires dont j'avais vu les femmes, ces mères de la vie, parer l'existence si pauvre de joies, si indigente d'amour.

La gloire de la femme était chantée délicieusement dans les livres de Tourguénief ou de Heine; tout ce que je savais de beau sur la féminité, j'en ornais l'inoubliable image de la reine Margot.

En revenant le soir de la Foire, je m'arrêtais sur la colline, sous les murs du Kremlin; je regardais le soleil se coucher au delà du Volga, les rivières de

feu couler dans le ciel, et le fleuve terrestre si aimé devenir pourpre et bleu. Parfois, il me semblait que la terre entière n'était qu'une immense barque de prisonniers qu'un invisible remorqueur entraînait avec lenteur vers des rivages inconnus.

Plus souvent encore, je pensais à l'immensité du monde, aux pays étrangers où l'on ne vivait pas comme ici. Dans les compositions des écrivains étrangers, la vie était plus propre, plus aimable, moins laborieuse que celle qui bouillonnait, monotone et stérile, autour de moi. Mes inquiétudes en étaient calmées et je rêvais obstinément à la possibilité d'une existence différente.

Il me semblait toujours que j'allais rencontrer un homme simple et initié qui saurait me conduire à la voie large et nette.

Un soir, comme j'étais assis sur un banc, sous le rempart du Kremlin, mon oncle Jakob se trouva soudain à côté de moi[1]. Je ne l'avais pas vu venir et je ne le reconnus pas d'abord; depuis plusieurs années, nous vivions dans la même ville, et cependant nos rencontres étaient rares, accidentelles et brèves.

— Ah! ce que tu as poussé, dit-il avec un sourire en me frappant sur l'épaule.

Et nous nous mîmes à bavarder.

Par les propos de grand'mère, je savais que l'oncle Jakob avait gaspillé tout son argent en bombances; il obtint une place de second surveillant à la maison d'arrêt où l'on hospitalisait momentané-

1. Voir *Ma Vie d'enfant*.

ment les condamnés en route pour la Sibérie; mais ses fonctions prirent fin brusquement. Le surveillant en chef étant tombé malade, l'oncle Jakob organisa chez lui de joyeux festins pour les prisonniers. La chose s'ébruita, mon oncle fut renvoyé et traduit en justice pour avoir laissé ses ouailles « se promener » en ville pendant la nuit. Aucun des prisonniers ne s'était enfui, mais l'un d'eux fut saisi au moment même où il étranglait un diacre. L'enquête dura longtemps, heureusement l'affaire ne passa pas devant le tribunal; prisonniers et geôliers surent tirer le bon oncle de sa fâcheuse situation. Maintenant, il vivait sans travailler, aux dépens de son fils qui était chantre dans le chœur de l'église Roukavichnikof, célèbre à cette époque. Il parlait de son fils d'une manière bizarre :

— Il est devenu grave et important. Il est soliste. Si je ne lui prépare pas son samovar à temps ou ne lui brosse pas assez vite ses habits, il se fâche! C'est un gaillard ponctuel! Et d'une propreté!

L'oncle avait beaucoup vieilli; il était tout crasseux et bien affaibli. Ses jolies boucles s'étaient clairsemées et les oreilles se décollaient; autour des yeux et sur la peau bleuâtre de ses joues rasées, apparaissait un réseau serré de petites veines rouges. Il parlait d'un ton plaisant, mais l'élocution était un peu gênée, quoique ses dents fussent intactes.

J'étais enchanté de cette occasion de causer avec un homme qui savait vivre gaîment, qui avait beaucoup vu et qui par conséquent devait connaître bien des choses. Je me rappelais nettement ses chansons

alertes et amusantes et je me remémorais ce que grand-père disait de lui :

— Par ses chants, c'est le roi David, mais par ses œuvres, c'est le maudit Absalon.

Sur le boulevard, devant nous, passait un public bien habillé, dames élégantes, fonctionnaires, officiers. Mon oncle portait un pardessus d'automne tout râpé, une casquette chiffonnée, des souliers rougeâtres et il se pelotonnait sur lui-même, visiblement honteux de son costume. Nous nous dirigeâmes vers un cabaret du ravin Potchaïnsky, où nous nous plaçâmes près d'une fenêtre qui ouvrait sur le marché.

— Vous rappelez-vous comme vous nous chantiez :

Un pauvre diable suspend ses chaussettes pour les sécher,
Un autre pauvre diable les lui a volées...

En prononçant les mots de la chanson, je sentis tout à coup et pour la première fois son sens ironique, et il me sembla que mon oncle si gai était en réalité méchant et perspicace.

Mais il me dit d'un ton rêveur, en se versant de l'eau-de-vie :

— Oui, j'ai vécu, je me suis débattu et sans grand effet. Cette chanson n'est pas de moi, mais d'un maître du séminaire. Comment donc s'appelait-il? Il est mort. J'ai oublié son nom. Nous étions grands amis. Il n'était pas marié, il buvait; un jour d'ivresse le grand froid l'a tué. Que de gens meurent de trop boire! Je ne puis compter tous ceux que j'ai connus! Toi, as-tu ce défaut? Ne te presse pas, attends

encore! Vois-tu souvent le grand-père? Il n'est pas drôle, ce vieux-là! On dirait qu'il perd la tête...

Sous l'influence de l'alcool, il s'animait et se redressait, il rajeunissait et parlait avec aplomb.

Je le questionnai au sujet de son histoire avec les prisonniers.

— Ah! tu sais l'affaire?

Il baissa la voix et reprit après avoir jeté un regard circulaire :

— Eh bien, ces prisonniers! Je ne suis pas leur juge. C'étaient des gens comme les autres; je leur ai dit : « Frères, vivons en amis, dans la gaîté » et je leur chantai cette chanson :

La destinée n'est pas une entrave à la joie,
Qu'importe qu'elle nous mette sous le joug,
Nous vivrons uniquement pour le rire;
Imbécile qui vit autrement.

Il se mit à rire, jeta un coup d'œil sur le ravin qui s'assombrissait et dont le fond était occupé par les petites boutiques des marchands en plein vent, et il continua en effilant ses moustaches :

— Bien sûr, ils ont été contents, on s'ennuie tant en prison. Dès que l'appel était fait, ils venaient chez moi; on avait des provisions, de l'eau-de-vie; c'était tantôt moi, tantôt eux qui payaient. Ah! la douce existence! J'aime les chants et la danse et il y avait parmi eux des chanteurs et des danseurs extraordinaires. Quelques-uns d'entre eux étaient à la chaîne; pouvaient-ils danser? Non! Alors, je permettais qu'on les leur enlevât. D'ailleurs, habiles comme ils sont, ils savent bien les enlever eux-mêmes, et sans forgerons. Quant à prétendre que je leur per-

mettais d'aller en ville pour voler et piller, c'est une sottise!

Il se tut, regardant les fripiers qui fermaient leurs boutiques dans le fond du ravin; les verrous de bronze claquaient, les serrures rouillées grinçaient, des planches tombaient avec un bruit sourd. Son inspection terminée, il continua à mi-voix :

— S'il faut dire toute la vérité, il y en a bien un qui sortait la nuit, ce n'était pas un forçat, mais un voleur d'ici, de Nijni-Novgorod; il avait une amie tout près de la prison, à la Pétchorka. L'attaque du diacre fut le résultat d'une erreur : le pauvre homme avait été pris pour un marchand. C'était en hiver, la nuit; la neige tombait en tourbillons; tout le monde court en pelisse; va donc distinguer, quand tu es pressé, entre un diacre et un marchand!

La chose me parut divertissante; l'oncle Jakob se mit à rire aussi, et répéta :

— Le diable lui-même s'y serait trompé!

Soudain, la colère le prit, il repoussa l'assiette posée devant lui et grimaça avec dédain. Allumant une cigarette, il marmotta d'une voix sourde :

— Dans la société, les gens se volent les uns les autres, ensuite ils s'empoignent, ils s'envoient en prison, en Sibérie, au bagne, mais moi, je n'y suis pour rien! Je me fiche de tous. J'ai mon âme à moi!

Je revoyais le chauffeur hirsute; lui aussi, il disait souvent : « Je m'en fiche. » Et il portait le même nom, Jakob.

— A quoi penses-tu? me demanda doucement mon oncle.

— Vous aviez pitié des prisonniers?

— On peut les plaindre, il y a dans le nombre des gaillards étonnants! Parfois, je me disais en les regardant : « Je ne suis rien en comparaison de tel ou tel et pourtant je suis son supérieur! » Quels diables intelligents et habiles!...

L'eau-de-vie et les souvenirs l'avaient remis de bonne humeur; accoudé sur l'appui de la fenêtre, agitant un bout de cigarette qu'il tenait entre ses doigts jaunes, il se mit à rappeler ses souvenirs avec animation :

— Je citerai un horloger-graveur, un bossu, qui avait été condamné comme faux-monnayeur et qui a pu prendre la fuite. Si tu l'avais entendu parler! C'était du feu! Un soliste qui chanterait. « Expliquez-moi, disait-il, pourquoi le Trésor peut imprimer des billets et moi non? Expliquez-moi cela! » Nous ne pouvions lui répondre, et j'étais son geôlier. Un autre, un célèbre voleur de Moscou, un petit jeune homme propret et coquet, bien paisible, nous disait poliment : « Je n'accepte pas que des gens travaillent jusqu'à en être abrutis. J'ai passé par là, j'ai travaillé, travaillé, la fatigue me rendait stupide, je m'enivrais pour deux copecks, je perdais cinq sous aux cartes, je donnais dix copecks à une femme pour une caresse; ensuite, j'avais de nouveau le ventre creux et ma bourse était vide. Non, je ne joue plus à ce jeu-là. »

L'oncle Jakob se pencha sur la table, et continua en rougissant, si excité que ses petites oreilles en tremblaient :

— Ce ne sont pas des imbéciles, mon ami, ils raisonnent. Bah! qu'elle aille au diable, toute cette comédie! Comment ai-je vécu? J'ai honte quand j'y pense, j'ai

vécu par bribes et par morceaux, en cachette; mon chagrin était à moi et ma gaîté, je la dérobais à autrui! Tantôt c'était le père qui me criait : « Je te défends! » tantôt c'était la femme qui piaillait : « Je t'interdis! » d'autres fois, j'avais peur de moi-même. Ainsi j'ai laissé passer la vie et maintenant je sers de domestique à mon fils. A quoi bon le cacher! Je suis pourtant obéissant, et lui, il crie comme un grand seigneur. Il dit : « Père » et moi, je traduis : « Laquais! » Eh quoi, ne suis-je donc né, ne me suis-je tant débattu que pour servir de valet de chambre à mon fils? Et même sans cela, pourquoi ai-je vécu; ai-je eu beaucoup de joies dans mon existence?

J'écoutais distraitement. A contre-cœur, sans attendre de réponse, je dis :

— Moi non plus, je ne sais comment je vis.

Il eut un petit rire.

— Ah!... Qui est-ce qui le sait? Je n'ai pas vu des gens qui le sachent! Chacun se laisse aller au fil de ses habitudes.

Irrité et mortifié de nouveau, il continua :

— J'avais dans la prison un homme qui venait d'Orel, un condamné pour viol, un danseur extraordinaire; parfois, il amusait tout le monde en chantant la complainte de Vanka :

Vanka marche dans son linceul,
C'est bien simple, cela!
Ah! Vanka, sors donc ton nez
Hors de ton suaire!

« Et je pensais que la chanson n'était pas amusante, mais qu'elle disait la vérité. On a beau se démener,

on ne voit pas plus loin que le linceul. Et alors, tout est indifférent, peu importe qu'on ait été le prisonnier ou le geôlier du prisonnier... »

Las de parler, il acheva son eau-de-vie et regarda le flacon vide, à la manière d'un oiseau, en clignant d'un œil, puis il alluma sans mot dire une autre cigarette, dont il envoya la fumée dans ses moustaches.

« Quoi qu'on fasse, quoi qu'on espère, personne ne peut échapper à la tombe ni au suaire, » disait souvent Piotre le maçon, qui ne ressemblait pas du tout à mon oncle. Que d'expressions de ce genre je connaissais déjà!

Je n'avais plus envie de questionner mon oncle sur quoi que ce fût. Sa compagnie me rendait triste et il me faisait pitié; je me remémorais les mélodies entraînantes et le son de la guitare filtrant de la joie à travers la douce mélancolie. Je n'avais pas non plus oublié le joyeux Tzigane, et, tout en regardant la silhouette cassée de l'oncle Jakob, je me demandais involontairement :

« Se rappelle-t-il comment le Tzigane a été écrasé sous une croix? [1] »

Mais je n'avais nulle envie de le questionner à ce sujet.

Je regardai dans le ravin, rempli jusqu'au haut d'une humide pénombre estivale. Une odeur de pommes et de melons en montait. Sur l'étroite route menant à la ville, des réverbères s'allumaient. Tout m'était familier. La sirène du bateau de Rybinsk allait siffler, puis celle du bateau de Perm...

1. Voir *Ma Vie d'enfant*.

— Tout de même c'est le moment de partir, dit mon oncle.

A la porte du cabaret, en me secouant la main, il me conseilla, sur un ton de plaisanterie :

— Ne broie pas de noir; on dirait que tu en broies! Laisse ça! Tu es encore bien jeune! Rappelle-toi une chose : « La destinée n'est pas une entrave à la gaîté! » Eh bien, adieu, il faut que j'aille à Ouspenia!...

Mon joyeux oncle s'en alla, me laissant plus perplexe encore que je ne l'étais avant sa rencontre.

Je montai vers la ville, puis je me dirigeai vers les champs. C'était la pleine lune, au ciel flottaient de gros nuages dont les ombres noires effaçaient la mienne sur le sol. Contournant la cité, j'arrivai à l'Otkos, au bord du Volga, je m'y allongeai sur l'herbe poussiéreuse et longtemps je regardai, au delà du fleuve, les prés et la terre immobile. Les ombres des nuages se traînaient lentement au-dessus de l'eau; elles devenaient plus claires, sur les forêts et les champs, comme si elles se fussent lavées dans les vagues. Aux alentours, tout était à moitié endormi, tout semblait ne remuer que par une pénible nécessité, à contre-cœur, et non dans un amour ardent du mouvement et de la vie.

Ah! comme je serais charmé de pouvoir frapper cette terre d'un pied léger et donner le signal d'une farandole joyeuse où tous les danseurs épris de la vie, s'aimant les uns les autres, goûteraient le bonheur!

Je me disais :

« Il faut tenter quelque chose, sinon je périrai... »

Aux maussades journées d'automne, quand on ne voit pas le soleil, quand on ne le devine même pas derrière les nuées et qu'on l'oublie, par ces mauvaises journées, il m'était arrivé bien souvent de m'enfoncer dans la forêt. Je m'égarais, alors je cherchais un sentier; las de ma recherche vaine, je serrais les dents et je marchais au hasard, tout droit devant moi, à travers fourrés et taillis, ou sur les mottes chancelantes des marais, et je finissais toujours par retrouver mon chemin!

C'est ce que je résolus de faire!

A l'automne de cette même année, je partis pour Kazan, avec le secret espoir d'y trouver peut-être l'occasion de m'instruire.

FIN

PARIS. — CALMANN-LÉVY, 3, RUE AUBER. — 7605 — 3-47.

270 francs
22-03-346

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 31 13 02 01 009 1